

1064

**École Nationale Supérieure
des Sciences de l'information
et des bibliothèques**

Diplôme de conservateur de bibliothèque

MÉMOIRE D'ÉTUDE

La civilisation de l'écrit à l'épreuve de l'informatisation : quel avenir
pour les bibliothèques en tant qu'institutions culturelles?

Olivier Fressard

Directeur de mémoire: Elisabeth BLANÈS

1995

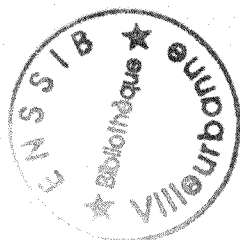
40

**École Nationale Supérieure
des Sciences de l'information
et des bibliothèques**

Diplôme de conservateur de bibliothèque

MÉMOIRE D'ÉTUDE

La civilisation de l'écrit à l'épreuve de l'informatisation : quel avenir
pour les bibliothèques en tant qu'institutions culturelles?



Olivier Fressard

Directeur de mémoire : Elisabeth BLANÈS

1995

1995

DCB

40

La civilisation de l'écrit à l'épreuve de l'informatique : quel avenir pour les bibliothèques en tant qu'institutions culturelles?

Résumé : La publication écrite ne cesse de s'accroître, menaçant ainsi le sens même de la culture par la division extrême du travail de connaissance, la redondance et l'embarras d'une mémoire morte hypertrophiée. Dans le même temps s'effectue une nouvelle révolution informatique, celle de la télématique et de l'hypermédia. Tout semble annoncer une transition d'une civilisation de l'écrit à une civilisation de l'informatique. Les représentants de l'univers livresque, face à la perspective de ces bouleversements, ne savent si leur existence même est en jeu ou s'ils subsisteront. Les bibliothèques et médiathèques, en particulier, n'échapperont pas à d'importantes remises en cause s'ils veulent trouver un salut dans ces transformations à portée civilisationnelle. Quel nouveau rôle pourra-t-il bien encore leur être assigné dans ce nouveau contexte?

The writing publications do not cease to grow, so dreading the meaning of the culture itself through the extreme division of research investigation, the redundancy and the burden of an overwhelming dead memory. In the same time occurs the new information technology revolution of "telematic" and "hypermedia". All this seems to announce a transition from a writing civilisation to an informatics and computerizing one. The professionals of books, especially the librarians have to cope with these future prospects which might displace them. But, if they want to ensure their maintenance, they have to call themselves into question and to consent to the changes that require the great transformations of civilisationnal scope. What new function will be ascribe to them in this new era of overturning?

* * *

Termes d'indexation-matière (Rameau) :

Bibliothèque**Automatisation

Ordinateurs et civilisation**Hypermédia

Ecriture**Philosophie**Média et langage

Sciences cognitives. Représentation des connaissances

Biens culturels**Protection

Bibliothéconomie**innovation

TABLE DES MATIERES

<u>Introduction</u> : Exposition de la problématique d'ensemble	p.5
<u>I-Inflation de l'écrit et crise du sens</u>	p.13
-Malaise dans la civilisation de l'écrit	p.14
-L'esprit de conservation	p.18
-Quand l'invention de l'écriture semble se retourner contre l'homme	p.20
-De la nécessité de prendre en compte une typologie des différents contenus d'écrit pour chercher des solutions	p.21
-La politique patrimoniale des Monuments historiques, paradigme des dérives et limites d'un certain imaginaire de la conservation. Essai d'interprétation.	p.27
-Une très ancienne querelle : bienfaits et méfaits de l'écriture	p.34
<u>II-l'informatisation de la culture</u>	
-Quelles solutions face à l'excès et autres inconvénients de l'écrit? L'introduction d'un nouveau support : l'informatique La question de la sélection	p.39
-Limites d'une certaine logique informatique. Critique de la notion d' "information"	p.43
-Dans quelle mesure l'héritage écrit se prête-t-il à un traitement informatisé? Résistance de l' "oeuvre"?	p.49
-Culture informatique et culture des humanités. Quelles possibilités de collaboration? Quelles incompatibilités?	p.51
-Pour un éthos d'autolimitation des professionnels de l'écrit.	p.57
<u>III-Possibilité d'une civilisation informatique? Quel avenir pour l'homme en tant qu'être pensant?</u>	p.59
-Mise en perspective historique de l'écriture	p.60
-Un dépassement de l'écriture est-il envisageable?	p.61
-Les langues "naturelles" et les possibilités d'autres langages	p.63
-Quelles formes d'expression pour la pensée à venir?	p.65
-Conditions de possibilité de toute nouvelle pensée future. Un renouveau de la primauté de la dimension spatiale sur la dimension temporelle de l'expression	p.66

- L'exemple de "l'idéographie dynamique" de Pierre Lévy p.76
- Un nouvel univers culturel et intellectuel, mouvant et déstabilisant p.81
- La linéarité de l'écriture est-elle dépassable? Quelques objections à l'utopie "hypermédiatique" de Pierre Lévy p.84

IV-L'avenir du métier de bibliothécaire. Ebranlement et recherche d'une nouvelle identité.

- Les deux fonctions qui aujourd'hui se dessinent pour un nouveau métier p.86
- Critique de la tendance actuelle d'évolution. Réserves sur le recours aux "techniques" du marketing et du management p.87
- Quelle permanence de la fonction de médiation? p.90
- Réseaux et bibliothèques virtuelles : une "utopie négative"? p.91
- Suggestions pour une autre figure du futur métier de bibliothécaire p.94

Conclusion

De la culture écrite à la culture informatique :
substitution ou intégration ? p.97

Bibliographie p.100

"Nous n'entendons pas nous livrer au paradoxe, et définir de façon négative l'immense révolution introduite par l'invention de l'écriture [de l'informatique (O.F.)]. Mais il est indispensable de se rendre compte qu'elle a retiré à l'humanité quelque chose d'essentiel, en même temps qu'elle lui apportait tant de bienfaits"

Lévi-Strauss

"L'accès à l'écriture [à l'informatique (O.F.)] est la constitution d'un sujet libre dans le mouvement violent de son propre effacement et de son propre enchaînement"

Derrida

INTRODUCTION

Le bibliothécaire ne serait se contenter d'être "l'homme des moyens", selon l'expression de Sartre, et ne pas s'interroger sur les finalités de la tâche médiatrice qu'il a en charge.

Or, le métier de bibliothécaire est voué à de profonds bouleversements dans un contexte caractérisé par deux grandes tendances :

1. l'inflation exponentielle de l'écrit (et de toutes les autres formes de biens culturels susceptibles d'entrer dans les médiathèques)
2. l'introduction massive des nouvelles technologies informatiques appliquées aux textes et documents (ainsi qu'à tous les autres biens culturels) qui va nécessairement changer à la fois la production et la réception culturelles.

Cette situation nouvelle, en rapide évolution, appelle une réflexion générale et synthétique sur l'avenir *inséparablement* de notre culture et du métier de bibliothécaire. Ces considérations, nous les voulons orientées par une quête du sens. Redonner du sens, un sens pas simplement nouveau mais original, à la culture et aux nouvelles fonctions du bibliothécaire qui, dans son métier ébranlé, va devoir se définir une nouvelle identité.

Notre propos n'est pas de proposer une métaphysique de la bibliothèque -qui n'est pas rejetée d'ailleurs par la profession, qui évoque volontiers, avec fierté, la nouvelle de

Borges, "La bibliothèque de Babel"- mais de présenter une réflexion qui n'hésitera pas pourtant à faire appel à des considérations philosophiques lorsqu'elles nous sembleront devoir s'imposer. Celle-ci ne serait être immédiatement exploitable ou opérationnelle sur le plan professionnel, mais on l'espère suffisamment stimulante pour l'auto-réflexion du futur bibliothécaire sur son métier, ce qui nous semble s'imposer avec urgence et d'autant plus nécessaire, que ce métier est devant des bouleversements considérables qui vont le contraindre à tout reconsidérer. Nulles réponses en bonne et due forme dans notre travail, pas plus qu'exclusivement des questions posées, mais des éléments d'analyse, d'élucidation, de synthèse, des jugements également, avec lesquels il est tout à fait concevable qu'on puisse ne pas tomber en accord : tel sera son contenu. S'il peut aiguillonner, stimuler, la réflexion de quelques lecteurs sur leur tâche professionnelle mise en perspective dans le cadre de profonds changements, il n'aura pas, pensons-nous, raté complètement son but et pourra être considéré comme une contribution réflexive à l'usage des bibliothécaires.

Notre point de départ réside dans un malaise à l'égard d'une production prolifique, démesurée, qui obligeant, dans la logique universitaire, à une hyper-spécialisation de la recherche, à constituer "un savoir en miettes", selon l'expression d'E.Morin, amène nécessairement à s'interroger sur le sens même de son propre travail et sur celui du travail accumulé au niveau collectif. De nombreux auteurs se sont inquiétés depuis longtemps de cette situation et de cette tendance qu'on ne semble pas être en mesure de pouvoir freiner. Nous citerons dans le corps de notre texte suffisamment de témoignages de ce diagnostic et de l'inquiétude qu'il fait naître. Contentons-nous, pour le moment, de renvoyer à l'article de G.Gursdorf "Connaissance interdisciplinaire" de L'Encyclopédie Universalis qui met clairement en évidence les conséquences anthropologiques fâcheuses d'un tel processus, ou encore aux propositions que fit ,dès 1935, Ortega y Gasset pour y remédier, dans une conférence à un congrès de bibliothécaires.

Or, au moment même où l'on se penche sur cette "crise de surproduction de l'écrit" et qu'on tente d'y trouver des remèdes, voici que, d'un autre horizon, s'annonce la "bonne nouvelle" d'une nouvelle "révolution électronique/informatique" qui semble rendre obsolètes les préoccupations dont on vient de fait part, non seulement parce qu'elle permettrait déjà de parer à ces maux, dans la perspective bibliothéconomique dominante, orientée vers les problèmes d'ordre économique et matériel attachés à la conservation, d'autre part, et surtout, parce qu'elle ferait quitter la traditionnelle civilisation de l'écrit pour entrer dans un nouvel univers, celui de l'information et du document informatisés et

"télématésés", pour employer un néologisme. Ce nouveau monde se caractérise principalement par un nouveau support, la "mémoire des ordinateurs", "mémoire morte" des CD.Rom ou "mémoire vive" ou "volatile" (RAM) sur laquelle on opère habituellement avant de la stocker dans des sortes de "cases" dotées d'"adresses" sur le "disque dur" et/ou la recopier, "sauvegarder" sur des disquettes. Il comprend ensuite toutes les nouvelles télécommunications connectées et connectables aux ordinateurs, permettant ainsi le branchement à des "réseaux", sur lesquels on peut accéder à une multitude de banques de données, communiquer à distance, de façon différée par "boîtes aux lettres" électroniques ou par télédiscussions. Enfin, la technologie sous-jacente à ce nouveau support rassemble en un même point d'accès les ressources de l'écrit et de l'audiovisuel, ouvrant ainsi à la multidimensionalité du multimédia, au "virtuel" et à la reprise à nouveaux frais des recherches tournant autour de l'idée d'"intelligence artificielle". Tout cette nouvelle armada de possibilités semble pouvoir profiter en outre au plus grand nombre en raison de l'antérieure "révolution de la micro-informatique" qui a permis à l'informatique et à l'ordinateur de se diffuser largement dans la société même si l'équipement est loin encore d'être suffisant. Ainsi semble s'esquisser une espèce de "meilleur des mondes" culturels, qui, avec la promesse d'un supplément démocratique, en donne le portrait achevé. La Rédaction du Bulletin des Bibliothèques de France, dans un dossier intitulé : "Bibliothèques du futur ou futur sans bibliothèques?", résume ainsi le nouveau contexte et les nouvelles perspectives : "Les progrès conjoints de l'informatique, de la vidéo et des télécommunications permettront d'accéder, instantanément et de tous les points du globe, à l'information, sans qu'il soit nécessaire de la reproduire ou de la stocker, comme actuellement, en de multiples exemplaires. Les 'Livres qu'on branche' viendront concurrencer les livres qu'on range et, dans certains, domaines, ils les supplanteront"¹.

Cependant, tout en accordant l'importance des bouleversements qui se mettent en oeuvre de fait, nous croyons entrapercevoir, après une considération attentive des possibilités nouvelles qui semblent s'offrir au public, certaines implications et conséquences possibles, ou même déjà en oeuvre, de cette réalité qui se met effectivement peu à peu en place qui offrent un tableau moins enchanté de l'ensemble de ces innovations.

En effet, si ces nouvelles techniques de communication et d'accès aux informations vont infléchir profondément tant la production que la réception des biens symboliques, des objets culturels en général, le passage du support "codex" au support informatique

¹ Bulletin des bibliothèques de France, Paris, 1983, tome 38, no. 6

via l'interface des moniteurs, ne fait nullement table rase de tous les problèmes et inquiétudes, que nous avons évoqués pour commencer, eu égard à la civilisation héritée de l'écrit. Si le support et le traitement informatiques permettent effectivement de résoudre les graves inconvénients matériels et économiques de la conservation et de la circulation des documents, ils n'éliminent pas la surproduction des signes qui fait peser une lourde menace sur le **sens** de l'entreprise humaine.

Le lecteur aura remarqué que le titre de ce mémoire ne prend pas comme donné le passage d'une civilisation de l'écrit en voie d'extinction à une civilisation de l'informatique. Il laisse entendre bien plutôt qu'il s'agit de s'interroger sur le devenir, étant donné l'émergence d'un nouveau contexte principalement d'ordre technique, de cette civilisation qui, croyons-nous, est loin d'avoir dit son dernier mot. Le véritable problème est de savoir comment elle va surmonter ce que nous appelons une "épreuve", comment elle va s'arranger de cette "révolution informatique", dans quelle mesure va-t-elle s'intégrer à ce nouveau monde, s'y impliquer et, d'une façon générale nous tenterons d'en percevoir les conséquences sur l'écrit.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que cette "révolution informatique" ne fait pas, et ne saurait faire, table rase du passé. Elle va nécessairement s'étayer fortement sur l'écrit et en reprendre une part essentielle. A quoi accèdera-t-on en effet en "naviguant" sur les réseaux ou en consultant des CD.Rom ou des "banques de données" en ligne? Qu'est-ce qui viendra à être visionné en fin de compte, au bout de la chaîne, sur les écrans si ce n'est des textes écrits, des graphiques et des images de toutes sortes?

Ainsi, si l'écrit et l'écriture ne vont nullement disparaître mais changer "seulement" de support. Bien entendu, cela n'ira pas sans des conséquences considérables, car ce support et la technique qui le détermine ne sont rien moins que neutres. Nous ne sommes donc ni dans la pure rupture ni dans la simple continuité. C'est précisément l'objet de ce travail de s'essayer à élucider la rencontre, qui ne prendra pas vraisemblablement la forme d'un affrontement -telle n'est pas la tendance aujourd'hui- pas plus qu'elle ne pourra se faire en toute sérénité et tranquillité, en raison des remises en cause qui vont s'imposer, des contraintes d'adaptation et de transformation, qui vont être nécessaires de la part des héritiers de la civilisation écrite traditionnelle. Mais, à l'inverse, celle-ci aura également des droits à faire valoir et pas simplement à faire des compromis dans lesquels elle aurait toujours à céder.

Ainsi, donc, notre préoccupation première, loin de s'évanouir en fumée, reste posée avec urgence mais dans un cadre différent, un milieu technique substantiellement modifié, avec tous les effets culturels et sociaux que cela ne manquera pas d'engendrer.

Nous faisons face à une profonde "crise de la culture", au sens du diagnostic effectué par H.Arendt et quelques autres qui, selon nous, équivaut en son coeur, à une crise du sens (des "significations imaginaires sociales centrales", dans le vocabulaire de C.Castoriadis) de notre société. Un des symptômes de cette crise est lié à une inflation monstrueuse, une surproduction métastatique de l'écrit et des autres formes symboliques aussi bien, ce qui pose déjà en soi un problème, mais surtout qui inquiète en ce que cette intense activité, en apparence, de production culturelle ne semble pas avoir d'effet sur les esprits et ne pas avoir prise sur la réalité sociale. On notera que ce phénomène de "surproduction de l'écrit" peut être considéré en faveur de la civilisation de l'écrit résistant fort bien à plusieurs décennies d'informatisation ou, tout au contraire, par son impuissance à se saisir du réel, à avoir effet sur lui, être lu comme l'effet d'un épuisement de ses possibilités rendant nécessaire et annonçant par le même mouvement l'ère de la société télématique. Quoi qu'il en soit, même si nous penchons pour une appréciation plutôt pessimiste, tel est la racine profonde de notre réflexion.

Or, nous semble-t-il, faire face à un problème d'une telle ampleur, implique de remonter à la réflexion la plus en amont, à repenser les questions les plus décisives à nouveaux frais, à la fois en tenant compte du développement des "sciences cognitives" et de l'ensemble hétéroclite rassemblé pour le moment sous l'expression de "sciences de l'information-communication". Ces nouvelles disciplines sont déjà une invite à s'orienter dans cette direction. Mais ce n'est que nourries par une réflexion de type philosophique qu'elles pourront donner le meilleur d'elles-mêmes. Il s'agit donc de remettre sur la planche le tâche de penser, sous la catégorie devenue fourre-tout de "langage", les liens entre langue orale, écriture, graphisme, image dans leur rapport aux facultés cognitives, en particulier, et expressives en générale de la vie de l'esprit.

Ce qui est donc ici en jeu, ce sont les formes mêmes d'expression de l'homme dans son rapport à son environnement et dans son rapport à soi dans un certain contexte "social-historique". Nous n'abordons, dans le cadre de ce travail, qu'un aspect limité de cet immense problème. Ainsi, qu'on puisse envisager que l'écriture textuelle puisse être remise en cause comme modalité essentielle d'exercice de nos facultés cognitives et communicationnelles, être rétrogradée comme accessoire, "provincialisée", nous semble constituer peut-être bien la clé de voûte de notre réflexion.²

Dans cette perspective, notre travail attirera, de façon plus ou moins disséminée, l'attention sur quatre points :

²R.Chartier avait intitulé, de façon très juste, un récent dossier spécial du Monde des livres , Vendredi 9 juin 1995, p.1 : "La fin du livre roi". Mais si le livre est "détrôné", il n'est pas mis au rebut.

1- la recherche scientifique est d'ores et déjà largement autonomisée par rapport à l'écriture textuelle. Elle recourt essentiellement à une écriture en signes algorithmiques, qui cherchent à échapper autant que faire se peut à la polysémie des "langues naturelles".

2 - la connaissance comme recherche d'informations, au sens précis de ce terme, modalité à laquelle l'informatique apporte des moyens d'une efficacité sans précédent, ne peut s'appliquer légitimement qu'à une catégorie précise et limitée de recherche. Il y a ici un risque de vouloir concevoir toute recherche selon ce paradigme.

3 - face à cette idée réductionniste de l'informatique, des scientifiques, des informaticiens et des philosophes, s'efforcent d'élaborer de nouvelles formes de langage à des fins cognitives, pragmatiques et communicationnelles. Nous examinerons ici le projet d'une "idéographie dynamique" à laquelle travaille P.Lévy.

4 - le "traitement de texte" en connexion avec les réseaux (tel Internet), associant les facilités extrêmes de correction et de restructuration d'un texte, comme par exemple la technique du "couper-coller", à un monde réticulaire où, pour une part, tous les emprunts et toutes les modifications des documents sont permis, ouvre la voie à des documents textuels, graphiques et audiovisuels anonymes et sans cesse mouvants. Certains "journaux électroniques" existent déjà sous cette forme. Ceci remet en question des formes fondamentales de la civilisation écrite héritée, telle que *l'oeuvre* attachée indissociablement à un auteur et qui n'existe en tant que telle que par l'identité que lui donne sa stabilité dans la fixité du texte imprimé en un livre.

Nous ne sommes pas ici dans la science-fiction mais *devant* un futur plus ou moins proche, parfois même un présent. C'est à partir de cet état des choses qu'il convient d'aborder de front le problème annoncé dans la suite de l'énoncé du titre de ce mémoire : "quel avenir pour les bibliothèques en tant qu'institutions culturelles?". En effet, les bibliothèques en tant qu'institutions de médiation culturelle se trouvent au noeud de l'ensemble des problèmes soulevés ici. Les bibliothécaires sont attachés par leur mission sociale à la civilisation écrite traditionnelle, comme l'indique l'étymologie même du terme. Ils sont donc attachés essentiellement à la conservation et la diffusion publique de l'écrit imprimé sous forme de codex. Or, s'ils ne veulent pas rater l'épreuve de la mutation culturelle en cours et à venir, ils leur faut participer à cette réflexion, en en prenant connaissance et, à partir de leur expérience, en y apportant leurs contributions. Sinon, ils pourraient bien se trouver court-circuités par les "noeuds" des réseaux télématiques, se trouver relégués, en quelque sorte, au rang de gardiens de musée où ne s'entreposeraient plus que de vieilles archives au seul intérêt historique. Si les bibliothèques ne veulent pas

être écartées du centre de l'agora culturelle, si ce n'est disparaître purement et simplement, il leur faut prendre la mesure de la mutation en cours et en tirer les conséquences concernant la formation des futurs bibliothécaires et la conception des futurs établissements qui seront pour l'essentiel des médiathèques à part entière. A cette fin, nous semble-t-il, il convient qu'ils fassent tenir ensemble l'ancien et le nouveau, les deux fils de la tradition et de l'innovation. Concrètement, cela signifie que l'on aurait besoin, idéalement, de personnes ayant une double qualification couplée : celle de la formation dans l'une des disciplines du savoir et des connaissances humaines d'une part, celle de spécialistes de la recherche documentaire informatisée, de la navigation sur les réseaux télématiques. Ce n'est que munis de cette double compétence qu'ils seront en mesure de servir encore un public de plus en plus exigeant et de plus en plus au fait du nouvel univers culturel. Ainsi, pour que les bibliothécaires demeurent les indispensables "médiateurs" qu'appellent de leurs vœux les bibliographes traditionnels³, encore faut-il d'abord s'en donner les moyens, ensuite et surtout accepter une remise en cause de fond en comble de la fonction de ceux qu'on appelle encore - pour combien de temps? - "bibliothécaires".

Ainsi, notre travail s'évertue à croiser de façon autant que faire se peut fructueuse trois fils qui, s'ils ne se tiennent encore étroitement, sont à tisser de façon serrée. A cette fin il y a une enquête aux dimensions vertigineuses à effectuer, en raison des bouleversements en jeu, que nous nous proposons simplement d'ouvrir et d'y esquisser quelques pas. Nous avons, dans le contexte d'une crise profonde de la culture et du sens, un métier traditionnel appartenant au champ culturel sérieusement remis en cause et ébranlé par l'émergence de nouvelles techniques révolutionnaires de traitement des signes, symboles et images susceptibles de faire émerger une nouvelle forme de culture humaine, tant dans le domaine de la connaissance et de la culture au sens étroit, que, au-delà, sur les plans social, politique et même anthropologique.

Comme dans toutes les périodes de grande crise ou de "vide social", tout se tient, des questions les plus concrètes, comme celle de l'avenir d'une institution comme la bibliothèque publique, aux plus métaphysiques.

Au plan de la méthode, nous nous en tiendrons à quelques mots. On l'aura compris, nous ne proposons pas une enquête de terrain mais un cheminement, ce qui ne signifie pas une flânerie, car il possède aussi ses rigueurs et ses contraintes. Notre façon de

³Marcelle Beaudiquez. Guide de bibliographie générale, p. 26/7 et 47

penser consiste en un va-et-vient entre les "principes", concepts ou significations, et l'effectivité. C'est là un processus circulaire ou, si l'on veut, dialectique⁴. Deuxièmement, en ce qui concerne les affaires humaines, τα πραγματα (ta pragmata), les critères à peu près généralement admis dans la communauté scientifique, ceux de la vérification et de la "falsifiabilité" (Popper) ne sont pas applicables. Elles concernent les sciences hypothético-déductives (sciences "exactes" ou "dures", tous termes inappropriés d'ailleurs) au sens strict. Dans notre domaine aux objets moins déterminés, il faut recourir à la "prudence" au sens de la φρονησις d'Aristote, aux "enthymèmes" tels que Quintilien les présente dans son Institution oratoire,⁵ à savoir aux raisonnements *ex consequentibus vel ex repugnantibus*, disons, grosso modo "par les conséquences" et "en raison de ce qui est opposé par sa nature" mais qu'on peut aussi, de façon plus parlante, prendre littéralement comme ce qui "répugne" à l'esprit, au "jugement" au sens de Kant par exemple, ou encore à l'intuition. Pas de raisonnement syllogistique possible ici, c'est le domaine de la rhétorique au sens de la grande tradition antique qui n'est nullement une subjectivité arbitraire cachée sous des figures tropiques mais qui sait qu'on ne saurait éviter, en dernière instance, l'irréductible polysémie inhérente au langage et à la pensée. L'argumentation puisera ici largement dans les facultés de l'imagination et du juger.

Un dernier avertissement semble ici nécessaire. Le lecteur remarquera qu'il est question tantôt de "bibliothèques", tantôt de "médiathèques". Ce flottement terminologique, car c'est bien les mêmes établissements que nous avons en vue quand nous employons l'un et l'autre terme, reflète précisément le tournant actuel et la repolarisation des centres d'intérêt culturel qui fait que de plus en plus les anciennes bibliothèques, lorsqu'elles disposent des moyens nécessaires, tendent à devenir des médiathèques. C'est pourquoi ce flottement inévitable, pensons-nous, ne porte pas à conséquence.

⁴Car c'est avec raison que Platon restait dans l'embarras et se demandait si le bon chemin [odos] est celui qui part des principes [arkhai] ou celui qui part des principes." "Cet 'embarras' même est ma méthode" déclare Castoridis à propos de cette remarque d'Aristote. Cornelius, Castoriadis. Domaines de l'homme, p. 8. Nous adopterons ici cette conception de "la bonne voie de l'enquête" (μεθοδος, *methodos*)

⁵Quintilien. De l'institution oratoire, Paris : Belles lettres, 1975-1980. Livre V, ch.X, §1.

I- Inflation de l'écrit et crise du sens

Dans un petit essai datant d'il y a tout juste dix ans, un auteur, Jean Daujat, avait cru pouvoir caractériser, dans une perspective critique il est vrai, notre époque comme "l'âge du papier", comme on avait pu dire pour d'autres phases de la civilisation humaine "l'âge de fer" ou "l'âge de bronze". Est-ce à dire qu'il avait fait preuve d'une myopie impardonnable? Les choses ne sont pas aussi évidentes qu'elles n'en ont l'air. Certes, l'expression "âge du papier" pour caractériser notre moment de civilisation est beaucoup trop restrictif. Cependant, on a jamais fait tant usage de papier, jamais autant déforesté⁶ à des fins d'industrie papetière et l'expansion de la production de l'écrit imprimé se poursuit pour le moment. Il suffit de rappeler les chiffres officiels donnés par le Ministère de la Culture pour s'en convaincre. De 1982 à 1994, nous sommes passés, pour s'en tenir aux seuls livres, d'un peu plus de 25000 titres publiés à 40900 avec 351 millions d'exemplaires imprimés. Bien entendu, il faudrait analyser en détail ce qui se trouve derrière ces chiffres pour saisir leur pleine et véritable signification, en tenant compte par exemple de la multiplication des petites maisons d'édition et de ce que le tirage moyen d'un ouvrage n'est que de 8570 exemplaires, toujours pour l'année 1994. Il n'y a aucun doute, 25 ans après l'explosion informatique, que la tendance est bel et bien à l'expansion continue de la production de l'écrit. Les informaticiens en ont d'ailleurs fort bien conscience. Ainsi, D.Rougé, auteur d'un manuel courant d'initiation à l'informatique, jugeant que l'imprimante est le "périphérique" indispensable du micro-ordinateur, peut déclarer : "En réalité, l'informatique a comme conséquence indirecte une multiplication de la consommation de papier...".⁷

On a beau nous parler d'une désaffection à l'égard des formes écrites de culture, de leur supplantation progressive, vouée à s'accroître rapidement, par les nouveaux médias, essentiellement audiovisuels, auprès de nombreuses catégories sociales, il n'en reste pas moins, que sans préjuger de l'avenir, nous faisons face à une production exponentielle de l'écrit, qui fait dire très pertinemment à Baudrillard que nous avons atteint le stade d'une "crise de surproduction de l'écrit"⁸, l'analogie avec Marx s'arrêtant du fait que cette crise-là est irréversible et non pas cyclique, à moins qu'on se mette à effectuer des autodafés réguliers d'ouvrages, des espèces de potlachs de livres⁹.

⁶ Les écologistes n'ont d'ailleurs pas manqué de s'inquiéter de cette évolution et ont fait campagne pour l'usage du papier recyclé.

⁷ Cet avis n'est cependant pas partagé par tout le monde. Voir infra

⁸ Ce qui ne signifie pas nécessairement, ipso facto, une surproduction des idées.

⁹ Ce que J.Daujat envisage avec allégresse en ce qui concerne du moins la paperasserie administrative. Il reprend ainsi l'idée d'une "Ligue de défense contre l'Admnsitration" qui pourrait en "ultime recours, en dernière extrémité, occuper les locaux administratifs et y faire un feu de joie avec tous les dossiers". Jean Daujat, L'âge de papier, p.122/3

Malaise dans la civilisation de l'écrit

Le sentiment d'un excès d'usage du papier et de l'écriture n'est d'ailleurs pas propre à notre époque et il conviendrait donc de s'interroger sur ce fait. Ainsi un Schiller pouvait déjà s'exclamer, à la fin du 18^{ème} siècle : "Je suis écoeuré par ce siècle barbouillé d'encre" ("Mir ekelt vor diesem tintenklecksenden Säkulum"¹⁰). On peut remonter encore bien plus en arrière encore si l'on veut, en considérant Sénèque qui, dans De la tranquillité de l'âme¹¹, s'exclame : "A quoi bon d'innombrables livres, à quoi bon des bibliothèques, si leur propriétaire peut à peine, en toute une vie, lire la totalité des titres?" ou juge encore que l'amoncellement des "quarante mille livres [qui] ont brûlé à Alexandrie plus qu'un superbe monument à la gloire de la magnificence royale" était "bien plutôt une orgie culturelle". Ces remarques désenchantées par rapport à un excès de livres provoquant comme une espèce de nausée ne sont pas des cas isolés. On pourrait les multiplier, en faire un inventaire qui ne serait certainement pas négligeable. Derrida cite toute une série de formulations de Rousseau en ce sens montrant par là qu'il ne s'agit pas d'un simple mouvement d'humeur mais que cette diatribe contre les livres s'inscrit dans une véritable problématique¹². Evidemment, ce problème est plus présent que jamais, étant donné la croissance exponentielle des publications, tout particulièrement au 20^{ème} siècle.

Avec le personnage Karl von Moor de Schiller, nous avons entrevu qu'il ne s'agit pas simplement d'un problème de quantité, d'un embarras dû à la surabondance, mais plus profondément du rapport à l'écrit comme institution culturelle. Dès les origines de la philosophie gréco-occidentale Platon, précédé par quelques sophistes comme Alcidimas, se livrait à une critique en règle de l'écrit. Nous reviendrons longuement sur cette question.

Mais, au fond, quelle est la difficulté que ce phénomène pose? Pourquoi cela fait-il précisément problème? Ce qui est atteint, semble-t-il, que l'on en ait plus ou moins conscience explicitement, dans cette expansion métastatique, cette diffusion quasi cancéreuse des publications de toutes sortes, des plus anodines aux plus sérieuses et scientifiques, c'est la question du **sens**. C'est le sens lui-même qui est touché dans cette affaire. Pour Baudrillard cette surproduction du sens, à travers la multiplication de l'écrit, des livres, revues, mémoires étudiantins etc., débouche sur la "catastrophe du sens". Sous le pathos de cette expression, Baudrillard retrouve en fait un "théorème" classique

¹⁰Dans Die Räuber/Les brigands, Paris : Aubier-Flammarion, 1968. En bilingue, p.122/3. Bien entendu, cette citation ne doit pas être dissociée de son contexte dans le drame de Schiller. Mais, en l'occurrence ce contexte est fort significatif : y est opposé le courage de l'action guerrière sur le champ de bataille aux scribouilleurs qui se contentent de raconter les batailles, d'en faire des histoires et des contes. " Tout le début de cette scène 2 de l'acte I mériterait, à cet égard, d'être citée.

¹¹Sénèque. De la tranquillité de l'âme. Précédé d'un essai de Paul Veyne. Paris : Editions Rivages, 1988. Voir précisément dans le Livre IX les pensées 4 à 7, p.111/3

¹²Jacques Derrida. De la grammatologie, p.194

de la théorie de l'information : lorsqu'il y a une surcharge d'informations ou d'inputs, alors le message ne passe plus : il y a "bruit". Dans une perspective sociologique, Morin fait un constat analogue : nous sommes mal informés parce que, pour une part, nous sommes "surinformés"¹³ et, en somme, le problème lui paraît si considérable qu'il y voit une des raisons d'entreprendre sa réforme grandiose de la pensée dans La méthode.

Qui n'a pas éprouvé, si ce n'est un dégoût, du moins du découragement en pénétrant dans une librairie ou une bibliothèque face à la concentration et l'amoncellement des livres sur les étagères ou devant l'ensemble des armoires à fichiers? Les livres des bibliothèques nationales se chiffrent en millions alors qu'un "gros lecteur" ne pourra jamais lire que quelques milliers d'ouvrages, au plus, durant son existence. Evidemment, la question ne se pose pas, dès qu'on y regarde d'un peu plus près, dans le rapport de ces deux chiffres. Tous les livres ne s'adressent pas à tout le monde. Prendre connaissance de tous les ouvrages ayant été écrits n'est pas un inaccessible idéal mais une idée puérite et plus que naïve¹⁴. Aristote disait déjà, à peu près, que ce n'était pas d'un homme éduqué et sensé, que de prétendre tout savoir. En tout il fallait "savoir s'arrêter" (*αναγκη στενα*). Plus personne ne peut prendre une vue encyclopédique des savoirs, des littératures etc., et plus personne ni y prétend ni y voit intérêt. Certes, prendre connaissance de tous les ouvrages décisifs, essentiels et indispensables à chaque discipline ou champ d'intérêt, pourrait encore séduire. Mais cela est bel et bien hors de portée désormais de tout homme, y compris le plus génial. Dans un excellent article sur "La connaissance interdisciplinaire", Georges Gursdorf juge que ce "morcellement inexorable de l'horizon du savoir", que "l'intelligence émietlée" constitue une véritable "aliénation scientifique", une "pathologie" du savoir. Il en perçoit très justement les conséquences existentielles en affirmant que cette situation "est sans doute l'une des causes du malaise de la civilisation contemporaine", tout en cherchant à faire face en appelant à une authentique "conversion interdisciplinaire"¹⁵. Mais les choix et la sélection des centres d'intérêt par chaque lecteur ou chercheur, si elle réduit considérablement, la littérature d'intérêt potentiel pour lui, ne suffit pas encore à résoudre la question du sens posée pour commencer. En effet, les savoirs ont beau s'être développés, multipliés et démultipliés en spécialités presque infinies, il devient de plus en plus impossible pour un spécialiste même de prendre connaissance de tout ce qui est publié dans son domaine aussi étroitement soit-il délimité. Par ailleurs, les spécialistes de chaque discipline ne peuvent même plus se comprendre et communiquer entre eux, en raison d'une spécialisation à outrance, qui fait qu'on fait face selon la très juste expression de Morin à

¹³Edgard Morin . la nature de la nature. Nouvelle édition. Paris : Seuil. 1985 . (La méthode I). Points essais., 1981. Voir l'introduction.

¹⁴Sartre nous fait rire dans La nausée avec ce personnage qui, dans la bibliothèque où Roquentin mène ses recherches, effectue ses lectures avec pour seule logique, seul fil conducteur, l'ordre alphabétique des auteurs.

¹⁵Geroges Gursdorf, art. "Connaissance interdisciplinaire" in L'Encyclopédie Universalis

"mille savoirs en miettes"¹⁶. Comme on le fait souvent remarquer aujourd'hui, les spécialistes des différentes branches scientifiques connaissent, certes, de plus en plus de choses, mais portant sur un objet de plus en plus réduit, minuscule. Mais ce problème ne se pose pas seulement dans le domaine des disciplines scientifiques ou à prétention scientifique -telles que les "sciences de l'homme". Il se pose aussi, quoi que d'une façon différente et avec des enjeux autres, dans la littérature et les beaux-arts en général. En effet, qu'est-ce que cela signifie qu'à chaque rentrée littéraire, 250 ou 300 nouveaux romans paraissent pour s'en tenir à la seule France? En outre, une des activités préférées de nos chercheurs en surnombre semble être, avec la complicité des éditeurs, de faire republier des ouvrages d'auteurs du passé "injustement oubliés" et qui demandent "à être redécouverts immédiatement". A la prolixité démesurée de la production actuelle s'ajoute ainsi la "mine" des rebuts du passé. Que faire, et comment, face à ce déferlement? Peut-on se tirer de cet embarras en affirmant que le plus gros de ce qui paraît est médiocre et ne survivra guère et que, corrélativement, les quelques ouvrages importants, méritant de retenir durablement notre attention, finiront toujours par émerger de la masse? Cela comprend certes une part de vérité et ce processus d'écrémage et filtrage a fonctionné ainsi par le passé. Mais cela suffit-il à faire face à la menace de perte de sens que fait naître l'afflux insensé, par exemple, des publications littéraires? Dans son essai, "L'oeuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique", W.Benjamin cite un petit raisonnement à ce propos de Aldous Huxley qui semble mathématiquement imparable et qui aboutit à la conclusion que "dans tous les arts, aussi bien en chiffres absolus qu'en valeurs relatives, la production des déchets est plus forte qu'autrefois"¹⁷.

Il faudrait en outre, idéalement, prendre connaissance de tout pour pouvoir dégager ce qui mérite d'être retenu. Or prendre connaissance de tout est impossible : comment, dès lors être certain qu'on ne va pas laisser échapper une oeuvre importante, voire essentielle? Pour les sciences et techniques, le nouveau élimine l'ancien. Il n'y a pas de cumulativité de la science et ce qui reste valable, en un certain sens, dans les théories du passé, par exemple dans la physique newtonienne, est intégré dans la nouvelle théorie. L'étudiant en sciences n'a nullement besoin de lire les traités du passé -cela concerne l'histoire des idées scientifiques. Les classiques sont toujours pour lui des contemporains ou, au mieux, des auteurs du 20ème siècle. Mais il n'en va pas de même pour la littérature et toutes les autres formes artistiques. Comme le dit V.Hugo dans ses formules impératives : "Un savant fait oublier un savant, un poète ne fait pas oublier un poète... Vous pouvez reculez dans les siècles, vous ne reculez pas dans l'art... La science cherche

¹⁶ Edgar Morin, ref 13, introduction.

¹⁷ Walter Benjamin, *Oeuvres : Poésie et révolution*, Denoël, 1971, pp194/5. Huxley prend en compte dans sa tentative d'estimation aussi bien de l'accroissement de la population occidentale que celle de la production des biens culturels grâce à diffusion massive des nouvelles techniques, sans oublier le facteur de la scolarisation qui doit faire songer que des talents restés en friche autrefois trouvent aujourd'hui à s'épanouir. Sans renier cette argumentation, W.Benjamin accuse cependant Huxley d'en tirer une opinion qui "n'a rien de progressiste".

le mouvement perpétuel. Elle l'a trouvé; c'est elle-même"¹⁸. Cependant, on ne peut pas écarter a priori l'hypothèse, vu, malgré tout, sur le long terme, la démocratisation de la culture et de l'accès aux connaissances, que de plus en plus d'individus soient en mesure de créer des oeuvres valables. Les génies seront-ils toujours rares, se comptant sur les doigts de la main ou bien est-ce fantaisiste d'imaginer qu'ils puissent amener, si les conditions du plus grand épanouissement de tous arrivent à être réunies, à se multiplier? En tout cas, pour le moment, c'est la thèse de Tocqueville qui semble la plus vraisemblable. Comparant les avantages et les inconvénients de l'ancien régime aristocratique et du nouveau régime démocratique, il juge que dans le cadre de ce dernier plus d'individus produiront plus d'oeuvres de qualité moyenne, alors que dans le premier juste quelques individus étaient en mesure de créer des oeuvres mais avec une qualité exceptionnelle : "Ils [les hommes de la démocratie] multiplient leurs oeuvres et diminuent le mérite de chacun". Tocqueville, en premier et souverain sociologue de la littérature et de la culture propose une argumentation plus fine que celle de Huxley. L'effet du régime démocratique sur la littérature n'est pas seulement dû à l'aspect quantitatif de "l'ère des foules", qui n'est que condition nécessaire mais nullement suffisante, mais à l'esprit même de la démocratie¹⁹. En effet, la question est essentiellement culturelle et politique. Il s'agit de savoir si la formation qu'on donne aux individus, la socialisation à laquelle ils sont soumis, est propre, par son contenu et sa forme indissociablement, à faire émerger un type de personnalité disposé à s'investir dans la voie difficile de la création d'oeuvres originales et fortes.

Certes, la surproduction de l'écrit, de l'imprimé relié, du codex, ne signifie pas pour autant qu'il y ait surproduction de sens. Plus précisément encore, la surproduction matérielle des ouvrages imprimés n'est pas le signe d'une surproduction de sens original ni même de sens simplement nouveau. Il faut prendre ici en compte le phénomène de la redondance lié, pour une part, à la concurrence économique des éditeurs -mais pas exclusivement. De la même façon, si on envisage même une surproduction des idées, cela ne signifie pas encore qu'on est dans une époque fertile sur le plan de la pensée, qu'il y ait "surcréation" de sens. On peut produire à n'en plus finir, comme à la chaîne, du sens, sans qu'il y ait pour autant production *originale* de sens, création de nouvelles significations imaginaires. Ce n'est pas parce que les intellectuels n'ont rien à dire de pertinent ou de nouveau qu'ils se taisent pour autant. Leur amour-propre peut aisément les faire s'illusionner sur l'intérêt de ce qu'ils pensent et écrivent. "Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers

¹⁸Victor Hugo. *Oeuvres complètes : Critique*. Paris : Robert Laffont. 1985. "William Shakespeare", p.294, 295 et 296

¹⁹Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique*. Paris : G.F-Flammarion. 1981. 2 vol.

des vendeurs d'idées" analysait déjà Tocqueville en 1840²⁰. Ainsi, on a beau multiplier les publications nouvelles, on peut ne pas sortir de la répétition ennuyeuse, de la redondance lassante. Enfin, on peut toujours dire des choses qui n'ont jamais été dites, puisque le réel est "infini en intensité et en extension"²¹, mais qui ne présentent pas ipso facto de l'intérêt, de la pertinence. Cela se manifeste en particulier dans la profusion des sciences historiques auxquelles s'offre un matériau infini. On ne peut pas ne pas songer ici à la critique de la culture historique que Nietzsche effectue dans sa Seconde considération intempestive et au dédain des philosophes en général depuis Platon à l'égard de tout polymathie, de toute érudition gratuite²².

L'esprit de conservation.

Ce dernier point nous place devant un problème auquel on a à faire face les bibliothécaires. En effet les bibliothèques ont, comme chacun sait, deux tâches essentielles à remplir en tant que service public. Elles se doivent de *conserver* le patrimoine écrit -même si la transformation de la plupart des bibliothèques en médiathèques doit amener à infléchir cette caractérisation- et le *diffuser* en le mettant à la disposition du public des lecteurs. Certains auteurs pensent qu'une difficulté résulte du caractère contradictoire, pour une part du moins, de ces deux exigences, qu'elles tiraillent le conservateur dans deux directions opposées, mais ceci n'est guère pertinent dans notre perspective. Les bibliothèques, en particulier les établissements les plus importants, sont par excellence les lieux où s'amoncellent et s'amassent le plus grand nombre d'ouvrages. Le comble est atteint avec la Bibliothèque Nationale qui se propose de conserver absolument tout, sans aucun critère de discrimination. Ces bibliothèques et, tout particulièrement, cette dernière s'inscrivent donc précisément dans la problématique développée jusqu'ici. Il y a lieu de s'interroger sur le sens de cette tâche, même si cela peut paraître d'abord iconoclaste, voire provocateur. Osera-t-on poser au moins la question de savoir si toute cette accumulation est une richesse sans pareille ou bien une charge stérile? Entre le jugement volontairement provocateur d'un Vallès, contempteur sans nuance des musées, des bibliothèques et de tout ce qui appartient au passé²³, et l'obsession conservatrice d'un certain esprit archiviste, la juste mesure se situe certainement entre les deux. Jean Daujat s'en prend à toute la paperasserie conservée

²⁰Tocqueville, ref 19, p.77

²¹J.Freund . La sociologie de Max Weber. 2ème édition. Paris : Presses Universitaires de France. 1968. (Sup : Le sociologue)

²²Friedrich Nietzsche. Seconde considération intempestive : de l'utilité et de l'inconvénient des études historiques. G.F-Flammarion. 1988

²³"Le passé : voilà l'ennemi [...] On mettrait le feu aux bibliothèques et aux musées, qu'il y aurait pour l'humanité, non pas perte, mais profit et gloire". Mais, il ne faut pas oublier le contexte de cet article polémique paru dans Le nain jaune en 1867. Vallès y avoue sa déception à l'égard des sculptures de Michel-Ange, mais il n'en argumente pas moins pour autant, quoi qu'on pense de son jugement : "On fait les livres sur les livres des autres, des statues sur les les modèles de statues antiques!" "Périssent Michel-Ange et ce qu'il fait, plutôt que le sentiment de la liberté humaine, absent de toutes les œuvres où se trouve la trace des religions passées". Nous nous retrouvons ainsi au coeur de notre sujet. Jules Vallès Oeuvres : I 1857-1870, La Pléiade, p.922/3

soigneusement dans des armoires poussiéreuses qu'engendre le phénomène bureaucratique. Il ne verrait aucun inconvénient, à juste titre, nous semble-t-il, à ce qu'on s'en débarrasse d'une grande part. Il en va de même, pour la question de savoir ce qu'on fera de tous les fichiers manuels une fois la tâche de "rétroconversion" achevée. Elles ne présentent pas, à notre avis, de réelle valeur historique sauf pour l'esprit très particulier de quelques collectionneurs, mais envisager qu'on puisse les détruire, c'est, à en croire certaines réactions, faire acte de suprême sacrilège. On imagine déjà les cris d'orfraie que les historiens pourraient pousser devant une telle perspective. Mais il ne suffit pas d'invoquer la cause de la mémoire collective, dans la mesure où elle passe par des documents, car tant qu'elle ne passe pas entre les mains des lecteurs qui la font revivre, lui redonnent vie, ce n'est qu'une gigantesque *mémoire morte*, dénuée de sens, puisqu'*elle n'est pour personne*. Quoi qu'il en soit, le problème décisif réside moins dans la quantité démesurée, qui n'est qu'un symptôme, que dans la question de l'inscription dans l'écrit à des fins de mémoire à laquelle Platon s'en prend dans le Phèdre. Nous y reviendrons longuement. Il faudrait ici faire tout un travail statistique, à peine engagé aujourd'hui²⁴, sur les consultations du public, mais il ne fait guère de doute que l'essentiel des documents d'une grande bibliothèque n'est pas consulté, ne connaîtra jamais que la poussière des magasins. A quoi bon, alors conserver toute cette production? Cela a-t-il un sens culturel ou bien est-ce l'effet d'un fétichisme, qui ne se justifie peut-être pas, face à toute production humaine, qui empêche qu'on se défasse de la moindre chose qu'il a produite, de la moindre trace qu'il a laissée? Y. Johannot, dans un article, indique comment les "livres sans lecteurs" que sont souvent les travaux universitaires, peuvent malgré tout garder un certain sens pour leur auteur par le symbole qu'ils représentent et l'ordre -plus ou moins phantasmatique ajouterons-nous- dans lequel il vient malgré tout à s'inscrire²⁵. N'est-ce pas là, cependant, un signe parmi d'autres qu'on ne veut pas se rendre à l'idée que, selon le mot de Valéry, "les civilisations sont mortelles"? Cette question se pose effectivement pour toute sorte de patrimoine en général. On y reviendra.

Certes, on peut toujours objecter à ces interrogations qu'il existe toujours, pour tout livre, tout document, une probabilité, aussi infiniment petite soit-elle, d'être demandé par un lecteur. Contre la culture de masse, ne faut-il pas refuser "la dictature du nombre", le principe du "consommateur roi" et songer aussi aux "happy few", aux fouineurs, aux originaux etc. à la recherche de raretés ou de curiosités qui, seuls, les intéressent? Mais cela suffit-il à écarter notre question? Peut-on s'en remettre exclusivement aux nouvelles techniques permettant de conserver toujours plus en un

²⁴Le fait même que cette enquête statistique est rarement faite et n'apparaît pas en général comme une priorité est fort significatif et en dit long sur un état d'esprit orienté avant tout vers le toujours plus.

²⁵Yvonne Johannot, "De l'auteur à son livre", in Communication et langages, n°60, 2nd trm. 1984

espace toujours plus réduit, toujours plus compressé, s'en émerveiller, sans s'arrêter un moment sur la question posée?

Quand l'invention de l'écriture semble se retourner contre l'homme.

Quel est le fond de le problème soulevé et ses enjeux en fin de compte? Il est d'envergure : c'est, en amont, une question d'anthropologie qui met en jeu l'homme en tant qu'animal producteur de "formes symboliques"²⁶.

Mais tout en aval de ce vaste problème, on retrouve les questions les plus concrètes qui se posent et se poseront aux bibliothèques. Pour élucider les choses, ici, il convient d'aller et venir entre les pôles extrêmes, de descendre et remonter de la base au sommet et vice versa. L'homme doit sans aucun doute poursuivre son projet prométhéen de connaissance et de maîtrise du réel ainsi que son projet existentiel de quête infinie du sens, sans que cela se retourne contre lui, que ce soit sous la forme de Prométhée enchaîné par punition divine ou, à l'inverse, sous la forme de la déréliction, c'est-à-dire d'un abandon des dieux, délaissant l'homme qui à force de chercher du sens s'est perdu. C'est ici que J. Daujat s'égare, selon notre opinion, en reliant la crise de "l'âge du papier" à la philosophie moderne du doute instaurée par Descartes. Certes, cet auteur, bien que de façon beaucoup trop rapide et simplificatrice, voit bien que la philosophie des temps modernes ouvre sur une pensée sans limites assignables d'où il résulte logiquement une incitation à toujours plus écrire. Mais, face à cette nouvelle liberté et son angoissante incertitude, il préfère se tourner vers l'objectivité de la nature renfermant en elle les solutions à tous les problèmes²⁷. C'est le thème de la démesure qui émerge ici et qui, dans la mythologie grecque, est interprétée comme la démesure de l'homme qui par son orgueil excessif veut se mesurer ou rejoindre les dieux : alors la Nemesis se venge. Il semble parfois que nous soyons devant une situation profondément paradoxale qui se pose en ces termes : comment poursuivre notre quête du sens, comment continuer à nous projeter dans l'avenir, alors que ce mouvement même, auquel on ne saurait, on ne voudrait renoncer, paraît atteindre un seuil à partir duquel ce mouvement se retourne contre la finalité qu'il vise, devient impuissant, semble conduire à des impasses, déboucher sur des apories? Y. Illich a été un des premiers à mettre en évidence dans une perspective critique l'existence, pour nos sociétés industrielles, de ce "seuil de renversement" par lequel le type de solution qu'on applique pour résoudre nos problèmes

²⁶Voir Ernst Cassirer. Essai sur l'homme. Paris : Editions de Minuit. 1976

²⁷Daujat, ref 9

en viennent, par un effet pervers, à les aggraver²⁸. D. Janicaud a, pour sa part, analysé au plan philosophique, avec pertinence souvent, ce phénomène d'une puissance aveugle du rationnel qui se transforme en impuissance dans La puissance du rationnel²⁹. Ortega y Gasset, s'était inquiété, lui, dès 1935, s'adressant à un colloque de bibliothécaires, de ce processus qu'il considérait comme une loi générale de la vie sociale, mais qu'il considérait pour la circonstance dans ses effets sur le livre et le métier de bibliothécaire. "Todo lo que el hombre inventa y crea para facilitarse la vida, todo eso que llamamos civilizacion y cultura, llega un momento en que se revuelve contra él", et concernant proprement le livre "pero imaginad que el instrumento [el libro] inventado por el hombre para facilitarse una dimension de la vida se convierta él, a su vez, en una nueva dificultad, que se haga insumiso e indocil, que provoque efectos morbosos antes imprevisos". "Ante era para nosotros pura facilidad y, por tanto, era en nuestra vida un factor que tenia tan solo signo positivo. Ahora su relacion con nosotros se complica y se carga con un signo negativo", "el libro ha dejado de ser una illusion y es sentido como una carga"³⁰. Les mots puissants et évocateurs d'Ortega y Gasset nous interpellent plus que jamais. Nous aurons à dire quelques mots du remède original qu'il proposait aux bibliothécaires pour échapper à cette impasse et ses conséquences fâcheuses.

De la nécessité de prendre en compte une typologie des différents contenus de l'écrit pour chercher des solutions

Il est vrai que les techniques de l'écrit, c'est-à-dire, aussi bien les *techniques d'extériorisation* de signes, des entailles et encoches sur baguettes de bois jusqu'aux graphismes les plus sophistiqués que - ce qui y est lié assez étroitement - les *supports de l'écrit*, des plaques d'argile aux écrans des terminaux d'ordinateurs en passant par l'écriture sur le volumen en papyrus et le codex, servent de multiples fonctions qu'il faut bien distinguer pour commencer à déchiffrer la question en jeu. Par les moyens de l'écrit, on peut diffuser et transmettre essentiellement trois types de "produits" : les connaissances scientifiques et techniques, les informations de toutes sortes, les oeuvres enfin. Les premières concernent l'intérêt pour la vérité, que ce soit pour elle-même ou pour l'action instrumentale par le biais de leur applications à la réalité. Les secondes

²⁸ Ivan Illich La convivialité. Paris : Seuil, 1975. (Points)

²⁹ Dominique Janicaud. La puissance du rationnel. Paris : Gallimard, 1985. (Bibliothèque des idées)

³⁰ José Ortega y Gasset, "Mision del bibliotecario", Obras completas, Tome V, p.223/4. "Tout ce que l'homme invente et crée pour se faciliter la vie, toutes ces choses que nous appelons culture et civilisation, finissent à un moment ou à un autre par se retourner contre lui." "Mais imaginez que l'instrument inventé par l'homme pour faciliter une des dimensions de sa vie, se change à son tour en une nouvelle difficulté, qu'il se retourne contre l'homme, qu'il devienne indocile et réfractaire, qu'il provoque des effets nocifs, précédemment imprévus". "Avant, il [le livre] était pour nous une simple facilité et, par conséquent, il constituait dans notre vie un facteur die signe exclusivement positif. A présent, sa relation avec nous se complique et se charge d'un signe négatif". Je remercie ici le professeur de l'Institut hispanique à Paris, qui a bien voulu me donner une traduction élégante de ces quelques passages, ainsi que de ceux qui apparaîtront dans la suite du texte, d'Ortega y Gasset.

concernent, en première approximation, ce qu'on peut nommer approximativement un intérêt documentaire et pourvoient à tout ce qu'il est nécessaire de "savoir" et de communiquer -en un autre sens que gnoséologique, ici- pour le fonctionnement courant de la société, de la vie sociale, en particulier dans tous les champs institutionnels. Les troisièmes concernent le vaste espace anthropologique qu'on peut cerner en premier temps en disant qu'il échappe à l'utilitaire. C'est le domaine de la culture, au sens limité du terme, qui s'étale au demeurant des plus grandes ambitions créatrices dans le domaine esthétique des beaux-arts à tout l'éventail des loisirs.

C'est cette typologie que nous avons en à l'esprit tout au long de notre réflexion afin d'évaluer en particulier les effets du passage de l'écrit imprimé à l'écrit informatisé et, au-delà peut-être -on y reviendra- d'une civilisation de l'écriture à une société de l'informatique. Nous tenons d'autant plus à cette tripartition que l'époque actuelle a tendance à tout réduire à "l'information" et tout confondre sous ce terme polysémique. Ce n'est pas qu'elle prétende qu'il n'y a que les informations, au sens où nous les avons définies, qui comptent, mais qu'elle tente à tort et en vain de penser toute forme symbolique, tout signe ou chaîne de signes communicables, en termes d'informations ou de combinaisons d'informations. On retrouve là une pensée "atomiste" simpliste, abandonnée depuis longtemps déjà en physique. Cette visée s'est affirmée en particulier dans le cadre d'une discipline nouvelle, "l'information-communication", qui tout en prétendant à la pluridisciplinarité, n'échappe pas à cette tentation juvénile qui constitue une fois de plus à désirer tout embrasser, d'abord en empruntant à tout va à de nombreuses disciplines pas toujours bien assimilées, puis, aiguillonnée par l'orgueil de tout ramener à soi, de tout saisir dans la même perspective, qui conduit à un réductionnisme stérile. Après le "tout est langage" de la période structuraliste dominée par le paradigme linguistique, voici le tour du "tout est information" : l'ensemble du réel se laisserait penser sur le modèle d'informations qui se communiquent. Au moins ce courant a-t-il pour lui de se ressourcer à de multiples disciplines et auteurs, de la mathématique de l'information de Shannon à la psycho-sociologie de l'Ecole de Palo-Alto. Mais, comme le rappelle Luc Brisson, dans son édition du Phèdre de Platon, la leçon essentielle qu'il faut retenir de celui-ci, est la nécessité de "la distinction entre information et connaissance. L'écriture est un moyen permettant la transmission et surtout la conservation de l'information; elle n'assure d'aucune façon la connaissance effective de cette information"³¹. Il y a un saut qualitatif de la série discrète des informations à la forme, au paradigme, à l'εἶδος (eidos), qui "in-forment" précisément - c'est-à-dire donnent forme, mettent en forme - les données, les faits, (*data* en anglais) qui sont termes plus adéquats pour ce qu'on appelle aujourd'hui "information".

³¹Platon. Phèdre. In Introduction de Luc Brisson, p.60

l'érudition" tout en essayant de se rassurer. Sauf pour les esprits supérieurs, il y décèle plutôt un défaut, et ne semble pas porter non plus la bibliophilie dans son coeur³⁶.

C'est avec les oeuvres ou celles qui se présentent comme telles, avec tout ce qui échappe à la volonté de savoir et aux informations et documentations nécessaires au tout courant du fonctionnement de la société, que les questions sont les plus délicates. Les oeuvres littéraires s'accumulent maintenant depuis plusieurs millénaires déjà et si on en a perdu irréversiblement une part non négligeable pour des raisons de dégradation physique en particulier (acidification etc.), on dispose aujourd'hui, de techniques de restauration et de conservation toujours plus sophistiquées et efficaces. D'autre part à moins d'envisager, comme n'hésite pas à le faire Leroi-Gourhan dans Le geste et la parole, que la culture écrite ne soit qu'une étape dans l'évolution de l'homme, une phase dans le temps long de la civilisation humaine, qu'un moment certes riche mais éphémère à l'échelle du temps à venir, le plus gros de la production écrite est à attendre du futur. Avec le développement de l'alphabétisation - même si on évoque aujourd'hui une recrudescence, dans les pays "développés", d'un illétrisme, nous ne pouvons guère encore envisager la tendance à moyen terme d'évolution de ce phénomène³⁷ - et la diffusion croissante de la culture, toujours plus d'individus devraient être à même d'aspirer à écrire des oeuvres et de les faire publier, si bien entendu l'éducation effectuée avec succès son travail d'incitation³⁸. Dira-t-on que cette démocratisation, relative pour le moment, mais tout de même plus que sensible si l'on considère l'augmentation purement quantitative de la production littéraire au cours du temps depuis, disons l'invention de l'imprimerie et les changements des comportements sociaux, les usages du nouveau support, qui l'accompagnent, ne change rien au problème, car, quoi qu'il en soit, une sélection naturelle s'effectuera, faisant le départ entre le petit nombre des chef-d'oeuvre et la masse des ouvrages de second rang ou médiocres? La "sélection naturelle" ne peut faire ici qu'office d'image heuristique, mais ne s'impose peut-être pas avec l'évidence qu'on lui accorde habituellement. Comment se pose là la question d'un éventuel "désherbage" non plus à l'échelle locale d'une bibliothèque particulière mais au niveau de la mémoire sociale et, éventuellement, d'une politique explicite?

On notera ici que les disciplines d'étude de l'homme -les "sciences" psychologiques, sociales et historiques, ne sont pas à l'abri de cette question. En effet, disciplines hybrides, elles se trouvent quelque part à la croisée entre les véritables sciences, les documents et même le genre littéraire. Faut-il par exemple se débarrasser de toute la "littérature" gauchiste des années 60 et 70 dans sa partie de propagande importée

³⁶ Marcel Proust, Sur la lecture, p.39/40

³⁷ A contrario, la profession éditoriale se réjouissait en généraux de succès et de ventes d'un niveau exceptionnel pour l'année littéraire 1994/95. Voir le bilan présenté dans Le Monde des livres, "une année vue par les livres", Vendredi 23 juin 1995

³⁸ voir supra

directement de Chine, d'Albanie ou de Corée du Nord? Mais au-delà de cette question particulière, écoutons ce que nous dit H. Arendt, qui a consacré l'essentiel de son oeuvre à la pensée politique, nous dit des fameuses "sciences sociales" : "That strictly scientific research in the humanities, the so-called Geisteswissenschaften that deal with the products of the human spirit, must come to an end by definition is obvious. The ceaseless, senseless demand for original scholarship in a number of fields, where only erudition is now possible, has led either to sheer irrelevancy, the famous knowing of more and more about less and less, or to the development of a pseudo-scholarship which actually destroys its object"³⁹.

Bref, entre le tout-conservation et une sélectivité à tout va qui serait nécessairement arbitraire et aveugle, s'ouvre un débat en vue de la recherche d'une voie moyenne, débat qui soulève les problèmes des critères à retenir et du qui décidera. Il y a là l'entremêlement d'une question de "jugement", au sens philosophique, et d'une question de politique. Peut-être qu'une réflexion préalable sur la notion de patrimoine et la politique du patrimoine dans notre temps pourrait-elle offrir une aide préalable fructueuse. En effet, dans une culture de l'écrit, les livres, bibliothèques, archives, centres de documentation, sont partie essentielle du susdit patrimoine. La Bibliothèque Nationale est, sans conteste possible, une institution essentielle de notre patrimoine national, tel qu'il est pensé aujourd'hui.

Au fond, la question est partout et toujours fondamentalement la même. Elle est celle du rapport entre des hommes, du collectif anonyme de la société à l'égard de toutes traces héritées des générations précédentes. Nous nous prononcerons, pour notre part, pour une voie pondérée, celle d'une restauration raisonnable pour une conservation à moyen terme, et à plus long terme, pour l'acceptation sereine de la mortalité de tout artefact humain.

³⁹Hannah Arendt, ref 35, "On violence", p.131/2

La politique patrimoniale des Monuments historiques, paradigme des dérives et limites d'un certain imaginaire de la conservation

"De temps à autre, il faut brûler la bibliothèque d'Alexandrie"

Borges, "Le congrès"⁴⁰

L'idée de conservation n'est pas innée à l'humanité. Qu'il y ait un patrimoine à conserver ne va nullement de soi. On peut, au contraire, faire l'hypothèse que l'idée de conservation est le fait d'une institution "social-historique" originale de la temporalité, d'un rapport au passé et à ses productions, tout à fait spécifique et sui generis. L'idée de conservation n'est donc pas neutre.

Le terme de "conservation" est pris au sens limité et précis que nous lui donnons aujourd'hui. Sinon, il est vrai, bien entendu, que toute société vise, d'une manière où d'une autre, à se conserver, soit se maintenir, durer dans son identité, "persévérer dans son être". C'est déjà la définition tautologique du vivant en général telle que l'a formulée Bichat. Mais, ce n'est pas seulement en tant qu'elle est composée d'êtres vivants d'une espèce particulière que la société cherche à se reproduire. Elle s'efforce également, à un autre niveau, à se reproduire comme culture, en tant qu'ensemble d'artefacts, de comportements, d'institutions, de représentations collectives etc. dont elle s'est faite. Pourquoi cet élan reproductif est passé du plan du simplement vivant à la culture et à la civilisation -car cela ne va, là aussi, nullement de soi- est une autre affaire⁴¹. On s'en tiendra ici à dire, que les hommes, être pour la mort, voués à la mort, même lorsqu'il croient à une vie éternelle en un autre monde, aspirent à une forme d'éternité ici-bas, qu'on appellera immortalité. Hannah Arendt a analysé avec perspicacité cette distinction entre "immortalité" et "éternité", celle-ci étant par essence hors de portée des hommes, celle-là - ambition légitime que cet auteur se refuse, à l'encontre du christianisme, à rejeter - passant par la transmission aux nouvelles générations de tout ce qui a été reçu et ajouté, parfois, pendant son passage ici-bas. Ainsi, l'homme, certains individus du moins, peuvent prétendre par leurs hauts faits, actes ou paroles, à passer à la postérité, à demeurer dans la mémoire des générations à venir et accéder de cette manière à une forme de survie après leur mort physique⁴². Mais la transmission de la culture à des fins de perpétuation est une question beaucoup plus large que celle de conservation du patrimoine et n'exige pas nécessairement cette dernière.

⁴⁰Borges. Le livre de sable. Gallimard (Folio), p.53

⁴¹Cette question est présente depuis les débuts de la réflexion politique en Grèce ancienne. La problématique spécifiquement politique de Platon est traversée par ce problème : comment faire en sorte de trouver le régime qui durera, si ce n'est éternellement, du moins le plus longtemps. Hannah Arendt a donné des analyses précieuses sur ce point dans On Revolution. New York : Penguin Books. 1968

⁴²Hannah Arendt. The human condition. The University of Chicago press. 1958. p.17/21

Voici un exemple pris dans l'histoire de l'antiquité qui forme un premier indice. Les Anciens Grecs, ceux de la Grèce classique, du "siècle d'or" de Périclès, ignoraient l'institution du musée. Ce sont les Romains qui l'ont inventée. Après avoir vaincu les Grecs et envahi la Grèce, ils en ont pillé les trésors artistiques pour les installer chez eux dans des musées. C'est d'ailleurs, quand on y réfléchit, un comportement qui marque singulièrement un manque de fierté et qui ne laisse pas d'étonner et donner à réfléchir sur les rapports des sociétés entre elles, dès lors qu'il ne s'agit pas de piller des richesses au sens étroit. En effet, lorsqu'un Napoléon rapporte de ses différentes campagnes de conquête militaire, d'Egypte une obélisque, d'Italie les sculptures de chevaux dorés de la cathédrale Saint-Marc à Venise etc., il reconnaît au fond la supériorité du génie artistique des autres sociétés.

Est-ce à dire que les Anciens Grecs n'avaient aucune préoccupation à l'égard du passé et vivaient dans les seules limites de l'affairement du présent? Certes pas. On a vu qu'aucune société ne saurait vivre sans instituer un double rapport, corrélé, au passé et à l'avenir. Les Grecs tenaient autant que tout autre peuple leurs ancêtres en haute estime, commémoraient leurs morts à la guerre dans les fameuses "oraisons funèbres" (voir l'Epitaphios de Périclès dans La guerre du Péloponnèse de Thucydide) et cherchaient à gagner kudos (κῦδος) et kléos (κλέος), en gros renommée et honneur, par de grands actes ou de paroles élevées dont les générations futures se souviendraient.

Ce qui distingue les Grecs est qu'il n'y a pas chez eux de sacralisation démesurée du passé. La mémoire, pendant longtemps, n'a pas eu chez eux la fonction de connaissance historique et elle a continué à assumer un rôle tout à fait spécifique même après l'émergence du genre historique, à proprement parler, avec Hérodote et Thucydide, comme l'a fort bien montré J.P. Vernant⁴³. Ainsi, lorsque les temples de l'Acropole sont dévastés par les Perses après la défaite des Thermopyles, les Athéniens, après la bataille sur mer victorieuse de Salamine, ni ne conservent les ruines des temples divins telles quelles, ni ne tentent de redresser les édifices en leur état premier. Sans aucun doute, ces temples étaient déjà des chef-d'oeuvre mais les Athéniens au lieu de les reconstruire utilisent les matériaux effondrés pour élever un nouveau temple qui n'est rien moins que le Parthénon.

Le contraste avec la société contemporaine est flagrante. Lorsque nos monuments publics sont détruits -en temps de guerre ou d'une autre manière- pour rien au monde nous raserions ce qui reste pour édifier quelque chose de nouveau, sauf s'il y a vraiment impossibilité rédhibitoire. Dans la mesure où c'est possible, on les remonte ou bien on laisse les choses en l'état comme des reliques qui valent mieux que rien ou même comme valant pour elles-mêmes, comme dans le culte nostalgique que les Romantiques vouaient

⁴³Voir "Aspects mythiques de la mémoire", in La Grèce ancienne, 2. l'espace et le temps. Editions du Seuil (coll. Points-Essais), 1991

aux ruines abandonnées dans/à la nature. Il est important, ici, de constater que cette attitude ne concerne pas seulement le domaine public au sens strict, mais également l'urbanisme en général. Lorsqu'on restaure, de plus en plus souvent désormais après une longue période où l'affairisme des promoteurs immobiliers a imposé sa loi, faisant fi par intérêt et ignorance crasse de tout témoignage et vestige du passé, les vieux quartiers dans les centres-ville, après les avoir longtemps, trop longtemps, laissés se dégrader et devenir insalubre, on ne conserve que les façades, qu'on maintient artificiellement, le temps de reconstruire, de l'intérieur, une nouvelle structure et de nouveaux appartements tout de neuf. Il existe un mot même désormais pour cela : le "façadisme". La rénovation du quartier du Marais à Paris est un exemple paradigmatique de cette façon de procéder imitée à peu près partout aujourd'hui. Certes, on a dégagé ainsi les belles façades des nombreux hôtels privés des 17^{ème} et 18^{ème} siècles qui étaient devenues de plus en plus invisibles par les nombreux rajouts et réaménagements inconsidérés et irrespectueux pratiqués dans les cours et au sein des bâtiments par tous les artisans qui avaient hérités de ces espaces pour y installer leurs activités. Mais, à force de restaurer ainsi, n'est-il pas légitime de se demander ce qui reste de la construction -ou de l'oeuvre en général- originale? L'identité des monuments publics et des maisons traditionnelles ne devient-elle pas de plus en plus problématique, c'est-à-dire illusoire à force d'artifices? La restauration à tout va ne confine-t-elle pas à une espèce de reconstitution en carton-pâte de studio hollywoodien? Le fameux Hôtel du Nord, qui servit à Carné de modèle pour son célèbre film portant le même nom, en est une illustration caricaturale. On a finalement, après des batailles à n'en plus finir d'associations de défense du quartier, fini par conserver la façade de cet hôtel, dans lequel le film de Carné n'avait pas même été tourné, et on l'a incrustée dans un vaste ensemble moderne de mauvais goût. Ainsi la reconstitution de Carné en studio est devenue, par un paradoxe qui en dit long, le modèle de la restauration de cet hôtel. L'artifice, la maquette qu'on voit dans le film, est devenue le modèle de l'original qui a d'abord été copié et imité.

Ainsi, par un paradoxe significatif, l'excès de restauration détruit son objet même, nie sa finalité. A force de ravalier, rénover, restaurer, on en arrive à produire une copie qui n'est plus que le simulacre de l'original, refait, reconstitué mais détruit par la volonté obsessionnelle de conserver. Si cette logique du simulacre fonctionne au regard du public aujourd'hui, elle est d'un point de vue plus objectif une piètre tromperie, une duperie de soi, une imposture à l'égard des générations passées et à venir.

En quel sens, en effet, y a-t-il "restitution"? L'idée même de "restitution" n'est-elle pas un de ces concepts contradictoires qu'un Derrida se ferait un plaisir de "déconstruire"? Car, dès qu'on y réfléchit quelque peu, on voit bien que la restitution ne sera jamais qu'un double, une copie d'un inaccessible original. Le fétichisme de l'original

s'avère une formidable illusion : car en voulant sauver de la mort, en voulant redonner vie, on achève bien plutôt de donner la mort, d'éliminer l'original. Alors, à quoi a-t-on affaire face au monument "restauré", surrestauré? Il y a là, au fond, comme une ruse pour maintenir "idéalement" l'existence d'un référent fixe, identique à lui-même, dans une présence éternelle. Derrida dirait que l'"origine" est introuvable parce qu'elle n'existe pas, parce qu'on a toujours déjà affaire à un double, un redoublement, une représentation. Tout n'est jamais que "trace" - impossibilité de retourner à l'état de nature ou à une parole première qui serait en-deçà de l'"écriture" - phénomène pris dans un procès de "différance".

On confine ici au fétichisme et on est en proie à une illusion. Il y a illusion parce que tout ce que fait l'homme est, au bout du compte, mortel, voué à s'éroder et se désagréger à des rythmes certes plus ou moins lents selon le type d'objet. Il y a fétichisme lorsque cette idée de conservation prend un caractère obsessionnel. Mais quel est le sens d'une telle obsession? On peut faire l'hypothèse que cette obsession s'enracine dans une incapacité croissante des hommes contemporains à faire face à leur condition mortelle et au non-sens en dernière instance de tout ce qu'ils font.

Lorsqu'une société n'est plus capable, en matière culturelle, que de conserver ce dont elle a hérité et qu'elle étend toujours plus ce qui lui semble mériter d'être conservé, c'est que sa propre puissance créatrice s'est dramatiquement réduite et amenuisée au point de tendre quasiment vers zéro, qu'elle n'a plus la capacité de faire émerger de nouvelles choses, de nouvelles oeuvres, originales et fortes. Bien entendu, elle ne saurait se l'avouer, et cela ne l'empêche nullement d'entreprendre des projets ambitieux, vus d'un point de vue quantitatif tout du moins, comme "les grands travaux" du Président Mitterrand l'ont montré. Si l'on met en rapport la politique patrimoniale et la qualité des réalisations contemporaines menées à bout, ne peut-on s'interroger sur l'hypothèse d'une éclipse de l'inventivité dans cette société?

Notre société, qui est par excellence, la société de l'obsolescence et de l'éphémère dans sa production propre, est aussi, par compensation, celle qui s'adonne à une frénésie de conservation patrimoniale. En effet, si le présent, et l'avenir qui se dessine, est voué à nous glisser des mains sans cesse comme du sable, alors le flux héraclitéen ("Nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve") qu'est effectivement la réalité s'augmente, avec un effet anxiogène sur la société⁴⁴, de l'accroissement perpétuel de la vitesse qui fait perdre les anciens rapports au temps. Contre cette pente, il y a sans aucun doute une tentative, largement vaine, de fixer au moins les choses du passé, voire de les pétrifier, afin de conserver des prises à quoi s'accrocher. On peut se reporter ici aux

⁴⁴Y. Johannot a, à juste titre, mis l'accent sur la fonction de lutte contre l'angoisse et d'assurance de l'institution d'un ordre livresque reflétant "l'Ordre du monde". Voir Tourner la page. Jérôme Millon. 1994. On y reviendra.

analyses de P. Virilio⁴⁵ qui montrent comment les technologies de la vitesse ont, de façon analogue, un effet de **déréalisation** par le fait d'un rétrécissement qui confine à une absorption dans le néant des dimensions de l'espace et du temps. Ce phénomène inquiétant résulte de la volonté de maîtriser toujours plus ces deux dimensions de notre orientation de base jusqu'à tendre à leur suppression comme obstacles.

Dans ces conditions, que léguerons-nous, peut-on demander, aux générations futures? A peu près rien de ce que nos sociétés auront fait par elles-mêmes qui, à peine constitué, se dissout, s'évanouit en fumée. Au mieux pourra-t-on transmettre le meilleur de ce qui aura été hérité des générations du passé et encore, comme on l'a vu, de façon édulcorée bien souvent.

L'inflation du discours sur le patrimoine auquel on assiste depuis un certain temps, aussi bien de la part des autorités politiques et associatives que chez les intellectuels et universitaires -qu'on pense ici à la somme publiée et éditée par P. Nora sous le titre Les lieux de mémoire⁴⁶- ainsi que les initiatives et programmes mis en oeuvre pour préserver et faire être indissociablement ce patrimoine, apparaissent comme le pendant de l'inanité présente, de la période de crise et de "vide social"⁴⁷ que nous traversons. Mais cela ne signifie nullement que ce phénomène ne correspond pas à des préoccupations profondes longtemps restées souterraines et qui trouvent simplement depuis quelques temps à s'exprimer explicitement sur la scène publique. En effet cet état de chose manifeste sans aucun doute un important déséquilibre dans notre rapport aux trois dimensions du temps : aux côtés d'une sacralisation quasi fétichisante du passé, on trouve une évanescence angoissante du présent et, enfin, une "crise du futur" selon l'expression très juste de Morin : nous ne savons plus où nous allons, où nous voulons aller aussi bien. Cette sacralisation est, en outre, en fin de compte assez creuse du point de vue du sens. Quelle culture, quelles connaissances, quelle réflexion accompagnent, en effet, la curiosité touristique - faire du tourisme, c'est faire le tour des "choses à voir", c'est tourner, effectuer un tour des curiosités. Quel est donc le sens de ce rituel qui, bien souvent à l'occasion d'un jour de pluie, fait quitter le farniente de la plage aux vacanciers, pour effectuer un curieux pèlerinage aux monuments et musées de l'arrière-pays? Cette obsession de la conservation peut aussi être lue comme un aspect de la lutte vaine de l'homme contre sa condition fondamentale d'être-pour-la-mort et contre l'être-étant du réel, lui-même, qui se dégrade, est soumis à un processus irréversible d'entropie (selon le second principe de la thermodynamique).

⁴⁵ Voir par exemples les analyses et les thèses développées par Paul Virilio Esthétique de la disparition ou L'art du moteur.

⁴⁶ Pierre Nora, ss dir., Les lieux de mémoire. Paris : Gallimard. 1984. Voir son étude introductive "Entre mémoire et histoire", I La république. 1984. pp. XVI-XLII

⁴⁷ Yves Barel. La société du vide. Paris : Editions du seuil. 1984. La quête du sens. Paris : Editions du Seuil, 1987

L'obsession de conservation patrimoniale confine au dérisoire dans "l'archéologisme", qui moins spectaculaire attire moins, il est vrai, les foules. Mais rares sont ceux qui osent avouer leur désintérêt ou leur ennui devant ces restes misérables devant lesquels les spécialistes s'extasient. Rainer Maria Rilke n'hésite pas, lui à juger "dass Rom (wenn man es noch nicht kennt) in den ersten Tagen erdrückend traurig wikt : durch die unbelendige und trübe Museumsstimmung, die es ausatmet, durch die Fülle seiner hervorgeholten und mühsam aufrecht erhaltenen Vergangenheiten (von denen eine kleine Gegenwart sich ernährt), durch die namenlose, von Gelehrten und Philologen unterstützte und von Gewohnheitsmässigen Italienreisenden nachgeahmte Überschätzung aller dieser entstellten und verdorbenen Dinge, die noch im Grunde nicht mehr sind als zufällige Reste einer anderen Zeit und eines Lebens, das nicht unseres ist und unseres nicht sein soll"⁴⁸.

Il n'y a pas de "ville éternelle" et, il faut se faire à cette idée, le joyaux vénitien, par exemple, disparaîtra un jour, même si on faisait le maximum -ce qui est loin d'être le cas- pour le préserver. Il faut accepter au fond de nous-mêmes cette idée et jouir simplement des beautés qui se tiennent, s'arborent encore tant que cela est possible. Bref, il faut faire face, debout, à notre condition mortelle et au non-sens final de tout ce que nous faisons et entreprenons, sans tomber pour autant dans l'apathie, la résignation, et l'abandon de tout projet créateur. Il ne s'agit pas ici de soutenir la thèse extrême, au nom d'une dégradation naturelle, que tout travail de restauration et de rénovation est vain et futile. Il y a sans aucun doute par un travail bien tempéré et lucide de rénovation du temps à gagner sur le temps pour préserver un peu plus les produits du génie humain. Nul iconoclasme ici par conséquent : en un sens, le travail des préhistoriens et des archéologues nous apparaît comme remarquable, non seulement d'un point de vue technique, par l'ingéniosité à "faire parler" des indices, des éclats, et mille autres bribes qui semblent au néophyte tout à fait insignifiantes, mais aussi et surtout lorsque cela permet de déboucher sur des synthèses grandioses comme celle que nous proposa Leroi-Gourhan, il y a une trentaine d'années. Mais où est le Leroi-Gourhan d'aujourd'hui?

Quoi qu'il en soit, il faut écarter le phantasme qui fait aujourd'hui son chemin de vouloir et pouvoir tout conserver de ce qu'a fait, fait et fera l'homme. Prétendre conserver Venise pour toujours, pour reprendre cet exemple; ce serait en fait être amené à la reconstruire en permanence. Mais une Venise reconstruite serait une Venise reconstituée et une Venise reconstituée nécessairement une autre Venise et, en fin de compte, une autre ville que Venise. Ainsi on retrouve devant ce paradoxe apparent : à

⁴⁸Briefe an einen jungen Dichter (Lettres à un jeune poète) Paris : Le livre de poche, 1969. (Les langues modernes/Bilingue). "...Rome, (si on ne la connaît pas encore) fait, les premiers jours, l'effet d'une tristesse oppressante : par l'atmosphère de musée, sans vie, opaque, qu'elle exhale, par la multitude de ses passés, qu'on a redégagés et qu'on a de la peine à faire tenir debout (et dont se nourrit un petit présent), par l'inombrable surestimation, favorisée par les savants et les philologues, et imitée par les habituels voyageurs de l'Italie, de toutes ces choses défigurées qui pourtant ne sont au fond rien de plus que les restes fortuits d'un autre temps et d'une vie qui n'est plus la nôtre et ne doit pas être la nôtre".

force de restaurer, on détruit au sens où à force de reconstituer par imitation, la répétition ad nauseam de la mimésis fait s'éloigner toujours plus de l'original auquel se trouve substituées une ombre (σκια), un "simulacre", une image (ειδολων), puis une image d'image etc., et comme le fait valoir Platon, la mimesis (μιμησις) confine à la mort⁴⁹.

Oui, nous n'avons plus des peintres grecs que les noms et des témoignages écrits, mais, à quelques exceptions près -voire en particulier les superbes fresques mises à jour dans l'île de Thira⁵⁰- nous n'avons perdu définitivement leurs oeuvres, nous ne saurons jamais vraiment ce qu'elles étaient, nous ne pourrons jamais jouir d'elles. Pour prendre même des exemples contemporains, citons le peintre Zoran Music qui a vu disparaître 180 de ses dessins exécutés en camp de concentration et cachés dans une usine détruite par les Américains lorsqu'ils investirent le camp. De cette "rage de dessiner" qui s'était emparé de lui, il ne reste que trente feuillets de dessins terribles et sublimes à la fois⁵¹. Préoccupé par cette fragilité particulière des oeuvres picturales, Picasso, pour sa part, à la fin de sa vie, s'était mis à faire des céramiques afin qu'une trace de son art demeure plus longtemps. Plus proches de nous, les polémiques qui ont eu lieu autour de la rénovation des fresques de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine, touchent à la même problématique. Certes, des rajouts dus à la pudibonderie du clergé voulant cacher les sexes ont été grattés et, ainsi, l'intention du peintre restituée. Mais la polémique autour des couleurs est beaucoup plus difficile à trancher. Sans aucun doute, une pellicule de pâte crasseuse s'était accumulée sur les fresques, mais l'éclat actuel des couleurs, presque irréel, laisse planer un doute sur la véritable nature et le résultat du travail effectué : s'agit-il d'un simple nettoyage, certes techniquement très délicat à réaliser, ou bien de restauration pour tenter de faire réapparaître, illusoirement très certainement, les fresques de Michel-Ange en leur jour inaugural? Quelle est le sens de cette rage contre la patine du temps, qui a pu être, d'ailleurs, en d'autres temps, et constitue encore dans d'autres contextes, une valeur? Toutes ces questions se posent dans les autres domaines patrimoniaux artistiques. Qu'on songe par exemple à la vogue depuis une quinzaine d'années de la musique baroque jouée sur des instruments "d'époque" et selon le style "reconstitué" d'époque.

L'original et la copie, les paradoxes que ce couple fait naître, l'oscillation permanente entre les deux pôles : voilà l'enjeu. C'est là aussi un thème central de la philosophie depuis Platon, repris aujourd'hui en particulier dans la perspective

⁴⁹ La réflexion de Platon sur l'image et l'imitation est disséminée dans toute son oeuvre, tellement elle y est essentielle. Voir cependant, en particulier, *La république. Le politique. Phèdre*, Paris : G.F-Flammarion, 1967

⁵⁰ Qui ne sont pas grecques à proprement parler mais appartiennent à une civilisation plus ancienne, minoenne ou spécifiquement cycladique.

⁵¹ Voir *Le Petit journal des grandes expositions*, Réunion des Musées nationaux, n°268, avril-juillet 1995

"déconstructionniste" par J.Derrida : il n'y a pas d'original accessible, nous avons toujours déjà affaire à une copie, une trace, une imitation⁵².

Pour conclure en ouvrant une voie de réflexion, écoutons une fois encore Marc Guillaume dans La politique du patrimoine, essai polémique mais souvent pertinent sur la question : "Il n'est pas possible de résister à la politique du patrimoine. Elle propose, dans un monde hyper-fonctionnel, des espaces de diversion qui captent trop facilement tous nos deuils et toutes nos nostalgies. Mais du passé, elle ne retient que des fantômes. De toutes façons, l'essentiel n'est pas dans la conservation de ce qui est matériel et visible. Ce qui rend le quotidien encore habitable et poétique, ce sont les arts innombrables et secrets de la mémoire et de l'oubli". Cependant, la thèse peut-être centrale de M.Guillaume selon laquelle la politique du patrimoine est une forme nouvelle que prend le contrôle de l'Etat sur la société nous semble par trop marquée par une analyse simpliste de la fonction idéologique. Cette analyse n'est cependant pas plus outrée que celle de Derrida qui, à la suite de Lévi-Strauss et, dans une moindre mesure, Rousseau, associe loi écrite et violence, écriture et processus de mort.

Une très ancienne querelle : bienfaits et méfaits de l'écriture

La dernière remarque de M.Guillaume nous met sur la voie d'une réflexion comparative entre deux formes de conservation, deux formes de transmission, deux formes de culture : la culture de tradition orale et la culture de tradition écrite. Une culture cumulative inscrite sur les pages d'innombrables ouvrages amoncelés sur des rayonnages à n'en plus finir est, on l'a déjà vu, une mémoire morte, qui peut, dans une certaine mesure, être réanimée. Elle est une richesse considérable mais aussi une charge qu'on ne sait plus par quel bout prendre. La conservation et transmission de la culture par voie orale est évidemment à dimension plus humaine. Elle permet potentiellement beaucoup moins, mais de fait, obligeant à un développement d'une faculté de mémorisation que nous avons perdue, met à la disposition, de fait, une mémoire nettement supérieure. Aujourd'hui, où un jeune homme doit presque consulter son agenda pour retrouver le numéro de téléphone de sa petite amie, le griot ou autre sage de la société primitive connaît par coeur de longues généalogies d'ancêtres ou peut réciter à n'en plus finir les mythes fondateurs de la société ou encore des contes. Il y a sans aucun doute, de génération en génération, une déperdition et une déformation qui s'effectuent,

⁵²Pour un aperçu général de cette problématique, voir le petit ouvrage d'introduction de Pierre V.Zima, La déconstruction. Paris : PUF, 1994 (Philosophies). Au-delà, se reporter à la somme De la grammatologie, ref 12

loin d'être négligeables, auxquelles la transcription écrite permet d'échapper. Les observations de J. Goody sur le terrain l'attestent : les mythes et les récits dans les sociétés archaïques sont sujettes à des modifications non négligeables et pas nécessairement, comme on le croit le plus souvent, recouvertes par le désir inconscient de préserver leur stricte identité, puisqu'il est laissé aux individus une certaine marge de liberté pour introduire des variations personnelles qui sont jugées explicitement comme telles. Certes. Et alors?, a-t-on envie de demander. Il ne semble pas évident qu'il y ait progrès à passer d'une forme de culture à l'autre. Sans aucun doute, il existe des possibilités qu'offre l'écrit dont nous ne voudrions plus nous priver, dont nous ne pourrions plus nous passer, c'est-à-dire qui nous sont devenues besoin. Goody, montre au demeurant, tous les progrès dans la pensée qu'a permis l'écriture considérée comme "technologie de l'intellect", qui, grâce aux tableaux, aux listes etc. a permis, contre l'idée reçue encore une fois, de s'émanciper dans une certaine mesure de la linéarité stricte de l'oralité, permettant par un supplément de formalisation, d'accéder à des raisonnements qui sont aussi et d'abord des manipulations de signes, sur des signes. On avait jusqu'ici dans les analyses linguistiques et ethnologiques insisté uniquement sur l'importance du formalisme dans la littérature orale, commandée pensait-on par des exigences mnémotechniques. On trouve chez Hobbes une formulation classique, appliquée aux affaires de la cité, de cette idée à la vie dure : "...vu qu'auparavant que les lettres fussent inventées pour le soulagement de la mémoire, on avait coutume de chanter les lois mises en vers pour cet usage"⁵³. Ceci n'est pas faux non plus mais Goody, de façon très fine, cherche à échapper à la pensée "Grand partage" qui place devant l'alternative de l'ethnocentrisme et du relativisme⁵⁴. Sans tomber pour autant dans un relativisme culturel facile, la comparaison des avantages respectifs d'une culture de l'oral et d'une culture de l'écrit, du point de vue de la "vie bonne", εὐ ζειν (eu zein), pourrait faire l'objet d'une longue discussion.

Si l'on se refuse ici à suivre Platon dans les conséquences extrêmes de sa critique de l'écrit, il s'avère en réalité qu'elle est beaucoup plus ambivalente qu'elle n'apparaît d'abord, comme le montre de façon brillante et méticuleuse l'explication de texte serrée de J. Derrida⁵⁵. On voit également que les questions à l'égard de cette part essentielle du patrimoine que sont les documents écrits imprimés ne se posent pas entièrement dans les mêmes termes que celles concernant le patrimoine architectural ou celui des arts plastiques. Ici, on se heurte à la limite de notre analogie (comme de toute analogie par nature). Certes, on peut ici aussi être en proie à une obsession de la conservation des

⁵³ Thomas Hobbes. Le citoyen. Paris : G.F-Flammarion, 1982. p.251

⁵⁴ Jack Goody. La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage. Les éditions de Minuit. 1979

⁵⁵ Platon. Phèdre. suivi de Jacques Derrida, "La pharmacie de Plaron". ref 31

originaux -manuscrits, incunables, etc.- cependant, en raison d'une relative autonomie de l'oeuvre de pensée par rapport à son support, il existe toujours, semble-t-il, la possibilité de reporter le document, qu'il soit une oeuvre littéraire ou fait de simples informations, sur de nouveaux supports matériels plus solides, moins facilement dégradables, au fur et à mesure que les anciens supports s'usent et commencent à menacer sérieusement l'existence même du document en sa substance. Cette dépendance à l'égard d'un support matériel et, dans le même temps, cette autonomie relative par rapport à la technique d'inscription matérielle fait sa fragilité et sa puissance d'universalité par transmission et diffusion sans limites. Le vaste projet de *numérisation* des ouvrages mis en oeuvre par la Bibliothèque Nationale, technique qui permet, entre autres, de conserver sur le support beaucoup plus fiable des disquettes et CD-Rom des quantités sans comparaison possible de données, lisibles ensuite sur moniteurs, offre à cet égard la possibilité pour le temps présent.

La conservation matérielle des documents imprimés semble donc poser moins de problèmes que celle des autres types de biens patrimoniaux. Cependant, il ne faudrait pas se laisser aller au phantasme d'un matériau inusable et indégradable. Ce serait faire une confiance naïve aux pouvoirs de la techno-science et faire un aussi joli rêve que celui du mouvement perpétuel d'un artefact. S'il y a un gain important dans le passage du disque en vinyle "lu" par une tête de lecture en diamant ou de la page imprimée à la disquette informatique dont le contenu est restitué par lecture optique (rayon laser) ou décodage électronique sur écran ordinateur, on sait déjà que les disquettes non seulement sont dégradables mais subissent également une usure naturelle, sans parler de la partie hardware de l'ordinateur. L'homme n'en a pas fini, et n'en finira jamais, avec cette course contre l'usure du temps.

On voit déjà ce qu'implique ce transfert de support. Ce n'est pas seulement que les livres rares et précieux, les manuscrits de grandes valeur, les incunables, les superbes livres du moyen âge aux enluminures sans pareilles, aux peintures originales -qu'on a pu voir dans l'exposition "Quand la peinture était dans les livres" organisée par la Bibliothèque nationale en 1994- ne seront plus consultables en original par le public pour pouvoir être mieux conservés, pour pouvoir prolonger le plus longtemps possible leur conservation, c'est que ces livres sont voués à plus ou moins long terme à disparaître, à être réduits en poussière quoi qu'on fasse. Certes, on pourra encore gagner du temps contre le lent travail de sape de l'usure en mettant au service de la conservation les trésors d'inventivité de la chimie appliquée à ce problème. Mais cela ne fera jamais que repousser un peu plus loin un phantasme bien ancré, celui de conserver *ad aeternam* un produit de fabrication humaine. Il faudra donc se résoudre un jour à ne posséder, indépendamment même de la question de la mise à disposition du public que des

reproductions d'originaux à jamais disparus. Face à cette perspective, il y a sans aucun doute, ce qui est déjà en route, à développer grâce aux nouvelles technologies informatiques, les nouveaux matériaux, les techniques qui offriront la meilleure qualité possible de reproduction. Mais il faut se garder, ici aussi, de tomber dans le véritable délire de certains ingénieurs informaticiens qui, avec une confiance d'une naïveté stupéfiante dans la puissance de l'informatique, affirment qu'on pourra faire des reproductions encore meilleures que les originaux! On a indiqué déjà les difficultés auxquelles on se heurte à vouloir penser l'original même, sans avoir à s'attacher pour autant aux thèses propres à Derrida. Quoi qu'il en soit, si l'on prend par exemple l'art pictural ou musical, on comprendra aussitôt, pour peu qu'on saisisse de quoi il retourne dans les choses esthétiques, que cette "idée" n'a pu germer que dans le cerveau d'un ingénieur ignare enfermé dans un imaginaire étroit et puéril de la technique. Quoi qu'il en soit, nous sommes donc voués à vivre de plus en plus dans un monde de reproductions et de reconstitutions, de simulacres, d'images (on se souvient que c'est sur la base de cet argument que Platon condamnait la peinture), dès lors que la conservation devient une signification axiale de notre culture. Cette capacité de reproduction de l'art en série, liée désormais pour nous à la possibilité même de la conservation des oeuvres, le philosophe W. Benjamin, en précurseur de la sociologie de "la culture de masse" - terme qui revient comme un leitmotiv dans son texte célèbre de 1936, "L'oeuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique"⁵⁶ - tirait les conséquences de ce nouveau phénomène pour le statut et la signification de l'art dans nos sociétés. Il y voyait à juste titre la cause d'un bouleversement du rapport à l'art et de sa réalité mais restait hésitant dans ses jugements normatifs à cet égard. Ainsi, en ce qui concerne la peinture, il juge que le passage de "la valeur de culte", qui conférait à l'unicité d'une oeuvre d'art une "aura" unique, à "la valeur d'exposition", transformant l'art en marchandise, lui attribue une toute autre fonction, qui atteint peut-être même la notion d'oeuvre d'art (p.183/4). Est-ce là la réaction élitiste, à son corps défendant, d'un auteur qui se réclamait par ailleurs du marxisme. En tout cas, cela ne l'empêche pas d'accueillir, par contre, avec enthousiasme le nouvel art du cinéma à condition, précisément de ne pas être pris par "le désir de conférer au cinéma la dignité d'un art"(p.186s.). On notera, en tout cas, qu'en entrant dans l'ère du tout-reproduction, dans lequel les techniques du virtuel vont être amenées à jouer un grand rôle, la différence importante soulignée ci-dessus entre la conservation du patrimoine matériel - monuments et oeuvres des beaux-arts- et celle du patrimoine "spirituel" sur support matériel, perd de son importance, voire toute réalité. Face à cette perspective, il n'y a qu'une autre possibilité qui est la voie de la création. Elle n'est pas exclusive mais complémentaire d'une conservation bien tempérée, sans obsession

⁵⁶Walter Benjamin. Oeuvres : Poésie et révolution, ref 18

Mais la conservation matérielle des documents imprimés n'est qu'un aspect, qui n'en est pas l'essentiel, du problème. Certes, les nouvelles technologies semblent nous ouvrir en ce domaine des perspectives impressionnantes. Cependant, il reste l'autre aspect de la question, encore plus décisive à nos yeux, qui est celle du sens, et non plus de la capacité matérielle, de la conservation maximisée quantitativement.

II-L'informatisation de la culture

Quelles solutions face à l'excès et autres inconvénients de l'écrit? L'introduction d'un nouveau support : l'informatique. La question de la sélection.

Quelle serait donc une attitude plus juste, plus pertinente, que celle qui prédomine aujourd'hui face à l'amoncellement gargantuesque des documents, sous quelque forme que de soit, face à l'extension quasi cancéreuse de la mémoire objectivée? Il convient de refuser les deux positions extrêmes, polaires : celle qui consiste à rêver de conserver absolument tout ce que l'homme a produit comme bien culturel ou symbolique et celle qu'exprime, de façon provocatrice, Vallès⁵⁷, la solution des autodafés généralisés. Ce n'est pas faire preuve d'anti-humanisme, se ranger derrière le petit courant de l'écologie radicale américaine qui veut en finir de façon douteuse avec tout anthropocentrisme au profit de la nature, que de voir dans l'obsession conservatrice, la mythomanie patrimoniale, un véritable fétichisme, une sacralisation démesurée à l'égard de la de la moindre chose sortie de l'esprit de l'esprit ou de la main de l'homme.

Borges, lui même, qui vécut par et parmi les livres - Directeur de la Bibliothèque Nationale d'Argentine de longues années - et qui va même dans sa célèbre nouvelle, "La bibliothèque de Babel", jusqu'à ébaucher un système métaphysique sous les espèces d'une bibliothèque infinie, avait une attitude plus ambivalente à l'égard des livres et de la tâche sociale de leur conservation qu'on ne pourrait le penser à ne connaître que cette fiction⁵⁸. En réalité les thèmes du livre et de la bibliothèque, de la mémoire et de l'érudition qui traversent toute son oeuvre, apparaissent sous de multiples facettes et pas seulement sous celle de la fascination. Plongé dans cet univers, Borges y entretient un rapport bien plus ambigu qu'on ne le pense et l'image qu'il donne du monde de l'écriture a aussi sa part d'ombre. Ainsi en attestent des vers d'un poème du recueil El hecador, "Poema de los dones", Borges adopte-t-il le ton d'une profonde nostalgie : "Yo fatigo sin rumbo los confines/De esta alta y honda biblioteca ciega." et un peu plus loin, "Lento en mi sombra, la penombra hueca/Exploro con el báculo indeciso,/Yo, que me figuraba el Paraiso/Bajo las especie de una biblioteca."⁵⁹.

Cette attitude plus ambiguë, en quelque sorte, moins "recommandable" se manifeste aussi dans la citation, mise ici en exergue de cette section, qui fait directement allusion, à travers la bouche d'un personnage certes, le thème de la destruction de livres,

⁵⁷Vallès, ref 23

⁵⁸Jorge Luis Borges. Fictions. Paris : Gallimard. 1957. pp.91-101

⁵⁹ Borges. L'auteur et autres textes = El hecador. Paris : Gallimard. p.106 et 108. Dans la perspective où nous situons, il convient de lire aussi les recueils de nouvelles suivants : Fictions, L'aleph, Le livre de sable. "Poème des dons" : "Moi je lasse de mes pas sans but l'espace/D'une haute et profonde bibliothèque aveugle" et "Lent dans l'obscur, j'explore la pénombre/Creuse avec une canne incertaine, Moi qui m'imaginai le Paradis/Sous l'espèce d'une Bibliothèque".

de l'autodafé. Il n'y a pas, donc, en Borges que le grand amoureux des livres, qui intègre l'érudition bibliophile comme thème et aussi bien comme style dans ses nouvelles. Il y a un sens de la futilité des choses chez Borges, et ses signes sont suffisamment récurrents - qu'on médite précisément le titre même de ce recueil Le livre de sable- pour ne pas songer que cet homme vivant au milieu des livres ne soit pas quelque peu en proie à un rapport d'amour/haine, à un sentiment de vanité mélancolique, à l'égard non pas d'un exemplaire d'un ouvrage de chevet mais de l'accumulation démesurée des livres dans une institution publique.

Qui oserait prétendre, d'ailleurs, que tout ce qu'a produit et créé l'homme est merveilleux. Le fait est que son activité productrice et son imagination créatrice ont donné le pire comme le meilleur. Qu'on se souvienne du superbe discours du chœur de l'Antigone de Sophocle, où l'homme est qualifié de δεινός (deinos), ce qui ne signifie pas "merveilleux" comme cela est souvent traduit mais aussi bien "terrible", disons "prodigieux", comme l'atteste la suite du discours⁶⁰. On peut rester tout à fait humaniste sans pour autant verser dans un narcissisme et un nombrilisme qui fait attacher une valeur à tout ce qu'a pu faire l'homme, au moindre objet sorti de ses mains, aux moindres paroles qu'il a pu prononcer. Il y aurait, dans une telle attitude un orgueil indu. Certes, tout ce en quoi l'homme se manifeste constitue un témoignage de ce qu'il est, de ce qu'il a été, de ce qu'il peut être et n'est donc pas, de ce point de vue, nécessairement dépourvu d'intérêt. Cela est vrai ainsi de la folie -certainement un des objets d'étude les plus riches pour comprendre ce qu'il en est de l'homme-, cela est vrai également des camps de concentration et de toute la propagande qui les a accompagnés. Faut-il donc brûler les ouvrages de Hitler ou même, comme Simone de Beauvoir en posait la question, à l'égard d'une autre source de scandale, dans son ouvrage Faut-il brûler Sade?⁶¹ Les historiens seront sans aucun doute à peu près unanimes pour répondre par la négative et ceux qui travaillent sur la seconde Guerre mondiale et sur la genèse de la "solution finale" pour juger normal de posséder dans leur bibliothèque personnelle Mein Kampf d'Hitler. De la même façon, peu d'écrivains ou d'amateurs de littérature se prononceraient aujourd'hui, même chez ceux qui le goûtent le moins, pour écarter la diffusion publique des oeuvres du Marquis de Sade.

Cependant, dans les bibliothèques qui ne s'adressent pas spécifiquement aux chercheurs et aux étudiants-chercheurs, dans les établissements plus modestes qui ont donc une part de tâche pédagogique et d'orientation du public à assumer, la question se pose en des termes quelque peu différents. Il est clair qu'on ne saurait mettre a priori tous

⁶⁰ Sophocle, Tragédies, Paris : Folio/Gallimard, 1984, pp.104/6. "Il est bien des prodiges en ce monde, il n'en est pas de plus grand que l'homme..."

⁶¹ Simone de Beauvoir, Faut-il brûler Sade? Gallimard, 1972, (Idées)

les livres entre toutes les mains. Certains ouvrages doivent être mis hors d'accès du public le plus jeune, non averti, comme, en particulier, les publications à caractère pornographique, ce qui est, à juste titre, prévu par la loi. D'autres types d'ouvrages dont, par nature, on peut faire des usages divers et contradictoires, en particulier les ouvrages de propagande politique, ne peuvent pas être mis entre les mains de certains publics sans un avertissement explicite ou même un accompagnement pédagogique plus serré. Ce serait bien entendu le cas de Mein Kampf mais aussi, et peut-être plus encore, d'ouvrages moins explicitement ignobles et plus insidieusement pervers. C'est ici aux bibliothécaires, suivant l'esprit de la législation existante en cette matière, d'organiser à la fois l'espace interne de son établissement et sa politique de rapport au public, en tant que service public, afin d'assumer sa tâche de la façon la plus pertinente.

Mais si l'on reprend l'exemple de la littérature politique, où s'arrête l'ouvrage d'authentique réflexion politique, que l'on soit d'accord ou pas avec lui, dans la mesure où on tient à respecter la liberté d'expression, et où commence la propagande - sans compter comme nous venons de le voir que la propagande est ou devient, du moins, au bout d'un certain délai document historique - qui doit subir une censure? Il n'y a pas de réponse en vérité à cette question. Il suffit de considérer l'histoire, même récente, pour se convaincre que la frontière entre le traité de pensée politique et le manuel de propagande varie sans cesse, que ce qu'on ne pouvait pas supporter de lire, pour raison de "bonnes moeurs", il y a vingt ou trente ans, apparaît aujourd'hui tout "naturel", que ce que les autorités pensaient devoir impérativement cacher au public passe aujourd'hui sous la coupe du droit à l'information de tout citoyen. Ici, en tenant compte des règles générales instituées dans l'espace public, le bibliothécaire a, à son niveau, des responsabilités propres à assumer. Ainsi, la tâche qui peut sembler d'abord routinière du "désherbage" s'avère une véritable tâche civique, si ce n'est politique. Ce qu'on ôtera des rayonnages - et ce par quoi on le remplacera - n'est jamais neutre en ce domaine, en ce que cela met aussi en jeu une idée de ce que doit être la culture et le service publics. Comme on ne saurait trancher selon des critères tout faits ou soi-disant vrais, il y a là un jugement à exercer, une opinion réfléchie à se former, sur lesquels appuyer des décisions et pouvoir en rendre éventuellement compte. Pour illustrer ce point par un seul exemple concret, on peut évoquer la mise en retrait, dans une grande bibliothèque parisienne, du livre d'Althusser Pour Marx dans la fameuse "Petite collection Maspéro" qui a marqué si fortement la génération de 68 - dans le même temps paradoxalement où les grands éditeurs publient tous les fonds de tiroir de cet auteur. Ainsi, s'il n'y en a pas la nécessité, il n'est pas interdit non plus d'adopter en tant que bibliothécaire une certaine attitude militante. Une fois encore, il n'y a pas ici de limites fixables par avance. Une bibliothèque ne saurait certes être la tête-de-pont ou le relais d'un parti ou d'une idéologie particulière,

mais la bonne politique en cette matière est affaire de jugement selon le φρονιμος, "phronimos", c'est-à-dire selon l'opinion de celui qui a le sens et la faculté de la "prudence" au sens d'Aristote, soit la φρονησις, "phronesis". C'est ce qu'illustre à merveille la dernière polémique en date autour des archives françaises sur l'histoire de la seconde Guerre mondiale, avec l'accusation de rétention indue lancée par une historienne spécialiste, qui a déclenché des foudres⁶².

On peut considérer ici la solution qu'Ortega y Gasset pensait pouvoir proposer après avoir fait l'analyse alarmante de la situation de l'écrit, dont le développement immaîtrisé, se retournait contre l'homme, dans la conférence que nous avons évoquée plus haut. Il pensait pouvoir remettre la clef de la solution entre les mains des bibliothécaires précisément. Eux seuls semblaient à ses yeux en mesure de répondre au déficit de la suraccumulation aliénante en commençant par écarter tous les livres "inutiles o estupidos". Cela l'amenait à doter les bibliothèques d'une tâche immense et d'une responsabilité, qui ne peut nous sembler qu'excessive, à l'égard de l'orientation de la culture de nos sociétés. La reconnaissance de l'historicité, contre l'attitude de "magnitud fija", devait déjà prédisposer à sélectionner, sans que cela puisse suffire cependant. Ainsi, le bibliothécaire devait assumer avant tout, selon lui, une fonction de **filtre** entre les auteurs produisant les livres et le public des lecteurs. "En esta dimension de su oficio imagino al futuro bibliotecario como un filtro que se interpone entre el torrente de los libros y el hombre" et, poussant même les choses plus loin, posait-il la question : "Es demasiado utopico imaginar que en un futuro nada lejano sera vuestra profesion encargada por la sociedad de regular la produccion del libro, a fin de evitar que se publiquen los innecesarios...?"⁶³ Ne doutant pas que la masse des livres se déversant sur le marché soit, pour l'essentiel, dépourvue d'intérêt véritable, il assignait aux bibliothécaires le statut de grands lecteurs, disposant en outre des connaissances nécessaires, afin de pouvoir séparer le grain de l'ivraie. Cette tâche dont Ortega y Gasset voulait charger les bibliothécaires apparaît comme exorbitante. On ne voit pas, en outre, quels pourraient être les garde-fous contre l'arbitraire de leur choix. Il est vrai que l'aristocratie de l'auteur de La révolte des masses ne devait guère l'attarder à cet aspect de la question. Toujours est-il que cette solution avait au moins le mérite de donner véritablement une substance à la fonction de "médiateur" du bibliothécaire, qu'on évoque certes toujours aujourd'hui, mais sans qu'on voie très bien quel contenu on puisse lui donner. Enfin, il tenait à ce que les bibliothécaires acquièrent une véritable connaissance

⁶²Voir Sonia Combe, Archives interdites, Paris : Albin Michel, 1994

⁶³Ortega y Gasset, ref 30, p.229. "Dans cette dimension de son métier, j'imagine le futur bibliothécaire comme un filtre qui s'interpose entre le torrent des livres et l'homme"; "Est-il utopique d'imaginer que, dans un avenir nullement lointain, votre profession sera chargée par la société de réguler la production du livre, afin d'éviter qu'on en publie d'inutiles?"

du contenu, de la matière des livres et des disciplines, alors qu'on semble de plus en plus tourner le dos, de nos jours, à cette juste exigence. On y reviendra.

Lorsque nous citons, au-dessus, ce mot d'un personnage de la nouvelle "Le congrès", "De temps à autre, il faut brûler la bibliothèque d'Alexandrie", notre intention était nullement de préconiser qu'on se livre à de grands autodafés publics pour se débarrasser de montagnes d'objets imprimés accumulés, auxquels on donne le nom de "livres", et qui ne seraient plus d'aucun usage, déchets de l'activité surmenée et débridée de l'esprit des hommes. Nous entendons seulement mettre là le doigt sur une question décisive et attirer l'attention dessus, non pas nous imaginer à la place d'un Roi tout puissant pouvant ordonner à sa discrétion de tels autodafés. Il n'est même pas besoin de se remémorer les images barbares de la haine nazie manifestant leur anti-intellectualisme et leur antisémitisme, pour écarter cette hypothèse. Simplement, nous interpellons le public sur la question du sens de l'institution de la conservation de la mémoire écrite et de son usage. Il n'y a pas de question tabou, croyons-nous, pour celui qui entend penser librement.

Limites d'une certaine logique informatique. Critique de la notion d' "information".

Tout ce que l'homme a inventé et fait de lui un "animal créateur de formes symboliques"⁶⁴ n'est pas *information* et donc pas "traitable", du moins sensément, en termes d'informations. Or, l'informatique -et les sciences de l'information qui l'accompagnent sur le plan théorique- entendent faire régner le "tout-information", prétendent considérer toutes les activités symboliques de l'homme en termes d'information, considérer toutes les productions de l'homme en tant qu'animal symbolique dans la perspective de l'information, restituable par une combinatoire d'informations. Aussi complexe et sophistiquée soit celle-ci, c'est vouloir revenir au projet insensé de "la caractéristique universelle" de Leibniz qui devait permettre, selon son auteur, de substituer à toutes les argumentations dépendant de la sémantique des langages "naturels" des calculs permettant de droit de répondre à toute question se présentant. On sait à quel point ce phantasme de Leibniz est réapparu sur la scène de la recherche contemporaine avec la machine d'A.Turing ou l'idée d'une machine comme "general problem solver".

Or, l'homme n'est pas un "homo informaticus" mais un être qui crée essentiellement des significations et des formes. Il met en forme et en sens la réalité. On notera ici que la définition, souvent citée, de l'informatique proposée par l'Académie française :

⁶⁴Ernst Cassirer, Essai sur l'homme, ref 26

"L'informatique est la science du traitement rationnel, notamment par machines automatiques, de l'information considérée comme le support des connaissances humaines et des communications dans les domaines technique, économique et social" est aveugle à un phénomène décisif. Elle laisse dans le flou le problème essentiel du rapport entre "l'information" et les connaissances. En effet, entre l'information et la connaissance, ou toute autre forme de pensée communicable, il y a un hiatus, un saut qualitatif, que l'on se doit de penser. D'une part, une telle définition implique une vision atomisante du savoir et des oeuvres de pensée, qui, à la réflexion, est intenable. En effet, se représenter un savoir ou une oeuvre de pensée comme une addition, une suite d'informations relève d'un inacceptable réductionnisme. Par nature, une théorie scientifique ou une oeuvre sont essentiellement indécomposables. Le tout, comme on le sait depuis que diverses théories de la "forme" (la *Gestaltpsychologie* en particulier), du système, de la structure, ont été introduites, est plus que les parties - est moins aussi bien, en un autre sens que les parties, ajouterait un Morin dans sa quête de complexité -, ne saurait s'y réduire, même si pour les besoins de l'élucidation on peut momentanément les décomposer, les analyser. D'autre part, le mot de la fin de la polémique ambivalente de Platon contre l'écriture, disséminée dans toute son oeuvre, tient à la distinction fondamentale entre information et connaissance. Aucune information ne saurait constituer par elle-même une connaissance ou une quelconque pensée. La connaissance s'effectue à partir d'une élaboration active, d'une interprétation constructive des informations, et encore faut-il préciser que nous n'entendons ici "information" qu'au sens technique de la théorie mathématique et physique de l'information. Au-delà, il n'y a pas la moindre information, comme il n'y a pas le moindre fait, qui ne puisse être perçu, reçu de façon purement passive. Ceci est un acquis du meilleur de l'épistémologie moderne, que seuls les positivistes, qui s'ignorent souvent comme tels, peuvent prétendre encore réfuter.

Pour éviter tout flottement dans l'argumentation, il faut prendre bien entendu le fait que l'information est prise en plusieurs sens. Il y a le sens technique lié directement à la technique informatique, celle du "bit" et du langage codé en binaire. En toute rigueur, il faudrait d'ailleurs distinguer entre deux acceptions du terme "information", d'une part son sens strictement mathématique, tel qu'il apparaît dans les travaux de C. Shannon, et qui donne lieu à une mesure spécifique des signaux électriques, d'autre part son sens proprement informatique, où l'information binaire est représentée par un symbole qui peut prendre deux valeurs numériques, 0 ou 1⁶⁵. Et il y a aussi, et surtout, au sens courant, l'information au sens de la donnée de la signification isolée, du fait rapporté, liée presque indissociablement socialement à la communication médiatique comme "actualité". Mais les deux significations, la technique et la sociologique, ne sont pas sans rapport.

⁶⁵ Philippe Breton. *Une histoire de l'informatique*. Paris : Editions du Seuil, 1990, p.47/8

Nous sommes, c'est désormais un pont-aux-ânes, dans une "société de communication" et cette communication est entendue essentiellement comme communication d'informations, si bien que les deux notions sont devenues quasiment inséparables. On peut y voir un indice dans le développement rapide à l'université de départements d'"information-communication". Il y a de fortes raisons de penser, ne serait-ce qu'en considérant le discours social ambiant, que l'information au sens de la science de l'information mise au point par Hartley, Turing, Shannon etc., et l'information au sens commun comme type dominant de discours dans l'espace public et ses médias, appartiennent à une même nébuleuse qui s'impose aujourd'hui à la société comme une idéologie spécifique de l'information et de la communication.

Cependant, par rapport aux théories et aux oeuvres, il est clair que les techniques informatique et télématique ouvrent des possibilités qui, au moins sur le plan strictement quantitatif, sont sans aucune mesure avec ce qu'on pouvait faire jusqu'à présent, à la communication, la consultation, la précision et l'exhaustivité d'accès par les multi-indexations, la transmission de textes in extenso etc. Ce travail systématique d'indexation selon les matières et les noms, devrait en effet permettre des recherches thématiques par accès direct à toutes les occurrences d'un terme ou d'un nom propre quelconque ou, de façon plus fine et subtile encore, une recherche multi-critères combinée selon les règles de la logique booléenne. Peut-être s'entera sur ces possibilités quelque chose comme un "art" de la recherche documentaire, qui ne va nullement de soi pour l'instant, ce type de recherche étant le plus incertain aujourd'hui, autant par les difficultés qu'il présente que parce qu'il dépendra toujours de la qualité du travail d'indexation qui aura été effectué en amont. La décomposition en données élémentaires, analogiques ou physiques (impulsions électriques), ne joue là le rôle que d'une technique médiatrice de décomposition qui permet aussi bien, à la réception, l'opération de recombinaison (de la même manière que les images sont transmises par un processus de compression et décompression des données numériques qui la composent). Cependant, on ne peut ignorer que cette technique, en elle-même, par les procédés qui la caractérisent, favorise fortement une pente à tout traiter comme information, au sens courant du terme cette fois.

L'informatique est donc loin de former une technique neutre, tout à fait innocente, pas plus d'ailleurs que ne l'avait été l'écriture et ses divers supports (volumen, codex, etc.), surtout lorsqu'on la considère dans tous ses effets sociaux, politiques, économiques et idéologiques. Même, peut-on songer, ce n'est pas seulement par les usages sociaux qui en sont faits aujourd'hui qu'elle n'est pas neutre, c'est que déjà, en amont, en tant que technique au sens strict, elle induit non pas absolument nécessairement, mais avec une probabilité non négligeable, un rapport au monde, un mode de sociabilité et, pour ce qui nous intéresse en l'occurrence ici, une disposition et une attitude à l'égard de la culture

héritée et de la nouvelle culture en gestation, autre que celui que nous avons connu jusqu'ici. Elle n'est propre à traiter que des informations ou, plus précisément, les biens culturels que sous la perspective de l'information, même si bien entendu, à l'autre bout de la chaîne, on peut, par ce biais, restituer, reconstituer, transférer, des textes en entier. On peut lire en effet aujourd'hui, en s'adressant à des banques de données, des oeuvres intégrales d'auteurs divers, même si l'on va un peu vite en besogne en s'imaginant que la lecture du futur s'effectuera pour une bonne part sur écran, prédiction à laquelle se laisse aller R. Chartier, si clairvoyant par ailleurs⁶⁶. En effet, la lecture d'un texte in extenso sur écran, quelle que soit sa qualité, est aujourd'hui beaucoup plus lente et fatigante que celle d'un livre. Le feuilletage en avant ou en arrière est autrement moins aisé. Ainsi, la perspective de lire un ouvrage en entier sur écran est dans les conditions actuelles décourageante⁶⁷. Mais le sera-t-elle toujours? Il faut peut-être compter là avec d'éventuels progrès, aujourd'hui insoupçonnables, de lisibilité, autant par la qualité des écrans que par la sophistication des logiciels. Par ailleurs, dans la perspective d'une lecture, au demeurant pas exclusivement liée au loisir, le codex présente l'immense avantage d'être transportable ad libitum, tandis que l'ordinateur, "portable" ou non, fixe la lecture, l'écriture et la réflexion au point fixe de l'appareil.

Il semble assez clair que la technique informatique, le dispositif intellectuel qui la sous-tend et le discours qui l'accompagne, encourage fortement à un démembrement, à un éclatement, à une dissémination en atomes d'information, de ce qui faisait jusqu'à présent des entités cohérentes, solidaires, indissolubles de la culture héritée dont l'esprit était "holistique", si l'on peut dire, de l'oeuvre jusqu'à l'idée des "humanités" ou de la culture générale qui était dotation et transmission d'une "forme" résumant, synthétisant tout un héritage culturel pensé dans son unité, son indissolubilité, son tenir-ensemble insécable. P. Bazin, directeur de l'une des plus grandes bibliothèques de France, exprime bien cet aspect de la question lorsqu'à propos du livre il dit : "On a tendance à se focaliser sur la lecture, l'écriture, le texte. A mon sens on ne se préoccupe pas assez de la marginalisation du livre en tant que support procurant au texte un statut, une stabilité. Si l'on résume le processus, le texte devient le texte de référence, reconnu par son auteur et son éditeur lors de la signature du bon à tirer avant l'impression. Il acquiert là sa stabilité confortée par le dépôt légal et qui, une fois posée, n'interdit d'aucune manière autant d'interprétations du texte qu'il a de lecteurs"⁶⁸. La culture générale par ailleurs, au sens authentique, n'est pas une addition de connaissances à mémoriser, mais l'acquisition d'une "compétence", au sens de Bourdieu, permettant de s'orienter et d'être

⁶⁶ Jean-Max Noyer. *Pour une nouvelle économie du savoir*, "Du codex à l'écran", pp.65/77

⁶⁷ Voir par exemple, le CD-Rom *World Literary Heritage* : a collection of over 700 classic works of literature. Sofbit, inc. ou le *Projet Gutenberg* lancé par Michael Hart aux Etats-Unis sur Internet.

⁶⁸ interview de Patrick Bazin. *Actualité Rhône-Alpes du livre*, février 1995, no. 100, p.11

comme chez soi, en quelque sorte, dans le champ de la culture dite "légitime". La bibliophilie est, à cet égard, une attitude caractéristique de cette "culture légitime" à l'égard du livre. Celui-ci, même après l'invention de l'imprimerie, laisse la place pour exercer ce violon d'Ingres, voire cette passion. L'imprimerie n'a pas transformé tout livre en un exemplaire d'une production en série. Sans compter même avec l'histoire avant Gutenberg, le temps et les circonstances créent d'innombrables signes diacritiques pour nourrir ce que W. Benjamin appelle sa "bibliomanie". Le livre peut se prêter, indépendamment même de la lecture, à la pratique de la collection. Le collectionneur ne va pas au plus rapide acheter la dernière édition et/ou la plus économique (collections de poche) d'un ouvrage même célèbre. Il fait les bouquinistes, rend visite assidûment aux marchands de livres anciens, pour trouver la première édition ou tel tirage spécifique etc. d'un ouvrage. L'aspect de fétichisation que nous avons relevé au niveau collectif dans l'obsession conservatrice, se retrouve également au niveau de la sphère privée, des individus particuliers. On peut-être réticent, comme Proust l'était, à l'égard de cette disposition, lorsqu'on l'oppose à une conception du livre comme tremplin pour une activité libre et créative du lecteur. Mais, peut-être, est-ce là affaire privée, qui ne nous regarde pas ici. Pour W. Benjamin, il s'agit pas moins, en tout cas, que de "[rendre] justice aux objets" et il conclut ainsi l'article cité : "Voilà, je vous ai montré la demeure d'un collectionneur, dont les pierres sont des livres; et le bibliomane vous quitte maintenant pour y retourner, comme de juste"⁶⁹. Cette bibliophilie et bibliomanie n'est certainement pas étrangère à ce qui reste de sacralisation de l'objet livre en lui-même sur quoi Y. Johannot a attiré l'attention : s'inscrire d'une manière ou d'une autre dans le monde du livre, c'est se relier, s'ancrer et s'inscrire dans un "Ordre du monde" qui sécurise⁷⁰.

Ici, s'ouvre la discussion de savoir si l'informatique, par la numérisation des textes, qui autorise la constitution de tous les index les plus systématiques possible, permet de "traiter", c'est-à-dire d'étudier les textes (voir supra p.33/4). Dans quel sens et dans quelles limites? Peut-elle être un instrument utile et puissant de la critique littéraire, par exemple, ou l'essentiel de ce qui est en jeu dans une grande part des formes symboliques lui échappe-t-elle, ne pouvant "nous en dire" que des choses sans aucune pertinence, un peu comme si on considérait le musée du Louvre sous l'angle quantitatif du nombre et du format des oeuvres, du nombre et des dimensions des salles d'exposition. Tout cela n'a évidemment rien à voir avec ce dont il s'agit dans les beaux-arts! Nul doute cependant que nombre d'universitaires ne résisteront guère à ce chant des Sirènes en rêvant à la constitution d'une "science des oeuvres", projet que le sociologue Bourdieu a formulé en-dehors même de la référence à l'informatique et sans attendre l'arrivée des nouvelles

⁶⁹ Walter Benjamin, "Je déballe ma bibliothèque", *Esprit*, janvier 1982, p.10

⁷⁰ Y. Johannot. *Tourner la page*, ref 44

possibilités d'"objectivation" qu'ouvrent les traitements informatiques de pointe. Cette discipline se substituerait enfin non seulement à la simple critique littéraire impressionniste mais aussi à toutes les théories existantes, mais encore trop approximatives et arbitraires. Cela fait beau temps, au demeurant, que les travaux littéraires font appel à des tableaux statistiques occurrences sémantique ou syntagmatiques d'un texte, sur lesquelles se basent de "savantes" analyses.

Mais, il ne faudrait pas oublier les obstacles économiques, et même techniques encore, qui sont susceptibles de s'opposer à cette perspective possible en droit, en théorie. En effet, si le catalogage informatique des 12 millions de livres qui trouveront place dans la future Bibliothèque nationale (TGB) sera effectivement réalisé, ce qui constitue déjà un exploit, par contre la numérisation systématique de cet ensemble, qui permettrait une manipulation prodigieuse, sans commune mesure avec ce qu'on peut faire aujourd'hui, pose encore des problèmes de puissance technique importants, mais a priori pas irrésolubles, et surtout des problèmes économiques de coûts sur lequel un tel projet est susceptible d'être remis aux calendes grecques vues, par ailleurs, les très sombres perspectives économique-sociales de nos sociétés. On a, en effet, renoncé à des projets autrement ambitieux - dans le domaine de la "conquête spatiale" par exemple - pour des raisons économiques.

Il existe cependant tout un domaine proprement qui se prête de façon souvent justifiée et pertinente, à l'informatique, celle-ci y trouvant comme son domaine "naturel" d'application. On comprend, ici, bien entendu, le grand intérêt que présente le traitement informatique pour les différentes tâches de gestion des entreprises et administrations : puissance et rapidité d'exécution, assouplissement des contraintes liées à la gestion manuelle -mais l'informatique crée aussi ses propres rigidités- suppression de tâches fastidieuses -mais aussi perte d'emplois et appauvrissement d'une part des tâches restantes sans oublier les atteintes éventuelles aux droits de l'homme qui sont suffisamment menaçantes pour qu'une Commission Informatique et Libertés fût créée officiellement. Ainsi, en l'état actuel des choses, tout se passe comme si à chaque avantage que l'introduction de l'informatique apportait correspondait un contre-coup négatif.

Une chose est claire lorsqu'on envisage l'introduction massive de l'informatique et de toutes ses possibilités dans les bibliothèques et médiathèques, c'est que ce qui est strictement "informationnel" n'est qu'une partie des productions symboliques qu'elles abritent.

Dans quelle mesure l'héritage écrit se prête-t-il à un traitement informatisé? Résistance de l' "oeuvre"

Ce qui résiste avant tout à l'idée d'information, c'est la notion d'*oeuvre*. L'oeuvre est un tout essentiellement indécomposable, une unité *continue* qui ne se laisse pas découper en séquences d'informations, c'est-à-dire en données discrètes, atomisées, qui ne constituent qu'"accidentellement", συμβεβηκως (*sumbébèkôs*), des chaînes d'informations. C'est le cas d'une oeuvre de pensée ou de philosophie, de toute oeuvre littéraire, de tout film, de toute composition musicale, de toute oeuvre picturale ou plastique etc. Mais, c'est aussi le cas de tous les ouvrages fondateurs, ceux qui créent un nouveau " paradigme" au sens de Kuhn, dans toutes les sciences au sens strict et a fortiori dans les sciences de l'homme.

Certes, comme nous l'avons mentionné plus haut, tout un champ de recherches nouvelles semble devoir s'ouvrir pour les universitaires travaillant sur les oeuvres grâce aux possibilités d'enquête qu'offre l'informatique. Ce n'est pas le lieu d'ouvrir une discussion sur ce point. Mais si cela est effectivement susceptible de donner du grain à moudre à des cohortes de futurs universitaires, on peut douter du véritable intérêt et du sens même d'une telle tâche. Quoi qu'il en soit, qui osera mettre en doute que ce n'est pas l'oeuvre elle-même qui est première, qui est essentielle pour nous autres hommes, et que tout commentaire, aussi intelligent et éclaircissant soit-il, n'est pas activité subordonnée, si ce n'est secondaire, ayant nécessairement un caractère quelque peu parasite? On lira avec profit sur ce point l'ouvrage de G.Steiner, Réelles présences, qui s'en prend à la nature et l'inflation de la critique littéraire (des oeuvres en général) universitaire. L'utopie qu'il nous donne à imaginer, dans son premier chapitre, comme expériment mental en quelque sorte, est extrêmement stimulante et en dépit des restrictions qu'il lui apporte par la suite son plaidoyer pour une approche des oeuvres qui soit un retour aux oeuvres mêmes, sans négliger pour autant ce qu'un certains nombre d'éléments extérieurs à l'oeuvre peuvent apporter à sa compréhension, ce qui l'amène à concevoir la critique littéraire comme limitée aux frontières de la philologie pour l'essentiel, est extrêmement stimulant dans notre perspective⁷¹.

L'oeuvre est une création qui est donnée à recréer à son destinataire et s'il est besoin parfois d'une initiation pour la goûter, cela est tâche pédagogique qui ne relève certainement pas d'une étude "scientifique" ou, bien plutôt, pseudo-scientifique, des structures de l'oeuvre par exemple.

On n'a pas attendu l'informatique pour effectuer, en critique littéraire, des statistiques d'occurrences sémantiques, dans les oeuvres. Ce n'est donc pas l'introduction

⁷¹ Georges Steiner. Réelles présences : les arts du sens. Gallimard, 1989, (Folio essais)

de cette technique qui a fait germer ce projet dans l'esprit des universitaires mais, il est vrai, que les techniques d'indexation informatiques offrent des possibilités et des facilité d'étude en ce sens inimaginables auparavant, ou le moindre travail de ce type prenait l'allure d'une tâche de bénédictin. Le problème n'est donc pas là - à savoir du "progrès" que représente le passage d'un travail artisanal à une tâche effectuée automatiquement - mais de s'interroger, alors qu'un supplément de puissance s'offre à nous, sur le sens d'une telle pratique de connaissance, d'un tel rapport aux oeuvres culturelles.

Si l'on prétend, maintenant, donner soi-même sens et forme à quelque chose, produire un bien symbolique, il conviendra à la fois de s'informer au sens courant, c'est-à-dire de prendre connaissance des "faits" nécessaires pour toute enquête sur un objet à des fins cognitives, et *s'in-former* en un sens plus spécifique et plus profond, c'est-à-dire s'imprégner des oeuvres héritées qui comptent, intérioriser leur "substantifique moelle". C'est là la tâche de la formation, au sens fort du terme, celui de la *Bildung* allemande ou de la *παιδεία* (*paideia*) des Grecs, la socialisation des individus, celle qui leur permet de se couler dans les institutions de leur société et, éventuellement, de se porter plus loin en créant de nouvelles formes. "Formation" et "information" ont bien le même radical, étymologiquement parlant⁷², et peu de doute, cependant, que l'information entre pour peu dans la formation d'un individu, que celle-ci relève d'un autre niveau, beaucoup plus "architectonique".

L'informatique a donc si l'on suit cette ligne de pensée deux fonctions à remplir. Concernant les informations, au sens strict et exact du terme, elle possède et possédera un rôle toujours plus décisif. C'est elle qui permettra dans la masse gigantesque et monstrueuse des informations de circuler, chercher, collecter avec une efficacité sans pareille, permettant par une vitesse qui n'est plus à échelle humaine, de gagner un temps considérable. Cependant, on ne voit pas comment elle serait en mesure de donner en tant que telle des critères sur la pertinence et l'importance des informations recueillies. Elle ne saurait hiérarchiser d'elle-même les informations, les discriminer selon leur validité. Il faudra toujours que se présente devant l'écran l'utilisateur intelligent avec ses questions et sa problématique ou encore on peut envisager que le commentaire contextualisant et évaluant l'information sera livré par le "producteur" de l'information sur le réseau télématique où elle sera accessible.

Pour ce qui est des oeuvres elles-mêmes, l'informatique outre l'offre d'un nouveau support de lecture, l'écran de l'ordinateur, dont on verra dans quelle mesure il supplantera

⁷²Philippe Breton. *Une histoire de l'informatique*, ref 64. P.B. rappelle que le terme "information", vient du latin "informatio" qui signifiait "action de façonner", de "donner une forme", et, qu'en ancien français "enformer" signifiait "instruire". p.43

le support papier, sera sans aucun doute utilisée pour les recherches littéraires universitaires, dont la pertinence, qui n'est pas ici l'objet de notre réflexion, ne va nullement de soi, contrairement à ce qui est proclamé le plus souvent.

Entre le petit essai de J.Daujat, datant de 1984, qui, les yeux rivés sur le présent, proposait de faire une critique de notre époque comme celle de "l'âge du papier" produit par une monstrueuse bureaucratie, sans évoquer une seule fois l'informatique, ce qui était saisir, certes, une part de la vérité, et U.Eco qui proclame que tous ceux qui annoncent la fin de l'écrit et de la lecture au bénéfice du triomphe de l'image se trompent complètement, car l'informatique réimposerait en force l'écrit et la lecture, avec, simplement, un changement de support matériel⁷³, il y a quelques problèmes de grande importance laissés dans l'obscurité et une bonne part d'illusion à la fois sur le diagnostic et sur les tendances lourdes en perspective dans les deux cas. En réalité, le problème est peut-être, en effet, moins celui du support de l'écriture, papier imprimé ou écran, que celui de la trace laissée de ce qu'on écrit. D.Varloot, dans un article du BBF, pense que l'imprimante deviendra vite un instrument obsolète, dernier avatar d'un attachement à la culture de l'imprimé, d'un "besoin" d'avoir sous la main, matériellement, ce qu'on a pensé et écrit⁷⁴. J.Favier, dans une interview à L'Express, est plus circonspect, mais conçoit, que si l'on distingue entre la nature des documents, une bonne part d'entre eux n'appelleront plus de tirage systématique sur papier⁷⁵. La divergence entre des opinions manifeste, pour le moins, une grande incertitude quant aux effets sur nos pratiques de l'informatique et de la télématique. On y reviendra.

Culture informatique et culture des humanités : Quelles possibilités de collaboration? Quelles incompatibilités?

Tant que les bibliothécaires sont encore pour l'essentiel des hommes de culture professionnellement et dans l'âme vraisemblablement aussi, il convient de se livrer à quelques considérations critiques sur l'état de la culture aujourd'hui et sa pente d'évolution, et s'interroger sur les conditions de possibilité de l'émergence d'une autre culture dont nous ne prétendons nullement imposer à quiconque, à partir de nos préférences personnelles, les contenus et les modalités de pratiques.

⁷³"Nous retournons à une époque d'alphabétisation totale et de lecteurs rapides", ou encore : "L'ordinateur, c'est la civilisation de l'alphabet, comme les civilisations, de la pyramide à l'église baroque, ont été celles de l'image", cité par F.Richaudeau in "Quel avenir pour la lecture ?", Communication et langages, n°102, 1994

⁷⁴Denis Varloot, "Du puits au robinet", BBF, tome 28, n°6, 1983, p.586

⁷⁵Jean Favier. L'Express. 22 juin 1995, entretien, p.106/7

Ce qu'offre comme possibilités, les nouvelles technologies, c'est, encore au-delà de la logique du supermarché, la possibilité et le droit de couper arbitrairement en morceaux les biens culturels, de musarder, fureter puis de picorer dans les étagères des produits culturels. Dans quelle mesure cela est-il acceptable? Au-delà de quel seuil cela devient-il destructeur de la culture, de notre culture, comme tradition héritée, qu'on peut vouloir conserver sans pour autant clore la culture mais au contraire en cherchant à l'ouvrir vers l'avenir, un avenir librement déterminé.

Un sociologue comme Lipovetsky, chantre de notre société post-moderne, jugerait sans aucun doute que cette culture kaléidoscopique est le mode de culture ad hoc pour la société individualiste répondant au modèle idéal toquevillien de la démocratie moderne (voir son interview à Télérama⁷⁶). Le "zapping" est un symbole de ce nouveau mode de consommation culturelle et, malheureusement, a tendance à s'étendre au-delà de la seule culture de loisir, centrée sur la télévision, pour s'étendre à la culture "sérieuse" ou "cultivée" (Bourdieu), aussi bien dans l'apprentissage étudiant que dans la recherche.

Qu'est-ce que le "zapping"? C'est le dépeçage des émissions constituées. Le spectateur passe sans cesse, grâce à télécommande, d'une chaîne de diffusion à une autre et se fait donc un spectacle à la carte, constitué de bribes d'émissions les plus diverses, les plus hétéroclites, n'ayant rien à voir les unes avec les autres. Lipovetsky, qui semble décidément se faire ici l'avocat du diable, y voit un gain d'indépendance pour le téléspectateur qui, n'étant pas dupe de la qualité des émissions qu'on lui proposerait, ne s'attacherait donc à aucune en particulier.

Si l'on accepte même d'admettre un moment ce point de vue, le problème, nous l'avons dit, est la menace qu'il fait porter sur la "haute" culture. Car, cette pratique de consommation, de "consommation" et de "zapping" semble être contagieuse. Après tout, pourra-t-on toujours soutenir, les loisirs font partie de la sphère privée et les gens sont libres de s'y abêtir, de "se distraire à en mourir" selon le titre d'un ouvrage d'un sociologue américain⁷⁷. Cependant, lorsqu'il s'agit de pédagogie à l'école, des études universitaires, de la recherche intellectuelle, toutes les nouvelles technologies, sans y obliger, facilitent énormément ce rapport aux biens culturels et tout se passe comme si elles y invitaient. Un exemple frappant, est celui des possibilités qu'offrent les indexations systématiques rendues très aisées grâce à la numérisation des documents. Dès lors, un étudiant ou un chercheur, pourrait se mettre en tête d'étudier par exemple la pensée de la liberté chez Kant en se reportant à toutes les occurrences de ce terme dans les oeuvres de cet auteur, sans avoir à les lire in extenso. Il est vrai que de tels index, directement associés sur le support disquette d'une oeuvre ou sous la forme d'une indexation d'un

⁷⁶ Télérama, n°2344, 14 déc. 1994, pp.25/6

⁷⁷ Neil Postman. Se distraire à en mourir. Flammarion, 1986. trad. de l'américain par T.de Cherizey

vaste corpus occupant tout un CD-Rom, comme par exemple celui des textes en grec ancien qui existe désormais sur le marché américain, peuvent s'avérer d'un grand intérêt pour ceux qui connaissent, pour avoir d'abord étudié les oeuvres, la pensée de l'auteur, et le champ dans lequel elles s'inscrivent, et qui désirent y revenir ensuite pour une recherche thématique ciblée, dont ils connaissent le contexte englobant. Cela sera certes autrement efficace que la recherche fastidieuse par relecture en diagonale ou feuilletage aléatoire orienté sur des mots-cibles. Mais une telle pratique pourrait bien aboutir, pour ceux qui ne se seraient pas prêtés à ce travail préalable ressenti comme pénible et inutile, qui penseraient pouvoir se dispenser d'une première lecture de part en part de l'oeuvre, à des conséquences catastrophiques pour leur bonne compréhension et pour leur transmission au public et aux générations futures.

L'exigence de vitesse, nouveau rapport institué au temps, a tout contaminé y compris le rapport à la culture. Ainsi, pour ceux qui encore daignent se poser des questions, s'agit-il d'aller au plus vite à la réponse. Il ne faudrait pas confondre cette impatience à obtenir une réponse à toute question qui passe par la tête avec un authentique désir de savoir qui ne saurait se passer du temps de la réflexion précisément, c'est-à-dire déjà d'un questionnement de la question elle-même, qui, comme tout véritable chercheur le sait, est toujours amenée à être reformulée en cours du travail, non seulement en fonction de nouvelles découvertes empiriques mais plus encore par la venue à l'esprit, dans ce travail acharné de la pensée, de nouvelles idées et de nouvelles hypothèses. L'idée sous-jacente dans ces nouvelles attitudes, qui s'affirment de plus en plus nettement, que toute connaissance se conquiert sur le mode d'une séquence question/réponse est d'une grande naïveté en regard de l'histoire de la science. Elle est tout aussi impuissante à rendre compte du travail et du progrès de la science que, dans le domaine de la psychologie, le couple stimulus/réaction du rapport d'un vivant avec son environnement.

Ici s'illustre le glissement pervers de la technique informatique, et de la notion dans l'air du temps d'information, à l'idée qu'une oeuvre est faite de séquences d'informations, de suites de données, d'alignement d'idées. Or, l'oeuvre est avant tout une *forme*, soit un tout qui se tient, qui a certes un début et une fin, qui est certes, pour les choses de l'écrit présentée de façon linéaire, mais dont le sens se détermine aussi bien à partir de la fin que du début, dans la mise en rapport de ces deux pôles, dans la structure qui fait tenir l'ensemble en une chose une, non pas au sens matériel, mais spirituellement, par sa structure interne, qui ne saurait être tordue, et par les renvois intérieurs infinis des parties les unes aux autres en tous les sens. L'oeuvre comme "forme", c'est ce par quoi tous les éléments qui s'y inscrivent, qui la composent, prennent sens. Mais l'oeuvre, c'est aussi, outre la "forme" comme résultat final, et toujours provisoire, "le travail de l'oeuvre",

selon l'expression de Lefort, dont il a fait le titre de sa magistrale étude sur Machiavel⁷⁸, c'est-à-dire tout le cheminement, les détours, les digressions, les sinuosités de la pensée d'un auteur qui nous en apprennent autant sur l'objet de la pensée que sur la pensée elle-même, sur ce que c'est que penser. Cependant, si l'oeuvre comme forme constitue bien une mise en ordre, une structuration dans l'articulation "vers soi" d'un matériau et sa représentation, elle n'est pas pour autant nécessairement attachée à une métaphysique de "l'Ordre du monde" dans lequel le livre, chaque livre, y viendrait prendre sa juste place, s'y inscrire, s'y atteler comme microcosme le reflétant, comme le soutient Y.Johannot. Si elle voit justement la fonction d'ancrage et de réassurance que joue cet aspect "cosmique", par opposition à "chaotique", il y a déjà beau temps que la dimension ce chaos, d'abîme, de gouffre, du réel, s'est (ré)introduit dans nos représentations de la réalité existante, de l'intérieur même de la discursivité livresque. Aussi bien en philosophie qu'en littérature ou en science, même, il y a une émergence massive de la conscience de l'existence d'une dimension chaotique du monde, de son caractère que très partiellement identitaire, du fait qu'il n'est déterminé par des lois que régionalement ou localement. Y.Johannot accorde trop d'importance à nos yeux à l'homologie structurelle entre l'Ordre du monde et l'ordre du livre⁷⁹.

Nôtre plaidoyer en faveur de l'oeuvre, dès lors qu'il ne s'agit pas seulement de la forme "oeuvre", mais aussi bien et indissociablement de son contenu, devrait déboucher naturellement sur la question des chef-d'oeuvre et plus généralement, celle des "classiques". Il va de soi, que si nous en avons la place, nous pourrions poursuivre notre analyse par une élucidation et une défense de la notion de "classique", contre tout réductionnisme sociologique. Ainsi, nous nous inscrivons en faux contre les positions de A.Vialat qui, dans une perspective "bourdivine" orthodoxe, fait valoir que le "classique" est avant tout l'objet "d'une lutte de classement", même si tout livre ne se prête à constituer un "classique". En effet, selon l'auteur, un auteur pour pouvoir obtenir le label de "classique" doit écrire dans une logique de "multiple alliance", c'est-à-dire son "entreprise esthétique tend, par nécessité de l'état de la littérature en ce temps, à satisfaire plusieurs publics à la fois" : "Le 'clacissisme' existe là et en cela : dans sa multiplicité de destinataires". Ainsi, sous prétexte qu'on ne pourrait soutenir, au vu des changements d'opinion, prétendre qu'une oeuvre est "un classique en soi" on débouche sur une historicisation explicitement assumée qui escamote entièrement la question de la validité de droit des oeuvres⁸⁰.

⁷⁸Claude Lefort, Le travail de l'oeuvre : Machiavel. Paris : Gallimard, 1972. Voir, en particulier la première partie, "La question de l'oeuvre", pp.9/70

⁷⁹Y.Johannot. Tourner la page. ref 44

⁸⁰Alain Viala, "Qu'est-ce qu'un classique?", BBF, tome 37, n°1, 1992., p.14

On connaissait et on avait largement recours déjà aux diverses anthologies de "morceaux choisis" et autres florilèges, à commencer, dans le domaine scolaire par le "Lagarde et Michard" par lequel des générations de jeunes lycéens ont été initiés, ou du moins censés l'être, à la littérature. Les éditeurs ont trouvé là un créneau commercial qu'ils exploitent plus que jamais dans une société pressée qui ne dispose plus du temps et de la disposition d'esprit nécessaire à la réception, l'approche des oeuvres. Civilisation de l'impatience, de la vitesse qui permet de gagner toujours plus sur le temps, dont la mesure essentielle est devenue l'argent. On multiplie donc les publications d'extraits, de bonnes pages, de livres artificiellement composés de citations tirées de leur contexte. Toute oeuvre classique, pour pouvoir être commercialisée, doit être réduite aux dimensions d'une petite nouvelle. C'est le règne du livre de poche, dont nous ne réfutons nullement par ailleurs la valeur de démocratisation d'accès à la culture écrite d'autant plus que l'éventail des publications n'a jamais été aussi large et que certaines collections effectuent un travail de présentation d'une remarquable tenue. Cependant, il faut craindre que la signification de ce phénomène ne soit pas aussi limpide, non seulement parce que les éditeurs se livrent à une compétition économique acharnée dans ce domaine, celui des éditions à bon marché, et qu'outre le phénomène de redondance - redondance dont déjà l'auteur de l'article "Livre" de L'Encyclopédie de D'Alembert et Diderot se plaignait avec insistance⁸¹ - des publications qui ne sert pas l'acquéreur, on y trouve le pire comme le meilleur. On adapte Montaigne "en français" (sic) à l'usage des élèves des lycées et les dictionnaires aux fins de discussions de salon et mini-encyclopédies de toutes sortes font florès. Ce qui se manifeste dans tous ces phénomènes d'édition et leur succès, ce n'est pas simplement une "bonne volonté" à l'égard du savoir de la part d'un public toujours plus large, c'est aussi faire accroire à une société tournée vers un idéal hédoniste, toute prête donc à répondre à cette sollicitation, qu'on peut détenir le savoir où la connaissance d'une oeuvre "sans peine" -les méthodes d'apprentissage des langues étrangères ayant eu les premières recours à cet argument de vente- puisqu'aussi bien tout peut tenir par la magie de la vulgarisation, de la simplification à outrance, par l'alchimie d'une miniaturisation à la fois matérielle et intellectuelle, dans une poche de veste ou dans la substantifique moelle d'une seule citation.

Cette pente qui invite à aborder la culture héritée sans peine, sans avoir à faire d'efforts est liée à plusieurs caractéristiques profondes de l'évolution de notre société dont le sociologue Lipovetsky, en particulier, s'est fait le chantre, vantant les vertus de la mode, symbole de "l'empire de l'éphémère", analogon et paradigme d'une fin hédoniste de

⁸¹ D'Alembert et Diderot. L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Pregamon Press. 1969. Ed. en fac-similé, Vol. II, p.669/72. "On s'est beaucoup plaint de la multitude prodigieuse des livres, qui est parvenue à un tel degré, que non-seulement il est impossible de les lire tous, mais même d'en savoir le nombre et d'en connoître le titre..." "Mais tous ces livres sont remplis des mêmes idées, des mêmes découvertes, des mêmes vérités, des mêmes faussetés", p.670

l'histoire⁸². L'informatique n'est nullement la cause -il serait ridicule de vouloir en faire un bouc-émissaire- de la nouvelle $\epsilon\chi\tau\sigma$ ("hexis"), la nouvelle disposition à l'égard de la culture. Simplement, elle vient à propos, pour le moins, fournir des possibilités nouvelles, ouvrir de larges horizons, à la culture du "zapping", de la flânerie selon la libre fantaisie, à la déambulation à discrétion ou encore, dans une perspective plus pertinente, le "braconnage", tel que le diagnostique et l'élucide M.de Certeau⁸³ dans un univers fait d'une masse infinie d'informations et de signes. C'est ainsi que notre société du moindre effort, "société du vide" ou en état de "vide social", fatiguée, lassée, des grands projets, des forts investissements, se laisse aller pour le moment à la distraction passive "kaléidoscopisée".

La convergence de ces lignes d'évolution, entre des transformations techniques et un changement d'état d'esprit, de disposition sociale à l'égard de la culture, qui est d'abord le fait de l'occasion, au sens du $\kappa\alpha\iota\rho\sigma$ (kairos) des Grecs, qui les fait comme miraculeusement se rencontrer, s'assembler, faire boule de neige, est peut-être bien le signe d'une nouvelle cristallisation culturelle, pour le meilleur ou le pire. On aura remarqué, tout de même, que les rares voix qui s'élèvent contre l'esprit présidant à cette nouvelle culture médiatique et télématique, subissent aussitôt les foudres de la majorité de nos "post-modernes", se faisant taxés de "réactionnaires" ou d'"élitistes méprisants"⁸⁴.

Il est clair, pour prendre un exemple, que l'indexation systématique que va rendre possible la numérisation des ouvrages, l'application des nouvelles techniques informatiques aux documents, qui va se substituer aux vieux index de l'ère du bricolage, va favoriser la paresse en invitant à ne pas suivre l'auteur d'une oeuvre dans tous les détours et cheminements, qui pourront sembler ennuyeux et lassants, de sa pensée. "Venons-en au fait!" réclament les nouveaux béotiens. Si l'on continue sur cette voie, la figure intellectuelle la plus en vue ne sera-t-elle pas bientôt celle du rédacteur d'"abstracts"?

On se tromperait si l'on était porté à juger notre discours comme une diatribe élitiste et conservatrice, dirigée contre ou simplement résistant à la démocratisation de la culture et la diffusion des savoirs ainsi qu'à un refus frileux de apports évidents des nouvelles techniques. On pourra objecter que l'on défend là une conception devenue obsolète, inadaptée à la société présente, de la culture et de l'éducation traditionnelles

⁸² Gilles Lipovetsky. *L'empire de l'éphémère*. Paris : Gallimard, 1991

⁸³ Michel de Certeau. *L'invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*. Paris : Gallimard, 1990. Voir le chapitre XII, pp.239/258

⁸⁴ Nous pensons ici à *La défaite de la pensée* d'A.Finkelkraut, qui, au moins, pour pouvoir servir de bouc-émissaire, a eu largement accès aux médias, ou aux analyses de l'état présent de la culture de C.Castoriadis, *La société française*. UGE 10/18, "Les divertisseurs", pp.223/35. *Domaines de l'homme*. Paris : 2ditions du Seuil, 1986, "L'industrie du vide", pp.28/34. *Le contenu du socialisme*, UGE 10/18, 1979, "Transformation sociale et création culturelle". *Esprit*, oct.94. Castoriadis, "En mal de culture".

des "humanités". Si ce nouveau rapport aux oeuvres et à l'écrit, à la culture en général, s'avère efficace (on peut réussir aujourd'hui l'agrégation de philosophie en s'y préparant dans des écoles prestigieuses sans jamais avoir lu une seule oeuvre en entier d'un philosophe⁸⁵) et, qu'en outre, on peut y prendre du plaisir, ne s'alarme-t-on pas en vain, ou bien cela ne cache-t-il pas un désir de possession privilégiée ou encore une conception puritaine du travail qui ne peut être conçu que comme peine? "Tout ce qui est beau est difficile autant que rare" a dit pour toujours Spinoza, concluant l'Ethique!

Il s'agit ici de s'interroger, de faire part de doutes, en-dehors de tout dogmatisme. En premier lieu, nous ferons valoir que l'adaptation à la société *existante* et à son évolution projetée ne saurait, en aucun cas, constituer un critère normatif, à moins de se faire idolâtre du réel. Nous n'avons pas, ici, à prédire des évolutions nécessaires, mais à signaler des dérives possibles dont certaines sont déjà bien engagées, sans pour autant être irréversibles. Le problème, l'entente se fera aisément sur ce point, est de transmettre un héritage car nous ne sommes jamais, en tous domaines, que "des nains juchés sur des épaules de géants", pour pouvoir aller de l'avant dans la diffusion des connaissances, des oeuvres de pensée et des oeuvres de la sensibilité artistique, en vue de la formation des futurs travailleurs dans la sphère sociale, des futurs citoyens dans la sphère publique, et des futures personnalités dans la sphère privée, pour reprendre la trilogie de H. Arendt⁸⁶. La finalité, c'est, pour ce qui relève de la culture, à la fois fondamentalement la liberté, au niveau individuel comme capacité d'apprendre par soi-même, autonomie à laquelle l'école et les autres institutions culturelles ont à participer, et, dans ce cadre, d'accéder au savoir et au mode de pensée pertinents pour pouvoir participer en connaissance de cause à la vie de la cité. Nous émettons, il est vrai, de sérieux doutes sur la capacité de notre société actuelle à effectuer cette tâche. L'actualité, la connaissance dans la mesure du possible, dans le cadre de ce modeste mémoire, des études sur les pratiques culturelles et de lecture, ne semblent pas nous démentir. Si notre diagnostic n'est pas entièrement tordu, à côté de la plaque, alors notre interrogation anxieuse devrait être susceptible d'interpeller tous les acteurs de la culture, les producteurs comme les médiateurs, auxquels appartiennent par excellence jusqu'à ce jour les bibliothécaires.

Pour un éthos d'autolimitation des professionnels de l'écrit

Nous ne désirons nullement nous figer dans une attitude conservatrice et inquiète face à l'incertain avenir. En premier lieu, la défense de *l'oeuvre* proposée dans ces pages ne relève pas d'une sacralisation de l'oeuvre mais d'un attachement réfléchi à celle-ci.

⁸⁵ Source : témoignage personnel

⁸⁶ The human condition. Chicago : The University of Chicago Press, 1958. Voir la première partie.

Nous avons précisément a contrario donné des arguments allant dans le sens d'une "défétichisation" du patrimoine (voir supra), dans ses divers domaines. Plus, pour retrouver notre idée originelle, nous pensons qu'il n'y a pas que les droits des auteurs qui demandent à être respectés. Il conviendrait peut-être bien aussi de songer sérieusement à un code des devoirs de l'auteur envers le public et la cité, chez ceux qui, par excellence, prétendent se faire entendre sur la scène publique, s'adresser au plus grand public, ou à des publics plus spécifiques, peu importe. Or, comme il ne nous semble pas que la critique, au sens littéraire, celle de la presse et des médias joue au mieux son rôle de sélection et de tamisage, parce qu'elle est trop souvent complaisante et conformiste, voire corrompue, ne faudrait-il pas que s'élabore une *déontologie des auteurs* prétendants qui les contraindrait à s'autolimiter dans leur production ainsi qu'une déontologie, dont on débat, là, depuis un certain nombre d'années déjà, des professionnels de la critique, qui assumant plus honnêtement et avec plus d'esprit incisif leur tâche, permettraient à la fois au public de ne pas être écrasés, étouffés, sous l'avalanche incroyable de la production écrite et culturelle, et d'échapper à tous les ouvrages redondants, à tous les pseudo-intellectuels, les journalistes minables et les essayistes médiocres, ceux qu'un philosophe a nommé "les divertisseurs"?⁸⁷ L'auteur de l'article "Livre" de L'Encyclopédie de d'Alembert et Diderot affirmait déjà que "les qualités principales que l'on exige d'un *livre* sont la solidité, la clarté et la concision". Il en tirait déjà la conséquence qu' "on peut donner à un ouvrage la première de ces qualités, en le gardant quelque temps avant que de le donner au public, le corrigeant et le revoyant avec le conseil de ses amis" et, encore, que "ce n'est pas dans ce nombre qu'il faut ranger ces écrivains qui donnent au public des six ou huit *livres* par an, & cela pendant le cours de dix ou douze années..."⁸⁸. A cette esquisse de règles de conduite à l'attention des auteurs fait écho, 150 ans environ plus tard, la conférence d'Ortega y Gasset lorsqu'il confie : "Me parece que ha llegado la hora de organizar colectivamente la produccion del libro. Es para el libro mismo, como modo humano, cuestion de vida o muerte"⁸⁹. Nous retrouvons, enfin, également J.Daujat dans cette même préoccupation et aspiration à trouver des remèdes à la production métastatique de papier écrit. Mais, alors que cet auteur imagine une constitution en "corporations" des auteurs et des journalistes, de la même façon qu'il existe un "ordre des médecins", ainsi, qu'en regard, une "Ligue de défense contre l'Administration"⁹⁰, notre solution diverge totalement de cette idée traditionaliste et aux accents quelque peu poujadiste. Ainsi, peut-être, dans le bruit ambiant de la surproduction, de la surinformation qui est aussi bien "malinformation",

⁸⁷ Castoriadis, La société française, ref 84

⁸⁸ D'Alembert et Diderot, ref 81, p.669

⁸⁹ Ortega y Gasset, ref 30, p.229. "Il me semble que l'heure est arrivée d'organiser collectivement la production du livre. C'est pour le livre lui-même, en tant que pratique humaine, une question de vie ou de mort"

⁹⁰ Daujat reprend précisément cette idée à Thierry Maulnier, p.122.

comme l'a dit justement E. Morin, les auteurs sérieux qui ont véritablement quelque chose d'original à dire, et qui ne seraient pas guidés avant tout par l'amour-propre mais tout au plus par une saine émulation, pourraient-ils faire entendre leur voix, alors qu'aujourd'hui la production culturelle obéit pour l'essentiel à d'autres critères, étrangers à la qualité intrinsèque des oeuvres et des biens, ceux de l'efficacité économique, du profit financier, dans un contexte de réception caractérisé par la passivité d'un public amorphe, largement déformé déjà par la culture non critique du "zapping", par la culture kaléidoscopique dans laquelle on peut craindre que la plupart des institutions culturelles emboîtent leurs pas.

Dans ce contexte, celui d'une concurrence effrénée commandée par des impératifs économiques, et par suite d'audience, d'audimat, de taux de fréquentation etc., tout pousse à un mimétisme de la médiocrité, qui fait par exemple que tous les médias se disputent au même moment l'interview de B. Henry-Lévy ou de P. Sollers ou, encore, de n'importe quel morne et verbeux politologue de service.

Ceci est peut-être à même de nous apporter un éclairage sur la question très débattue aujourd'hui dans tous les métiers du livre, et en particulier dans la "corporation" bibliothécaire du prêt payant pour les usagers. De ce que nous avons soutenu, nous voyons deux arguments se dégager contre une telle option. En premier lieu, le principe d'un accès libre et gratuit semble intangible en regard d'une exigence d'égalité qui n'existe pas devant l'achat de biens qui ne sont pas à la portée de tous étant donné leurs prix. C'est un principe fondamental de l'Ecole républicaine et de notre société à vocation démocratique de s'efforcer de promouvoir la plus grande égalité possible en matière culturelle. Quant aux arguments qu'opposent les éditeurs et les auteurs, et les revendications qu'ils font valoir comme un droit, qui doit certes aussi être pris en considération, nous renvoyons, pour prendre une fois encore, ici, les choses par un autre bout, à notre suggestion d'une déontologie soutenue par un éthos d'autolimitation des producteurs culturels qui ont par trop tendance à nous submerger de biens dénués d'intérêt et à obsolescence incorporée.

III-Possibilité d'une civilisation informatique? Quel avenir pour l'homme en tant qu' être pensant?

Les applications informatiques à la culture en général et écrite en particulier ne relèvent pas simplement, nous pensons l'avoir mis suffisamment en évidence, de la mise en oeuvre de techniques plus efficaces de bibliothéconomie. Ce qui est ici en jeu va

beaucoup plus loin que la transformation de la gestion des bibliothèques et médiathèques, même prise au sens le plus large, des questions budgétaires aux animations publiques par exemple.

Ce devant quoi nous sommes, est, en germes, l'émergence d'une nouvelle forme de culture, d'une culture profondément transformée par l'introduction de ce qui semblait d'abord n'être qu'une technique neutre et qui s'avère ouvrir des possibilités tout à fait insoupçonnées, sans que nous jugions de leur valeur pour le moment.

Mise en perspective historique de l'écriture

L'écriture est une création humaine et, tandis que l'émergence de la langue dite "naturelle" est une invention dont l'origine est insondable, qui plonge dans le mystère des temps immémoriaux, l'écriture, elle est une invention qui semble avoir été beaucoup plus explicite et qui la fait pencher du côté des techniques. Ainsi, J.Goody, dans l'ouvrage qu'il consacre aux effets de l'introduction de l'écriture dans les sociétés de culture orale, entend adopter le point de vue original qu'il s'agit avant tout d'une "technique de l'intellect"⁹¹. Personne ne saurait prendre à la lettre la généalogie poétique du langage et de l'écriture telle que la formule, par exemple, Rousseau dans son Essai sur l'origine des langues⁹², même si ce texte reste une lecture obligée pour aiguillonner toute réflexion de philosophie du langage. L'écriture est donc, en quelque sorte, une "technique intellectuelle" étroitement liée au langage. Mise au point et perfectionnée sur plusieurs millénaires, elle est, selon le sens commun, au service, comme moyen d'objectivation, d'extériorisation fiable, de la pensée exprimée dans le langage, de la communication et de la mémoire. Nous ne pouvons pas prendre en compte ici les objections considérables de J.Derrida dans De la grammatologie, formulées précisément à l'occasion de son commentaire de L'essai de Rousseau. Rappelons simplement que, selon l'auteur, l'écriture, contrairement à la thèse qui semble aller d'évidence, et qui fut soutenue par tous les philosophes et linguistes, est plus originaire que la parole, à condition, bien entendu, de repenser l'écriture comme "archi-écriture", comme "trace"⁹³.

L'on sait, par ailleurs, que l'écriture, avant de trouver une forme alphabétique qui s'est universalisée, ou quasiment, a une protohistoire qui est celle de l'ère des pictogrammes, des hiéroglyphes, des idéogrammes etc. On trouve déjà des pictogrammes rudimentaires sur les parois des cavernes, par exemple des symboles sexuels. Il y a les bouts de bois striés d'encoches que l'on trouve dans de nombreuses sociétés archaïques. Les hiéroglyphes, eux, apparaissent avec la civilisation égyptienne. Les idéogrammes sont propres à la civilisation extrême-orientale, en Chine, au Japon, en Corée etc., et

⁹¹ J.Goody, ref 46

⁹² J.J.Rousseau. Essai sur l'origine des langues. Paris : GF-Flammarion, 1993

⁹³ Derrida, ref 12

même s'ils sont devenus de moins en moins descriptifs, iconographiques (voir sur ce point les distinctions fort utiles du philosophe et sémioticien C.S.Peirce entre *icône*, *signe* et *symbole*), ont évolué dans le sens d'une simplification de plus en plus conventionnelle, ils ne constituent toujours pas une écriture alphabétisée, se tenant pour le moment dans l'état d' "idéo-phonogrammes".

Un dépassement de l'écriture est-il envisageable?

Ainsi, l'écriture est une invention relativement récente à l'échelle de l'histoire de l'homme, qui accompagne, aiguillonne et oriente la civilisation depuis quelques milliers d'années tout au plus. La question, qui ne relève plus entièrement de la science-fiction aujourd'hui, est de savoir si l'écriture pourrait être amenée à être délaissée et à disparaître, reléguée au magasin des antiquités, s'avérant dans pour un avenir plus ou moins éloigné n'avoir été qu'un passage somme toute relativement éphémère de l'histoire de la civilisation humaine. Le grand préhistorien, Leroi-Gourhan, n'hésitait pas à faire l'hypothèse de l'écriture comme parenthèse, à songer à cette éventualité, dans son ouvrage Le geste et la parole, ceci bien avant que les nouvelles techniques que nous évoquons sans cesse au cours de ce travail n'existent même parfois. Plus que l'informatique qui n'a commencé à devenir un phénomène social imprégnant progressivement toute la société que dans les années 60 et, surtout, 70, Leroi-Gourhan avait avant tout à l'esprit, dans cet ouvrage écrit en 1965, le développement et l'expansion des techniques audiovisuelles qui semblaient redonner la priorité, sous d'autres formes certes, aux langues "naturelles" dans leur dimension phonétique et ouvrir une civilisation de l'image et du son. Leroi-Gourhan se situait à un niveau anthropologique et non simplement historique. Il ne songeait donc pas à une éclipse de l'écriture par l'effet de la submersion d'une nouvelle barbarie. Ainsi le moyen-âge avait été, pour une bonne part, une période obscure entre l'Antiquité et la première Renaissance, où bien des conquêtes humaines avaient été délaissées et avaient sombré dans l'oubli. La fin de la culture écrite ne serait pas non plus part d'une "fin de l'histoire" au sens de Hegel mais bien plutôt l'abandon d'une "institution", d'une certaine technique, longtemps fructueuse, cependant devenue en bien des domaines obsolète. Ainsi, peut-on lire sous sa plume que "l'écriture est vraisemblablement appelée à disparaître rapidement, remplacée par des appareils dictaphones à impression automatique". "L'écriture passera [alors] dans l'infrastructure sans altérer le fonctionnement de l'intelligence, comme une transition qui aura eu quelques millénaires de primauté"⁹⁴.

⁹⁴André Leroi-Gourhan Le geste et la parole, T.2, La mémoire et les rythmes. Paris : Albin Michel, 1965, p.262. L'ensemble du passage de la page 260 à 262 serait à citer in extenso.

Peut-être, cependant, Leroi-Gourhan, se trouve-t-il ici, avec le temps, en retard d'une "révolution" technologique. U.Eco, on l'a vu, soutient que plus que jamais l'on va faire usage de l'écrit et de la lecture en raison même de la diffusion de l'informatique à travers toute la société, car si une part croissante de la communication entre les hommes de toute la planète passe par des réseaux aboutissant à des terminaux personnels ou collectifs, ce sera bien sous forme écrite que les informations se présenteront sur les écrans. De son côté, un écrivain toujours à l'avant-garde en dépit de son âge, comme M. Butor, prenant acte des possibilités de traitement informatique des textes, s'en réjouit comme d'une promesse de nouvelles possibilités pour le créateur et constate, avec bonheur, que "nous sommes dans un monde où l'écriture est partout, dans un monde saturé d'écriture"⁹⁵. Il oppose bien entendu ce caractère de "stabilité", ce caractère identitaire du texte aux futures formes, sur lesquelles nous reviendrons, où il "disparaît complètement au profit d'une actualisation perpétuelle", d'un caractère essentiellement mouvant. En réalité, ni les uns ni les autres n'ont raison, comme le montrent les dernières orientations de l'informatique. L'informatique ne va pas reléguer au second plan la civilisation de l'image, les médias audiovisuels, même s'il est tout à fait juste qu'elle laissera toute sa place à l'écrit. La tendance est, en effet, à une fusion de l'ensemble de ces possibilités dans ce qu'on appelle désormais le "multimédia" et au-delà, tout proche déjà, dans le "virtuel". L'informatique est fondamentalement vouée à devenir un support multimédiatique, c'est-à-dire faisant appel simultanément à tous les modes d'émission et de réception.

Il est clair que l'obsolescence de l'écriture évoquée ci-dessus mettrait en jeu des transformations "civilisationnelles" et anthropologiques d'un tout autre ordre que celles qui ont fait passer de la copie manuscrite en *volumen* au *codex*, de celui-ci aux ouvrages imprimés, de l'imprimerie à caractères de plomb à la linotypie, de la linotypie à la photocomposition actuelle. En effet, toutes ces inventions techniques, aussi décisives furent-elles, aussi riches furent-elles en conséquences sur la culture humaine, en un mot l'entrée dans "la galaxie Gutenberg", n'ont jamais constitué que des améliorations essentiellement quantitatives, des progrès de rendement et d'efficacité, des gains de temps qui ne furent certes pas sans effets sociaux d'ordre qualitatif. Mais des plaques d'argile inscrites de signes cunéiformes, des rouleaux de papyrus écrits au calame, jusqu'au livre imprimé produit en série, la structure noétique, la forme même de la pensée ne se trouve pas essentiellement modifiée. La révolution de l'imprimerie et ses capacités de reproduction des ouvrages, eux-mêmes en quantité croissante, à des quantités d'exemplaires sans limite, a permis à l'esprit des Lumières de voir le jour et la diffusion

⁹⁵ Michel Butor et al. Traitement de textes - Gourdon : Dominique Bedou, 1985, p.18

des connaissances, des oeuvres et des informations, et les développements de la scolarisation républicaine, parallèlement, ont bien constitué un grand bouleversement social aux conséquences politiques extraordinaires. Mais seul le passage à l'écriture - et, dans une moindre mesure du volumen au codex - avait produit des transformations cognitives décisives pour l'humanité. Ce sur quoi "la révolution informatique" amène à spéculer porte sur une remise en cause anthropologique d'une portée peut-être plus importante encore eu égard au mode même de penser, de se représenter la réalité, et de raisonner de l'homme. Avec Leroi-Gourhan, une fois encore, "il convient de se demander où va *l'homo sapiens* comme animal pensant"⁹⁶. On trouve une première exploration et discussion des possibilités nouvelles, par exemple, dans l'ouvrage de P.Lévy, L'idéographie dynamique. Et que l'on ne dise pas que l'informatique a des ambitions beaucoup plus modestes et que c'est là vaines spéculations de philosophes. En effet, depuis les tous premiers pas de son histoire, l'informatique s'est trouvée liée aux objectifs les plus ambitieux : von Neumann comme Alan Turing ont posé d'emblée le projet de construire une machine informatique qui réaliserait automatiquement des raisonnements effectués par le cerveau humain. La préoccupation pour "l'intelligence artificielle", loin d'être un concept récent, est cooriginnaire des premières théories et réalisations qui devaient conduire à l'invention et l'évolution de l'informatique - sans tenir compte ici des spéculations bien antérieures de certains philosophes comme celle de "la caractéristique universelle" de Leibniz que nous avons déjà évoquée.

Les langues "naturelles" et les possibilités d'autres langages

La structure des langues, stratifiée en plans phonologique, syntagmatique et sémantique, bien qu'elle soit, à n'en pas douter, une création de l'humanité pourrait bien être cependant indépassable en son "universalité abstraite" selon l'expression de C.Castoriadis⁹⁷. Son existence universelle atteste de ce qu'elle est partie constitutive de la condition humaine depuis des temps immémoriaux, sans pour autant être donnée avec sa nature originelle. On sait comment Rousseau, dans L'essai sur l'origine des langues, se débat pour penser ce passage mystérieux, considérant que le premier langage authentiquement naturel fut celui des gestes et des signes, jugeant ensuite que le langage articulé puis l'écriture sont des déchéances, en dépit de tous les progrès qu'elles permirent, corrélatives de l'état de société. Prisonnier de sa nostalgie d'un état de nature et d'innocence, Rousseau ne peut pas accéder à la pensée de l'institution, au sens de Castoriadis par exemple, c'est-à-dire le problème du passage de la nature à la culture. Il

⁹⁶Leroi-Gourhan, ref 93, p.260

⁹⁷C.Castoriadis entend par "institution universellement abstraite" les réquisits de toute vie sociale, comme le langage ou la famille, qui n'existent jamais comme tels en général, mais sont chaque fois insitués de façon propre, avec un signification particulière, par chaque société. Voir son texte "Institution première de la société et institutions secondes" in Y a-t-il une théorie de l'institution?, Centre d'étude de la famille (association), 1985, pp.105/121

s'interdit en effet de penser, de cette manière, que même si le premier langage avait été langage de gestes ou langage d'onomatopées ou encore chant mélodique, cela aurait déjà été par l'effet de la position d'une institution, entrée dans le monde de la culture. Ce n'est pas un fait de nature, donné génétiquement - bien que cette question soit évidemment très controversée avec, par exemple, les thèses de Chomsky - mais un fait essentiellement social ou culturel au sens large. Cette structure implique une *linéarité essentielle* du langage et de l'expression de la pensée qui lie ceux-ci décisivement à la dimension du temps, à une temporalité qu'on a pensé jusqu'à présent, en suivant Kant, comme transcendante. De cette condition a priori de possibilité, il semble à première vue que l'homme ne puisse jamais se défaire - faut-il dire : "se délivrer"? -. Cependant, J.Goody, fait valoir de façon convaincante que l'écriture, tout en restant essentiellement attachée à une expression linéaire, a permis, pour une part du moins, de se délivrer de ses formes trop strictes, trop rigides, grâce à l'autonomisation des mots représentés sur des tableaux ou des listes ou tous autres types de formulaire? En effet, les mots ainsi détachés de leur contexte syntagmatique pouvait être redispisés dans l'espace de la page de façon propre à favoriser le raisonnement et des manipulations diverses, mentales et, corrélativement, réelles⁹⁸.

Mais, si le langage appartient à l'essence de l'homme, il n'en va pas de même de l'écriture, puisque l'homme a existé considérablement plus longtemps sans qu'avec ses ressources. A l'échelle de l'histoire de l'espèce, ou même de homo sapiens sapiens, les sociétés de culture orale représentent l'énorme majorité des sociétés que nous connaissons.

La question est désormais de savoir si les nouvelles technologies qui "s'offrent" à nous, celles de la "révolution informatique", nous mettent devant une métamorphose de la même ampleur que l'invention de l'écriture il y a environ 10.000 ans. Si nous sommes cependant véritablement à l'orée d'une révolution sans précédent comme le pensent de nombreux "futurologues" enthousiastes, à commencer par Alvin Toffler, avec tous les plans inimaginables qu'ils jettent sur la comète, quelle est donc la force qui pousse en ce sens? Il y a déjà, sans aucun doute, une logique économique concurrentielle qui constitue un facteur non négligeable allant dans cette direction. Mais, plus profondément, n'est-elle pas sous-tendue par la signification phantasmatique de "la maîtrise rationnelle croissante de la réalité" (Castoriadis), par la "volonté de puissance" au sens de Nietzsche, apparaissant derrière la volonté de savoir, et qui verrait dans les contraintes de l'expression scripturale un obstacle toujours plus gênant pour ce projet de domination? La volonté de dépasser l'écriture comme technique spécifique d'expression de la pensée, de représentation des connaissances, et de conduite des raisonnements, ne s'inscrit-elle

⁹⁸J.Goody., ref 54

pas dans ce même sillage, celui qui pousse à poursuivre toujours plus loin le projet prométhéen? Ce qui inaugure les temps modernes, si l'on se réfère à l'imaginaire cartésien, c'est au moins, autant que le "doute hyperbolique" qu'invoque J.Daujot, le projet "de se rendre maîtres et possesseurs de la nature", selon l'expression du Discours de la méthode. Avant même Descartes, Marcile Ficin (1433-1499) avait déjà dit que l'homme est "le Dieu de tous les êtres matériels qu'il traite, modifie et transforme"⁹⁹. L'imaginaire prométhéen de la domination de la nature était donc présent dans l'imaginaire social bien avant le siècle de Descartes qui n'est, sur cette voie, qu'un jalon.

Quelles formes d'expression pour la pensée à venir?

Nous sommes conduits ici à des questions gnoséologiques fondamentales sur lesquelles nous ne pouvons pas ne pas nous attarder un tant soi peu. Il nous faut dans cette perspective passer d'une réflexion sur le rapport entre langage "naturel" et écriture - et même expression orale qui n'est pas moins linéaire, bien que de façon plus souple, que cette dernière - à une réflexion sur le rapport entre la *pensée* et son *expression* sans aucun préjugé quant aux modalités de celle-ci. De ce point de vue, expression écrite et expression orale reviennent au même, exploitent une même structure linguistique profonde et imposent la même linéarité discursive. On a vu que l'écriture était en gros homomorphe ou homothétique à la langue "naturelle" en sa linéarité, en son effectuation dans le temps, bien qu'elle ne fut jamais simple représentation, double ou copie, comme l'a fort bien analysé Derrida, mais que cette "suppléance" qu'elle constituait, si souvent dénigrée ou déniée, introduisit un écart considérable. Mais peut-être ne va-t-il pas de soi que le langage soit l'instrument "naturel", ou encore l'unique artefact possible de l'expression de la pensée à partir des contraintes spécifiques qui limitent le faire de l'homme.

Ce n'est pas un hasard si le développement de la science et de la technique de "l'information" s'accompagne, depuis un certain temps, du déploiement d'un nouveau champ de recherches, celui des "sciences cognitives". Les deux courants avancent désormais de pair.

Ce que J.Goody a effectué de façon remarquable pour le passage de l'oralité à l'écriture, se présente à nous comme tâche à venir, eu égard aux effets cognitifs et sociaux du passage de l'écriture à l'informatique, en raison des progrès technoscientifiques.

On a dit, s'appuyant sur des analyses solides, qu'il n'y avait pas de pensée sans langage, qu'on ne pouvait les séparer strictement, les démêler, tant le langage est tissé de

⁹⁹Cité par Y.Johannot in Tourner la page, ref 44, p.142

pensée et tant la pensée est tissée réciproquement de langage. Même si on ne peut concevoir le langage, en-dehors d'une pensée théologique, que comme une création spécifiquement "social-historique" remontant, certes, à la nuit des temps, il n'empêche que le langage, "institution abstraitement universelle"¹⁰⁰, est devenu dans son rapport à la pensée humaine une instance quasi transcendantale au sens de Kant. Ainsi, on ne saurait soutenir que le langage est un "instrument" que la pensée se donne plus ou moins explicitement pour pouvoir s'extérioriser et arriver à ses fins d'expression et de communication, même si, à des fins pragmatiques, de repérage, on peut recourir à ce langage. Le langage n'est pas en ce sens un *outil* au service de la pensée. Contre le rationalisme cartésien dont la méthode consistait à tout bien séparer et opposer -l'âme et le corps, la "chose pensante" et la "chose étendue", les passions et la raison, l'animal-machine et l'être animé (pourvu d'un âme)- à poser des dichotomies que la recherche d'une pensée complexe réfute aujourd'hui, les superbes analyses de Merleau-Ponty ont montré de façon convaincante que ces deux instances ne sont pas dans un rapport instrumental l'une par rapport à l'autre, car elles ne sont pas dans une relation d'extériorité l'une à l'autre. Toute la philosophie de Merleau-Ponty s'évertue à restituer, avec succès, la complexité des choses, en élucidant autant que faire se peut les emmêlements, les chiasmes, de ce qui est habituellement disjoint¹⁰¹.

Cependant, la pensée humaine, il est vrai, ne s'égale pas pour autant au langage. Tout n'est pas langage dans la pensée humaine ni non plus, a fortiori, en général, comme en était arrivé à le déclarer dogmatiquement le structuralisme. Il n'y a pas non plus de parfait parallélisme entre l'âme et le corps comme cela apparaît chez Spinoza qui soutenait que représentations et choses corporelles n'étaient que les deux faces d'une même médaille et qu'à tout phénomène corporel correspondait donc précisément une représentation. C'est par cette non-identité, cette altérité même -car langage et pensée sont aussi d'un autre point de vue tout à fait autres, et leur rencontre, le sentiment même, parfois, de coïncidence idéale, ne repose jamais que sur un rapport analogique- que peut s'ouvrir une brèche par laquelle peut s'immiscer l'idée qu'une autre forme que l'écriture et les langages institués pourraient venir à exprimer la pensée.

Conditions de possibilité de toute nouvelle pensée future. Un renouveau de la primauté de la dimension spatiale sur la dimension temporelle de l'expression?

La philosophie de la connaissance commence, si on prend comme premier grand repère les figures de Socrate et Platon, par une condamnation radicale de l'image. En ce

¹⁰⁰C.Castoriadis, "Y a-t-il une théorie de l'institution?", ref 97

¹⁰¹J.Derrida, dans une tout autre perspective, réfute également toutes ces dichotomies héritées de la métaphysique occidentale. ref 11

sens, s'il y a aujourd'hui un certain retour aux origines dans les formes d'expression, ce n'est pas de l'origine de la philosophie occidentale qu'il s'agit. Bien sûr, la thèse de Platon n'est pas tout d'une pièce. Elle aménage, dans une perspective pédagogique, une certaine place à l'image visible et à des analogies imagées des choses. "Mais les réalités les plus grandes et les plus précieuses n'ont point d'images créées pour en donner aux hommes l'intuition claire". Ainsi, est-il amené à dresser une hiérarchie des connaissances selon leur clarté et leur vérité. Au plus haut, et par ordre descendant, on trouve "l'intelligence" proprement dite, "la connaissance discursive", "la foi" et, enfin, "la conjecture". Même la géométrie ou l'arithmétique, que Platon tenait pourtant en grande estime, ne relève que de la connaissance de second rang, "intermédiaire entre l'opinion et l'intelligence". Elles recourent, en effet, à des images -par exemple un triangle- qui même si elles font appel déjà d'une forte abstraction et ne sont pas, en outre, considérées pour elles-mêmes, mais utilisées pour viser quelque chose d'ordre supérieur, procèdent par "hypothèse" et non en partant directement des "principes". Même ce qui relève de ce que Kant nommera plus tard le "schématisme" ne trouve pas grâce aux yeux de Platon, et de son exigence d'absolu. Il aspire à une coïncidence directe de l'âme avec "l'intelligible", les "Idées". Et cependant, il ne peut se débarrasser de la métaphore de la "vision" même si la θεωρία (theoria) est une "vision" des Idées, perçue non par les yeux mais par l'esprit...¹⁰²

C'est avec son disciple Aristote que l'image fait une rentrée fracassante sur la scène de la théorie de la connaissance. Pour cet auteur, la pensée (le νοῦς), n'existe pas et ne peut se former et fonctionner sans image. Plus en amont que l'inséparabilité du langage d'avec la pensée, il y a l'idée d'Aristote selon laquelle "il n'y a pas de pensée sans image"¹⁰³. La pensée ne relève donc pas seulement du temps mais également de l'espace car, en effet, on ne saurait penser l'image autrement que comme "chose étendue" (selon l'expression que curieusement Descartes attribue à tout étant sauf, précisément, à la pensée qui est, selon lui, "chose pensante"). Ainsi, lorsqu'on tente de considérer par analyse la pensée isolée, on voit qu'elle existe dans les deux dimensions du temps et de l'espace, mais, il faut bien saisir ici qu'il s'agit d'une temporalité et d'une spatialité intérieures, et que nous ne prétendons pas, selon un matérialisme objectivant naïf, que la pensée est essentiellement temps et espace au sens commun. Nous ne pouvons pas la penser sans s'y référer, mais les résultats des recherches neurobiologiques nous amènent à concevoir un temps et un espace psychiques sui generis, existant sur un mode tout autre que le temps et l'espace physiques.

Il faut écarter la vision simplificatrice et fautive, mais qui semble trouver écho par l'intermédiaire d'une certaine vulgarisation scientifique et dans la culture des mass-

¹⁰²Platon. Le politique. (Oeuvres complètes, tome IX). Paris : Les belles lettres. 1935. 1ère partie, 286 a, p.47. La république. (Oeuvres complètes, tome VII). Paris : Les belles lettres. 1933. 1ère partie, Livre VI, 510a-511e, pp.140-143

¹⁰³Aristote. De l'âme. Paris : Les belles lettres. 1966. Livre III, 431 b. trad de E.Barbofin.

médias, selon laquelle on penserait par images avant tout, de façon, en quelque sorte, "pictogrammme", par schémas synoptiques, par formes essentiellement visuelles, et qu'on ne s'exprimerait, qu'ensuite, en un second temps, dans et par la discursivité temporelle. C'est en ce sens que la culture de l'écrit et même la parole, en particulier cultivée, avec tout ce qu'elle implique de références et de rhétorique, subit des attaques dans notre société. Ainsi, selon Leroi-Gourhan, le développement de la civilisation de l'écriture et de la symbolisation a contribué aussi à dématérialiser pour les hommes leur rapport au monde et leur image du monde¹⁰⁴, à les éloigner du sensible immédiat, des "données immédiates de la conscience" comme aurait dit Bergson. Ainsi, si notre société continue à accroître quasi exponentiellement sa production d'écrit, qu'elle qu'en soit le support, elle dévalue dans le même temps, de façon apparemment paradoxale, la culture écrite héritée, considérée comme traditionnelle, élitiste, "ringarde", voire dépassée. D'un côté, se forme un pôle centré sur une culture "jeune", qui se méfie du langage, surtout à l'égard de ses formes élaborées, qui croit en des modes d'expression plus spontanés, en des modes de communication plus directs, par exemple fusionnels comme dans l'écoute collective d'un concert rock¹⁰⁵. A ce phénomène social répond, comme en écho, certains travaux de chercheurs, qui à partir d'une enquête sur les technologies d'information et de communication de pointe, s'efforcent d'imaginer de nouvelles formes du penser, plus mimétiques, plus immédiatement en proximité, du fonctionnement d'une pensée considérée indépendamment du langage et de l'écriture. On retrouve donc, curieusement, de très vieilles préoccupations, celle de Rousseau, par exemple, avec sa nostalgie d'un langage chanté, tout mélodique, exprimant par ses accents tous les sentiments doux et tendres, par opposition au langage articulé qui aux fins d'efficacité, devient de plus en plus abstrait et intellectuel. On notera, au demeurant que la nostalgie rousseauiste pour un âge d'or tout en proximité avec la nature se rencontre avec bien des préoccupations contemporaines. On se souvient également que Leroi-Gourhan avait fait valoir que l'écriture, par rapport aux plus anciennes formes d'expression objectivées, avait de plus en plus éloigné l'homme du monde immédiat, créant ainsi une distance aux effets peut-être fâcheux. Ainsi, l'une des motivations de la tentative de P.Lévy dans L'idéographie dynamique, est, à n'en pas douter, de surmonter les obstacles, les difficultés d'expression, qu'oppose la contrainte de la formulation linéaire à l'expression de la pensée. En son temps, Bergson, réagissant contre un rationalisme excessif et dogmatique, avait réévalué l'intuition comme opération de la pensée, après avoir relevé que notre intelligence qui semblait si bien adaptée aux objets de la réalité physique nous laissait bien plus embarrassés pour penser la vie ou l'âme. L'intuition de l'image aussi bien

¹⁰⁴Leroi-Gourhan, ref 94, p.258

¹⁰⁵Voir par exemple, ici, les analyses d'A.Finkelkraut dans La défaite de la pensée. Paris : Gallimard. 1987

que la perception du temps comme "durée" serait essentiellement liée au corps, serait immédiate, et serait de ce fait bien plus propre à saisir tout ce qui, dans la réalité, relève du "mouvant"¹⁰⁶. Bergson résume ainsi sa pensée : "la perception dans son ensemble, a sa véritable raison d'être dans la tendance du corps à se mouvoir"¹⁰⁷. Par opposition, l'intellect ou l'entendement, sur lequel on s'était appuyé presque exclusivement jusqu'alors pour élaborer les connaissances, seraient du côté des concepts et de leurs agencements en argumentations logiques. La "raison calculante", expression critique qu'on retrouve aussi bien sous la plume de Heidegger que des auteurs de l'Ecole de Francfort, servirait au mieux les mathématiques, s'adapteraient parfaitement aux sciences de la nature, mais trouverait forte résistance, en sa volonté de s'en saisir, de la part des objets relevant d'autres régions ontologiques. C'est à Aristote que revient d'ailleurs le mérite d'avoir perçu que les modes de pensée devaient s'adapter à la structure ontologique des objets qu'ils se donnaient à connaître. De cette façon, au "monde supralunaire" convenait la syllogistique élaborée dans l'ensemble des volumes de l'Organon et, au "monde sublunaire", celui des affaires humaines convenait la rhétorique avec ses syllogismes imparfaits, approximatifs, constitués en particulier par les fameux "enthymèmes" (ενθμημα).

Ce n'est pas le lieu de débrouiller cette question purement philosophique. On peut simplement, pour finir sur ce point, rappeler que la théorie du "schématisme", dans la formulation que Kant en a donnée dans la première édition de la Critique de la raison pure, lie cette faculté, qu'il juge la plus mystérieuse de l'esprit humain, est principalement médiatrice entre les Idées de la Raison et les concepts de l'entendement, mais Kant semble à la limite, par moments, de la penser comme la plus "architectonique", aussi bien par rapport à la sensibilité que par rapport aux concepts et aux Idées. Ainsi, la faculté de l'imagination apparaît, comme dans l'interprétation magistrale de Heidegger, comme la plus originaire¹⁰⁸. Dès lors, apparaît en germe l'idée d'une intuition pas exclusivement sensible - domaine de "l'esthétique transcendantale" - mais aussi d'une intuition intellectuelle que Kant rejetait explicitement mais qui sera développée par Fichte, son successeur et disciple critique.

Un premier bilan : où en est-on aujourd'hui?

L'état des choses dans la société.

Alors, en fin de compte, pourrions-nous et cela serait-il bénéfique de faire, un jour, l'économie du *discursif*, du langage "naturel" non pas bien entendu dans ses usages les plus quotidiens de communication, ce qui est tout à fait impensable, mais dans les formes

¹⁰⁶ Henri Bergson. La pensée et le mouvant-Paris : Presses Universitaires de France/

¹⁰⁷ Bergson. Matière et mémoire, Paris : PUF, p.44

¹⁰⁸ Martin Heidegger. Kant et le problème de la métaphysique. Paris : Gallimard. 1981. (Coll. TEL)

plus élaborées de culture ainsi que dans d'autres activités sociales? Ce n'est pas un hasard, si aujourd'hui après que la science linguistique ait fourni le paradigme dominant à toutes les "sciences humaines", de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss à la psychanalyse selon Lacan, la langue au sens strict se trouve aujourd'hui dévaluée, pour insister sur toutes les autres formes de "langage" pris en un sens excessivement large, où l'on découvre de multiples formes de communication non verbales évaluées ou réévaluées au détriment de l'expression verbale, orale ou écrite. Le langage traditionnel se trouve ainsi déprécié au profit de nombreuses formes non verbales de communication qui seraient plus spontanées, plus authentiques, plus fortes et "parlantes", plus humaines en fin de compte.

Si cette tendance se dessine assez nettement du côté du grand public, en particulier des classes d'âge jeunes, du côté de la recherche de pointe, multidisciplinaire, l'interrogation est née et s'est installée de savoir si, afin de penser plus efficacement, plus complexement, en apparence paradoxalement plus "naturellement" aussi - donc, par un glissement aisé, plus en accord avec la nature qui nous fait face - il serait possible et souhaitable d'éviter le détour de l'écriture. Leroi-Gourhan avait déjà la conviction dès 1965 "que le raisonnement scientifique n'a sans doute rien à perdre avec la disparition de l'écriture"¹⁰⁹.

Déjà, dans le domaine pédagogique, en lien avec les recherches en sciences cognitives et l'introduction dans les établissements scolaires des nouvelles technologies informatiques, on recourt de plus en plus à des didacticiels, logiciels à des fins d'enseignement assisté par ordinateur. On recourt, à l'école ou à la maison, à des logiciels pour apprendre, nous dit-on, de façon plus attractive, c'est-à-dire en ayant l'impression de jouer ou sans cesser même, en effet de jouer, en faisant usage des CD-ROM didactiques, des CD interactifs qui permettent aux élèves d'intervenir, d'être plus actifs, ou même en se branchant en ligne sur des réseaux permettant des échanges entre des établissements à l'autre bout du monde. Il est clair que toutes ces innovations représentent un saut qualitatif par rapport aux manuels les mieux illustrés, que ce soit en documents photographiques ou en diagrammes et graphiques de toutes sortes relevant d'une idéographie encore rudimentaire. Aux anciens manuels scolaires qui n'offraient presque exclusivement que des textes en continu se sont substitués, lorsque le support livre garde encore sa prérogative, ne serait-ce que pour des raisons financières, des ouvrages où le synoptique, la représentation synchronique - images, graphes, tableaux de chiffres etc. - a pris une place si considérable qu'il semble parfois qu'au lieu d'être

¹⁰⁹Leroi-Gourhan, ref 94, p.262

cantonnés dans le rôle d'illustration du texte, ils viennent jouer le rôle prépondérant, le texte étant relégué au niveau du commentaire de la documentation iconographique, plus largement non textuelle. Ainsi, la collection "La découverte" chez Gallimard fournit l'exemple d'une synthèse fort habile et agréable de toutes les ressources possibles en restant dans le cadre du codex.

Qui pourrait nier que cette combinaison de possibilités multipliées des modalités d'accès aux connaissances soit enrichissante, qu'elles se verront décupler encore lorsqu'elles se prolongeront dans l'accès direct à l'informatique et la télématique multimédia? Cependant, il convient peut-être de modérer quelque peu cet enthousiasme. Est-ce que cet agencement de toutes les formes de document, ce recours combiné à tous les supports d'information et de communication, ne risque pas de se faire au détriment, pour une part, de la rigueur? On sait que les dernières générations de manuels scolaires officiels ont fait l'objet de vives polémiques. On les a accusés, peut-être bien non sans raisons, de faire perdre une vue d'ensemble des réalités historiques, en particulier, de ne pas être en mesure de donner les repères essentiels, de distinguer le détail, l'accessoire, du décisif et du pertinent, et de sacrifier ainsi une culture méthodique de fond à une séduction dispersée. Or, il s'agit là de réquisits pour une orientation en connaissance de cause dans la vie personnelle et dans la vie collective, sociale et publique. Ensuite, et surtout, toutes ces nouvelles possibilités, offrent avant tout accès à des documents, au mieux à des connaissances constituées. Mais là n'est pas, selon nous, la finalité de l'éducation en société démocratique. Le but, croyons-nous, de toute bonne pédagogie est *l'autonomie* de l'individu, c'est-à-dire sa liberté de pensée ou faculté de penser par soi-même, et la capacité d'apprendre par soi-même. Ainsi, la vraie liberté, l'authentique autonomie en matière d'éducation, commence essentiellement après l'accès aux documents et aux résultats établis des différentes disciplines. On retrouve donc ici la crainte d'une éducation et d'une socialisation ayant des effets de dissémination, voire d'éclatement, contre le nécessaire esprit de synthèse et de réflexion critique, qui viendrait rencontrer, du côté de l'offre, la culture kaléidoscopique dont nous avons ébauché une critique ci-dessus. S'inspirant de certaines réflexions d'Y. Johannot, on pourrait nous objecter que c'est notre propre angoisse qui nous fait nous raidir contre cette déstabilisation du "livre-pierre", selon l'expression de cet auteur¹¹⁰. Mais, on fera valoir, sans rejeter pour autant ces analyses, qu'on peut tout aussi bien considérer les choses dans une autre perspective. En effet, demandera-t-on, est-ce que les contraintes d'exposition qu'impose la forme du livre ne sont pas fort bénéfiques à une formation solide et rigoureuse de l'esprit?

¹¹⁰Johannot. Tourner la page, ref 44

L'état de la réflexion

Il est indéniable que la pensée humaine fonctionne, s'effectue, de façon à la fois diachronique et synchronique, qu'elle joue sur ces deux registres, fait appel à ces deux dimensions. S'il s'avérait fructueux néanmoins de remettre quelque peu en cause une sorte d'impérialisme" de la discursivité, de la temporalité de la pensée et de l'expression, on aurait vite fait en besogne en prétendant renverser les choses du tout au tout en s'étayant sur la conviction que notre pensée est, en son fond, essentiellement synchronique, synoptique, panoptique, et que ce ne sont que les contraintes attachées à une technique intellectuelle, à une technique d'expression, aujourd'hui dépassable, qui auraient imposé le temps comme dimension privilégiée du discours et de la pensée. Cependant, on ne peut pas ne pas s'empêcher de penser que cette technique correspondait à une tendance "nécessaire" pour répondre à une exigence, qui est à la l'origine de progrès incomparables de la civilisation humaine, même si on envisage éventuellement qu'elle ait fait désormais son temps. Nous savons cependant, du fait de l'existence des sociétés sans écriture, que celle-ci n'est pas d'une nécessité incontournable. Elle avère "seulement" une rencontre - d'un artefact humain avec le réel - si fructueuse, si profitable, si efficace, qu'elle devait être amenée à s'imposer pendant des millénaires à la plupart des civilisations, si jamais elle ne s'impose pas finalement, dans une large mesure, comme indispensable. Ainsi, on est amené à penser l'institution de l'écriture comme "une rationalité orientée explicitement par une finalité intentionnelle". Même si cela ne peut se "justifier autrement que par des rationalisations a priori", ce type de raisonnement trouve une certaine légitimité selon le biologiste H. Atlan, réfléchissant sur "où placer la barrière entre explications causales et explications intentionnelles"¹¹¹.

Il nous semble, en dépit de toutes les séductions des promesses informatiques, que le temps reste la dimension essentielle de la pensée et ne peut que le rester. Certes, dans toute pensée ambitieuse, c'est-à-dire dans toute théorie, l'esprit de système qui est recherche d'un ordre, d'un "cosmos", pousse la pensée sur la pente de la spatialité. Mais, outre que le système, la mise en ordre, le modèle, s'élabore toujours dans le temps, ce qui il est vrai subordonne le temps à un rôle de moyen en extériorité par rapport à la théorie à construire, le retour sur ce qui n'a été établi toujours que provisoirement, comme s'entendent à le penser la plupart des épistémologues aujourd'hui, ne peut être remis en question, modifié, confirmé, transformé, bouleversé, que par le mouvement réflexif. Or, celui-ci ne peut s'effectuer que dans le temps. Il est la porte qui ouvre sur le temps du progrès qui permet non pas "l'accumulation du savoir", contrairement à la vision naïve de l'histoire de la science, mais la succession de "paradigmes"¹¹² de plus en plus valides.

¹¹¹ Henri Atlan, "D'un désir artificiel?", *Traverses* 44.45, sept.1988, Centre national d'art et de culture Georges Pompidou, Centre de création industrielle. p. 9 et 12

¹¹² Thomas S. Kuhn *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion. 1983. Champs

Bien entendu l'idéalité de la théorie reconnue à une époque comme la plus valide se représente dans la dimension spatiale, comme présence à notre disposition d'une structure du *logos*, mais, sans la dimension temporelle, elle ne pourrait même pas être visée. Ainsi, le philosophe C.Castoriadis a pu dire que "la vérité, c'est le mouvement vers la vérité". Quant à K.Popper, on sait qu'il soutient la thèse qu'une théorie vraie n'est jamais qu'une théorie en attente d'être démentie, d'être falsifiée : la scientificité d'une théorie se mesure à sa "falsifiabilité".

Si donc l'écriture peut être jugée aujourd'hui comme par trop enchaînée à une linéarité et une temporalité faisant obstacle à la pensée, il convient de rappeler ici que la pensée du temps est une des pierres d'achoppement de toute la tradition philosophique et scientifique. Le temps a en général, jusqu'à une période très avancée, été conçue comme une quatrième dimension de l'espace et non comme une dimension spécifique. C'est en général la dimension extérieure, contrainte donnée dont on ignore le sens, par et dans laquelle s'actualisent les choses en leur finalité. On trouve deux expressions paradigmatiques de cette façon de voir, chez Aristote avec sa théorie de l'*entelecheia* (εντελεχεια), et chez Hegel avec "l'Esprit Absolu" auquel aboutit tout le travail à travers le temps de la phénoménologie de conscience. Bergson fut peut-être le premier à avoir mis le doigt sur ce point et à en effectuer la critique afin de penser le temps comme dimension authentiquement sui generis.

Nous avons posé au départ de cette partie deux questions, à savoir : 1- est-ce que nous ne pourrions penser qu'en images, qu'en formes, saisies instantanément en un seul regard synchronique, sans recourir à la discursivité, ou alors de façon accessoire, est-ce que nous pouvons penser et raisonner exclusivement par un travail de disposition spatiale des informations, des termes, des logarithmes etc., reliés par des flèches, disposés en tableaux et autres graphes? 2- est-ce que cela, si notre finitude n'y fait pas obstacle, si notre constitution en offre la possibilité, s'effectuerait pour le meilleur, déployant des possibilités de pensée, de théorisation scientifique, de création culturelle en tous domaines, inimaginables dans les modalités traditionnelles de "la vie de l'esprit" et ouvrant les perspectives d'un enrichissement sans pareil?

Moyennant les quelques éléments d'élucidation apportés ici, certes fort insuffisants face à une telle question, nous avons, tout en ayant conscience de cette limitation, tendance à croire que la linéarité de l'expression de notre pensée n'est pas une contrainte extérieure liée irrémédiablement à une finitude dommageable mais est intrinsèquement liée à notre mode de pensée, est inhérente à notre pensée, notre représentation des choses. Hors du phantasme de l'adoption du point de vue de surplomb d'un dieu ayant don d'ubiquité, la dimension du temps nous apparaît bien plutôt comme la *condition*

positive du mouvement d'un savoir en progression. On se souviendra en tout cas, comme on l'a vu ci-dessus, que c'est Platon qui, le premier, a rabaisé "la connaissance discursive" par opposition à une intelligence directe des Idées, seules vérités selon lui. En ce sens, c'est lui qui introduit le premier la critique de la temporalité du langage en sa linéarité. Sa vision non sensible des seuls νοητά (Intelligibles), est la négation la plus radicale du temps : l'exigence d'éternité. Mais si des recherches contemporaines renouent, dans leur critique de la représentation linéaire, avec cette pensée, c'est pour faire toute sa place à une imagerie sophistiquée, que Platon aurait tout autant condamnée. L'orientation des recherches contemporaines va bien plutôt dans le sens d'une graphique pragmatique, philosophique ou scientifique¹¹³, que notre philosophe aurait mis au niveau d'une connaissance de second rang.

Le caractère temporel du processus de pensée, qui se manifeste dans la linéarité de l'expression langagière, écrite ou orale, est le plus vraisemblablement indépassable, incontournable. Cela ne signifie pas qu'il faille se fermer aux possibilités fructueuses que pourraient ouvrir, qu'ouvrent déjà, les techniques informatiques les plus sophistiquées, orientées vers la production et la création, PAO, CAO, FAO¹¹⁴ ouvrant sur "l'univers" du virtuel. Ces techniques, ces nouveaux outils, mettent l'accent sur une pragmatique spatiale du faire : elles sont en mesure de transformer de nombreux métiers autrefois artisanaux, en travaux complexes où l'esprit et la main travaillent en synchronie parfaite à partir des informations rétroactives fournies en continu par l'ordinateur qui assiste la tâche. La conception et la construction assistée par ordinateur utilisent toutes les ressources de la rétroaction cybernétique associées à l'immensité des informations, à la puissance et la vitesse inimaginables des calculs menés en parallèle et de la transmission des résultats selon ce parcours en boucle. Il existe déjà même des logiciels qui servent à concevoir des logiciels, soit un travail d'élaboration de programmes informatiques assistés par ordinateurs. Au-delà nous atteignons la question de "l'intelligence artificielle", terrain sur lequel nous ne nous avancerons pas ici.

* *
*

Un prétendant bibliothécaire, médiateur culturel "par destination", ne peut plus aujourd'hui se dispenser d'une réflexion sur la production et la création artistique assistée par ordinateur. On compose de la musique, on écrit de la littérature, on produit des peintures en s'aidant d'ordinateurs depuis un temps déjà non négligeable. La question qui

¹¹³Voir Pierre Riffard, "Graphique et philosophie", *Communication et langages*, 2ème trm. 1991, no.88

¹¹⁴PAO : publication assistée par ordinateur, CAO : Conception assistée par ordinateur, FAO : fabrication assistée par ordinateur. Voir Breton et al. *Pour comprendre l'informatique*, Ch.3, pp.77/93

se pose ici face à cette effectivité, est d'estimer précisément le rôle de l'ordinateur dans un processus créatif de bien culturel. Est-ce que l'ordinateur apporte simplement un nouvel outil dans l'histoire des techniques artistiques, ou bien participe-t-il un tant soit peu, en tant que tel, au processus créateur lui-même? Rien de ce que nous connaissons à ce jour ne nous permet d'aller en ce sens. Nous ne pouvons ici que faire valoir deux remarques de bon sens. Si les oeuvres esthétiques étaient produit d'un art combinatoire, on pourrait tout à fait envisager de confier à des ordinateurs la production dans le domaine des beaux-arts. (Nous laissons ici de côté les considérations sur les conséquences existentielles d'une telle éventualité.) Mais la plupart des théories esthétiques contemporaines - et héritées - démentent une telle conception de l'oeuvre d'art. L'oeuvre d'art, dans la mesure où elle est originale, trouve sa source essentielle dans "l'imagination radicale" de l'homme, soit dans la faculté la plus complexe, la plus insondable de la psyché humaine selon l'expression et la théorie de C.Castoriadis¹¹⁵, alors que "l'intelligence artificielle" en est encore au stade des balbutiements, qu'on ne peut confier à un ordinateur, dans cette perspective, la résolution de simples problèmes que les hommes résolvent pourtant quotidiennement avec la plus grande facilité. Peut-être, dans un temps lointain, sera-t-on en mesure d'infirmer cette conception de l'oeuvre comme échappant en dernière instance à toute combinaison logique aussi complexe soit-elle. Tout en avouant que cela nous semble très invraisemblable, nous nous refuserons à pénétrer dans le genre prophétique, car toute prévision en l'état des choses nous conduit à faire de la science-fiction.

Si l'ordinateur, comme technique d'assistance à la production d'oeuvres artistiques, ne joue que le rôle d'une aide, puissante certes quantitativement, qui peut être conçue comme la délégation des "opérations" en art qui peuvent être traitées sous forme d'algorithmes, comme problèmes logiques. Telle est, du moins la position de la plupart des compositeurs faisant appel à l'informatique, tels que Boulez, Xenakis etc¹¹⁶. Il n'empêche que certains n'hésitent pas, par ailleurs, à franchir le pas, à l'image de ce que font certains pour "l'intelligence artificielle", de vouloir tout confier à l'ordinateur, le point de mire de cet imaginaire, qu'il n'est pas le lieu d'analyser¹¹⁷, étant une machine remplaçant entièrement l'homme dans la création musicale! Si l'on laisse de côté ce qui semble relever de phantasmes délirants, l'option raisonnable évoquée en premier est d'autant plus envisageable lorsqu'on sait la part formidable d'intégration de structures plus ou ordonnées et symétriques qu'il faut engranger pour s'adonner à l'art de la composition ou à celui de l'improvisation, même. Cela est particulièrement vrai de la

¹¹⁵ Voir, entre autres, Cornelius Castoriadis. L'institution imaginaire de la société. Paris : Seuil. 1975.

¹¹⁶ Voir par exemple l'entretien entre P.Boulez, P.Manoury et P?Greussay, "...et la musique". Traverses, 44.45, op.cit, où Boulez s'explique sur son rapport à l'informatique et aux données que lui fournissent l'ordinateur pour la composition musicale. pp.129/37

¹¹⁷ Sur ce point, voir les hypothèses plus ou moins pertinentes formulées par J.Baudrillard et M.Guillaume, Traverses, 44.45, op.cit., p.18 à 28

musique qui a tant fasciné les Anciens Grecs, au point d'en faire un modèle de l'ordre du monde (Pythagore) ou de l'associer étroitement aux mathématiques comme discipline scientifique (Platon). Mais, si la musique n'était que nombre, que rapports d'intervalles, nous émeuvrait-elle? On peut, sans guère prendre de risques, en douter fortement. La musique ne nous émeut en fait que par le supplément essentiel qui vient non pas simplement se surajouter mais s'infiltrer, s'immiscer, dans tous les interstices d'une composition bien réglée "techniquement", de telle façon que l'ordre et ce qui y lui échappe irrémédiablement forment une trame. Ni Rameau, ni Rousseau en somme : il faut à la musique les accents de la mélodie et les recherches plus abstraites et rationnelles de l'harmonie et du contrepoint¹¹⁸.

Dans le domaine littéraire, des artistes comme Thomas de Quincey, Artaud, Michaux etc. qui se sont livrés à un travail artistique sous l'emprise de drogues diverses n'y ont pas trouvé, autant qu'on puisse en juger, une source d'inspiration qui leur fasse produire des chef-d'oeuvre d'une autre trempe que ceux de leurs prédécesseurs ou contemporains, même si leurs oeuvres sont parfois fortes et originales. On peut se demander, de façon analogue, si les compositions de "musique concrète" d'un P.Schaeffer et d'un P.Henry, "effectuées par manipulations électro-acoustiques plus ou moins complexes d'enregistrements sonores élémentaires"¹¹⁹ ou d'un Xenakis, musicien de formation mathématique, entiché de composition préparée par et assistée de nombreux "calculs" sur ordinateur, se placent *de ce fait* "sur la même ligne de crête" que les grands musiciens du passé¹²⁰.

L'exemple de "l'idéographie dynamique" de Pierre Lévy.

Au fond, notre réflexion prend ici la tournure d'un essai de "gnoséologie-fiction" ou, pourrait-on dire encore, de "futurologie gnoséologique".

Mais pourquoi s'aventurer encore sur un tel terrain et ne pas mettre un point d'arrêt, certes provisoire, à ce travail en cet endroit? La question se pose de façon d'autant plus pressante que ce qui est soulevé ici concerne les questions les plus ambitieuses, les plus vastes, rouvrant à nouveaux frais tout un pan du débat philosophique à la lumière des nouvelles disciplines comme la neurobiologie ou les sciences cognitives ainsi que les nouvelles technologies issues des dernières vagues de la technologie informatique.

¹¹⁸ Sur la controverse musicale entre Rousseau et Rameau voir L'Essai sur l'origine des langues, suivi de Examen de deux principes avancés par Monsieur Rameau, ref 92

¹¹⁹ Roland de Candé. Dictionnaire des musiciens, Paris : Seuil, 1964. p.223. (Microcome)

¹²⁰ C'est à C.Castoriadis que j'emprunte le principe de ce petit expériment mental. Voir son texte "Transformation sociale et création culturelle" in Le contenu du socialisme, UGE, 10/18, 1979, p.421

Si nous tenons malgré tout à les aborder - de façon aussi limitée cela soit-il, quitte à se contenter de simplement les effleurer - c'est qu'il nous apparaît que la poussée et la cohérence de notre cheminement et réflexion appellent cette ouverture finale sur les questions abyssales d'une nouvelle forme de pensée et d'écriture, d'un nouveau dispositif de la pensée et de l'écriture requérant de nouveaux rapports à leur égard, amenant donc à instituer une nouvelle culture, d'abord une nouvelle façon pour l'homme d'aborder sa connaissance du monde et de soi, et au-delà une révolution dans sa façon de se situer dans le monde, "d'habiter la terre". Nous ne sommes pas, ici, poussés à trop embrasser par excessive ambition mais par exigence de donner cohérence à l'ensemble de cette esquisse.

Dans la pensée traditionnelle, nous l'avons vu, l'image en sa spatialité l'emportait largement sur le temps comme dimension où l'on concevait que venaient se former les représentations et les connaissances. Le temps ne jouait par suite que le rôle subalterne d'une contingence extérieure, certes incontournable, mais où rien ne se jouait d'essentiel concernant la pensée et la vérité. Ce n'est que tardivement dans l'histoire des idées que le temps, prenant en quelque sorte sa revanche, en vient à prendre une position prédominante. On voit se manifester cette évolution chez des auteurs comme Nietzsche, Bergson, Heidegger, Merleau-Ponty etc., en même temps que cela s'impose fortement dans les diverses disciplines scientifiques. Avec G.Vico, Hegel -anticipé par Kant dans ses Opuscules sur l'histoire¹²¹ - l'Histoire venait à s'imposer comme thème central de la pensée philosophique. Mais, ce n'est qu'avec les auteurs précédemment cités, que la dimension du temps acquiert sa dimension essentielle d'incertaine ouverture, au lieu de se fermer en un système clos, effectue une brèche dans la métaphysique de l'identité ou de la détermination dans laquelle vient s'engouffrer la possibilité de voir et penser l'idée d'une "création radicale" humaine¹²².

On peut donc se demander si tout ceux qui, aujourd'hui comme Pierre Lévy, sont à la recherche d'une "pensée-image" - en l'occurrence sous la forme d'une "idéographie dynamique" - ne nous font pas tout simplement revenir en arrière, renouer avec une vieille tradition, à partir certes de l'émergence de nouvelles technologies de pointe qui viennent en outre s'inscrire dans une tradition d'un siècle ayant donné naissance à une "civilisation de l'image", avec l'invention de la photographie et du cinématographe.

Mais il faut se garder de confondre le temps comme dimension technique et le temps comme dimension ontologique. Autrement dit, la langue est-elle nécessité technique liée à l'institution sociale des langages articulés ou bien y a-t-il un lien essentiel

¹²¹ Kant, Opuscules sur l'histoire, G.F. Flammarion, 1990

¹²² Castoriadis, L'institution imaginaire de la société, ref 115

entre l'institutionnel et l'ontologique sur lequel le premier viendrait s'étayer faisant que la linéarité de la pensée en son expression, loin d'être une contingence ou une convention, serait inhérente à la vérité conçue comme mouvement, c'est-à-dire non pas comme existant toujours déjà en droit et étant simplement à découvrir en fait, mais comme à effectuer dans un processus d'invention et de renouvellement créateur sans fin?

L'image n'est pas nécessairement synonyme de staticité, comme le prouve l'invention de l'image animée à partir de laquelle s'est effectuée l'expansion du cinéma. P.Lévy ne propose pas une simple idéographie mais il s'empresse de la qualifier du prédicat de "dynamique". Il s'agit, dans son esprit, certes d'une écriture nouvelle mais empruntant au cinéma son caractère fondamentalement cinétique (tous termes à l'étymologie grecque, de κίνημα : mouvement, et κινεω : mettre en mouvement).

Pierre Lévy se réfère aux travaux de C.Castoriadis, mais sans en exploiter toutes les possibilités et toutes la richesse. Il se contente d'une rapide allusion à "l'imagination créatrice". Or, chez cet auteur, la dimension temporelle, qui est aussi bien la dimension créatrice ("le temps est création"), l'emporte largement sur la dimension spatiale dans une philosophie qui s'articule pour une part essentielle pourtant sur une conception originale de l'imagination et de l'imaginaire. Pour l'auteur de L'institution imaginaire de la société¹²³, c'est, en apparence paradoxalement, la spatialité qui est secondaire, subordonnée par rapport au temps. C'est qu'il ne propose pas une théorie psychologique de la faculté de la psyché à se former des images mais bien plutôt une théorie de l'imagination comme flux psychique continu, ininterrompu, du moins souterrainement.

La question au fond posée est celle des "nouvelles technologies intellectuelles" susceptibles de remettre en question les formes actuelles de représentation et de raisonnement (quelles que soient leur finalité). Mais si la transformation éventuelle des formes existantes d'extériorisation de la pensée ne saurait être envisagée sans qu'on touche également au processus même de la pensée, il nous semble difficile, voire unimaginable, que la pensée humaine puisse être remise en cause en tant qu'elle trouve sa source à la fois dans le surgissement incessant de "l'imaginaire radical", de ses significations, et dans l'élaboration d'une logique "ensembliste-identitaire". On ne voit donc pas que la question puisse être centrée autrement que sur la question des formes d'expression du processus de pensée ainsi cadré dans ses plus grandes lignes. Il n'y a là nul conservatisme : C.Castoriadis, comme un certain nombre d'autres auteurs tel que E.Morin ou, en l'occurrence, P.Lévy, sont à la recherche d'une pensée plus complexe pour un monde qu'on perçoit aujourd'hui, paradoxalement au fur et à mesure des progrès des connaissances scientifiques, plus mystérieux et énigmatique que jamais.

¹²³Castoriadis, ref 100

Cependant, P.Lévy, précisément, semble vouloir remettre les choses en cause plus profondément. Certes, il y a aura toujours "l'ordre des successions" et "l'ordre des coexistences", selon la distinction de Leibniz, mais peut-on envisager qu'on puisse se passer un jour de penser, connaître et communiquer, du moins dans certains domaines, en particulier celui de la connaissance mais pas exclusivement, par le moyen des "langues naturelles", ou même plus modestement que celles-ci deviennent secondaires et périphériques, laissant l'essentiel à d'autres formes d'expression et de communication? Telle semble bien être en tout cas si ce n'est la thèse, l'idée orientatrice de la recherche de P.Lévy, même si sa disposition d'esprit le conduit plutôt à faire feu de tout bois, à intégrer le maximum des ressources possibles.

Certes, des "langues" artificielles ont déjà été inventées. C'était le projet de la "caractéristique universelle", fondée sur les mathématiques, de Leibniz et cela s'est vu réalisé pour une part dans les différentes logiques formelles sous l'impulsion d'auteurs comme Frege et bien d'autres. Mais ces fameux langages mathématiques ou logiques n'arrivent jamais à se fermer sur eux-mêmes, à être indépendants et autosuffisants. Il leur faut toujours le secours du "langage naturel" pour pouvoir être présentés, en particulier dans l'aspect essentiel de leurs axiomes, de leur principes premiers (qu'on se rapporte par exemple à la définition toute simple en apparence d'un "ensemble" par Cantor rapportée à la totalité des mathématiques exprimées dans le langage de la théorie des ensembles). Et ceci n'est pas seulement un mystère de fait, puisque cette incomplétude a fait l'objet en son principe du fameux théorème de Gödel. Donc les langages spécialisés élaborés par les mathématiciens et les logiciens, qui ne sont d'ailleurs accessibles qu'aux spécialistes, ne peuvent cependant pas, et non pas seulement pour des raisons pédagogiques d'exposition, se passer en dernière instance des "langages naturels". Le langage informatique a longtemps posé le même problème, sa grande complexité n'en permettant l'accès qu'à un petit nombre d'initiés. Mais avec la troisième génération informatique, celles de la microinformatique se diffusant à travers toute la société, des entreprises jusqu'aux particuliers, ont été développées des interfaces offrant aux usagers un rapport beaucoup plus "convivial", selon le jargon récupéré des premiers projets californiens d'une utopie informatique¹²⁴, qui permettent d'envisager, au prix d'un apprentissage de plus en plus réduit, une universalisation de la communication, idéalement, radicalement décentralisée par le moyen des ordinateurs connectés à des réseaux. Dans cette perspective, il n'y a nullement à projeter une transformation culturelle, voire anthropologique, en profondeur de l'homme comme "ζῶον λογόν", "animal parlant, raisonnant". Par la médiation de logiciels offrant des interfaces de plus en plus maniables

¹²⁴P.Breton. *Une histoire de l'informatique*, ref 65, en part. pp.229/233

sans formation particulière, un certain niveau de "langage" informatique peut devenir universel.

Il est clair que P.Lévy vise, avec son projet d'"idéographie dynamique" une telle universalité. Même s'il semble viser en priorité un public d'étudiants et de chercheurs, il a vocation, selon lui, à s'étendre de la façon la plus largement démocratique. La question est ici de savoir jusqu'à quel point ce projet peut se substituer à l'écriture et aux "langages naturels", en faisant appel à toutes les ressources graphiques qui ne relèvent pas de l'objet d'étude de la linguistique au sens strict : icônes, symboles, images, idéogrammes, idéographes et toutes les sortes de graphismes existants et imaginables. A ces éléments viendrait en outre s'ajouter une véritable syntaxe sui generis permettant leur liaison en un processus continu. Toutes ces ressources de représentation devraient permettre d'exprimer aussi bien des choses concrètes que des choses abstraites, selon notre auteur, avec cet avantage immense d'une "interactivité dynamique", c'est-à-dire d'une véritable invention au fur et à mesure de l'avancement de la session de travail, contrairement à la simple interactivité liée aux CD actuels, qui ne permet que des alternatives préconçues et prédéterminées de cheminement et ne laisse donc aucune place à la créativité.

On peut donc, après cette rapide présentation du projet de P.Lévy - qui n'offre qu'une formulation et qu'une voie de recherche parmi d'autres, comme celle de "l'intelligence artificielle", et qu'il énumère de façon exhaustive pour mieux s'en distinguer - se demander si dans "l'idéographie dynamique", c'est en fin de compte la dimension spatiale/imageante ou la dimension temporelle/dynamique qui l'emporte. En tout cas, notre court exposé montre qu'il ne s'agit pas d'un simple retour à la prédominance écrasante de l'espace et de l'image comme éléments privilégiés de représentation, ne serait-ce que comme étape intermédiaire préalable au travail conceptuel, chez bien des philosophes de la tradition héritée.

A priori, la dénomination proposée par P.Lévy laisse entendre que les deux dimensions sont ici décisivement coprésentes : le caractère spatial des idéogrammes et idéographes et, par ailleurs, le caractère temporel mettant en oeuvre ce qui apparaîtrait comme la plasticité mouvante des idéogrammes et idéographes, plasticité dont la puissance instrumentale serait à notre disposition, et qui aurait la qualité essentielle d'être éminemment maniable. C'est là ce qu'entend, tel que nous l'avons compris, P.Lévy par "dynamisme".

Cette dynamisme, c'est la possibilité de faire se mouvoir selon son bon vouloir, ad libitum, idéogrammes et idéographes, d'en introduire de nouveaux comme d'en supprimer d'anciens, tout en respectant un minimum de règles syntaxiques élémentaires et nécessaires. Mais ces idéogrammes et ces idéographes ne sont au fond que des dessins,

des peintures ou des images. L'image, pour être animée, n'en est pas moins image. Le cinéma prouve, sur ce point, que l'image animée est on ne peut plus compatible avec le récit, c'est-à-dire avec des représentations qui défilent à travers et avec le temps, sans lequel elles seraient incompréhensibles.

L'idéographie dynamique n'est pas non plus prisonnière d'une immédiateté qui enfermerait dans l'instant du présent. Elle est douée, par vocation de base comme toute machine informatique, de possibilités de stockage et de traitement de la mémoire sans comparaison avec les possibilités de la mémoire naturelle des hommes. Certes, cette mémoire est extériorisée, objectivée par inscription en des processus physiques. On a donc jamais devant soit que la présence, que l'on peut laisser durer comme on l'entend, d'une image. Mais, comme avec un ouvrage, un livre, il est toujours possible, avec bien entendu des modalités différentes, de revenir en arrière, par la sauvegarde de tout le cheminement effectué et "sauvegardé", comme il est possible surtout d'aller de l'avant par des essais multipliés ad libitum dont apparaît aussitôt le résultat et qu'on peut aussi bien modifier, infléchir ou transformer.

Un nouvel univers culturel et intellectuel, mouvant et déstabilisant

Certes, une fois le travail achevé, ne sera-t-on pas tenté, s'inquiètent certains, de supprimer - d' "écraser" - les fichiers contenant les étapes successives de la recherche, de l'élaboration préparatoire, ou bien l'équivalent des anciens brouillons pour ce qui concerne la littérature? Il est certain qu'aux ratures se substitueront, dans l'écriture sur écran, d'emblée les dernières corrections retenues, qu'on se trouvera toujours plus tentés de revenir sur le texte pour le modifier sans savoir s'arrêter raisonnablement, tellement le remaniement, la remise en forme et toutes les sortes possibles de correction deviennent éminemment faciles avec le traitement de texte informatisé. Il n'est pas exact que l'écriture informatique ne permettrait pas de revenir sur ce qui a été d'abord fait, de telle sorte qu'on redeviendrait prisonnier de la linéarité radicale du discours oral qui s'évanouit au fur et à mesure qu'il avance. La possibilité est laissée de garder, conserver, les différentes esquisses ou les différentes versions d'une oeuvre sur différents fichiers, car les fichiers sont multipliables à l'infini comme les livres. Ainsi, on ne perdrait ce qui fait, selon M. Butor, "l'avantage premier de l'écriture" : "le déploiement simultané à nos yeux de ce que nos oreilles ne pourraient saisir que successivement" et ainsi "faire durer la parole". Ainsi, par rapport au livre sous forme de codex, l'essentiel de ce qui faisait la supériorité incomparable de celui-ci semble pouvoir être conservé, soit "la disposition du fil du discours dans l'espace à trois dimensions", celle de la longueur de la ligne, celle de la hauteur de la page lue de haut en bas, celle enfin de l'empilement des pages les unes

sur les autres en un volume¹²⁵. On ne voit guère comme réserve, peut-être non négligeable, le fait que cette troisième dimension précisément au lieu d'être actuelle devient virtuelle. Une certaine déperdition s'effectue eu égard à la facilité de feuilletage, même si cela ne fait pas pour autant revenir aux contraintes du rouleau (volumen), car il est toujours possible de retourner à des points précis du texte, de les afficher, grâce aux indexations systématiques de la totalité des mots.

Ainsi, plutôt que d'incriminer l'écriture informatique, peut-être serait plus intéressant de s'interroger sur notre rapport aux vestiges et aux traces du passé? Pourquoi accordons-nous une telle valeur à tel manuscrit, pouvons-nous investir avec une telle force affective le brouillon quasi illisible ou le moindre bout de papier écrit de la main d'un grand écrivain? Sans que cela nous semble tout à fait ridicule, nous renvoyons à notre analyse, ici même, de cette valorisation qui tend à tourner au fétichisme.

Cependant, ce caractère éminemment mouvant, cette déstabilisation que nous évoquons avec P.Bazin plus haut, ne peut pas manquer d'inquiéter dans un monde dont tous les repères deviennent flous et précaires. Dans quelle mesure l'humanité pourrait-elle supporter, sans devenir la proie d'une angoisse profonde, cette fluidité héraclitéenne? Dans un monde profondément instable, subissant une accélération de la plupart des processus avec une tendance à l'entropie qui semble, pour l'instant, plutôt l'emporter, de nombreuses manifestations attestent d'un besoin profond des hommes à retrouver des repères solides.

Où se situe donc la différence et, bien entendu l'avantage, de ce projet d'"idéographie dynamique" par rapport à l'expression écrite ou orale au moyen du "langage naturel"? Ce dernier se caractérise déjà essentiellement en sa constitution par un double niveau d'articulation, phonétique d'une part, syntagmatique d'autre part, par un vaste système d'oppositions et de règles de composition et de combinaison, qui permettent d'exprimer un monde de significations sans limites assignables. La caractéristique essentielle de cette structure de symbolisation est qu'elle est purement conventionnelle. On accède au niveau sémantique à des significations associées en phrases et composées en discours ou écrits par l'intermédiaire d'un pur artifice complexe, doublement stratifié.

L'"idéographie dynamique" relèverait aussi bien du registre symbolique et ne serait pas moins propre à véhiculer du sens. Mais celui-ci serait obtenu et construit par d'autres moyens, symbolisé par d'autres voies. Le symbolisme idéographique serait par définition plus concret, même lorsqu'il s'agirait d'exprimer des idées abstraites, de représenter des

¹²⁵ Michel Butor, Répertoire II, Editions de Minuit, 1987, p.104 et s.

argumentations. Son apport essentiel semble devoir être une *malleabilité*, une *fluidité*, dans l'expression et la représentation, une rapidité et une facilité dans la modification des représentations sans commune mesure. Ainsi, il apparaît comme un moyen d'expression qui permet de suivre au plus près le processus mental, le flux psychique, dans sa spontanéité et sa vitesse naturelle, de façon beaucoup plus efficace et immédiate que l'institution sociale de la langue en sa double articulation. Il est vrai que celle-ci nous apparaît souvent comme trop lente pour pouvoir suivre l'aisance naturelle de notre pensée. On peut se plaindre, en particulier pour ce qui concerne l'écriture, que notre langage habituel est incapable de suivre le rythme naturel de notre pensée. Dès l'antiquité grecque, on caractérise la pensée humaine par sa vélocité. Homère caractérise souvent ses héros par leur "pensée ailée" ou "agile" (ταχυσ ou ωκτως) et Sophocle, dans un célèbre chœur d'Antigone, qui ébauche à lui seul toute une anthropologie, évoque "la pensée rapide comme le vent" ("και φθεγμα και ανεμοεν φρονημα") de l'être humain¹²⁶. Dans cette perspective, en particulier par rapport à l'action, le langage peut apparaître en quelque sorte comme un obstacle. Il est, en effet en un certain sens, la cause d'une déperdition non négligeable, nous obligeant à ralentir par trop l'expression de tout ce qui vient à notre flux psychique, à en oublier une bonne partie en quantité et en richesse d'arborescence, si l'on peut dire, en raison de la recherche des mots justes, propres, à la communication de ce qu'on pense et "veut dire" pour se faire comprendre. Qu'on pense ici aux vers des Four Quartets de T.S.Eliot sur l'échec toujours répété, et qui cependant ne doit pas décourager les tentatives, de toute volonté d'exprimer quelque chose. Dans ces vers, on trouve à la fois l'expression d'une mélancolie et d'une lassitude à l'égard de l'usure des mots répétés sans cesse, mais aussi, en filigrane, l'espoir d'une inépuisabilité des possibilités d'expression du langage¹²⁷.

Ceci dit, ce ralentissement de l'expression auquel nous contraint notre langage possède également un aspect positif, qui pourrait s'avérer essentiel. En effet, la pensée brute, dans la mesure où on peut isoler quelque chose comme cela, c'est le chaos de notre flux psychique, qui est à double tranchant, qui nous fait voir certes à la vitesse de l'éclair des intuitions soudaines qu'on cherche, souvent en vain, à ne pas laisser échapper, à ne pas laisser s'envoler, mais aussi bien qui brouille et mélange tellement tout, représentations, affects et désirs, se superposant, se recouvrant, s'entremêlant, en un pandémonium inextricable, que le langage semble se présenter comme une discipline ad

¹²⁶Sophocle. Tragédies. (Antigone). Paris : Folio-Gallimard. 1973. p.105

¹²⁷T.S. Eliot. Poésie. Edition bilingue. Paris : Editions du Seuil. 1969. trad. de Michel Leiris. "Four Quartets" : "So here I am, in the middle way, having had twenty years -/Twenty years largely wasted, the years of l'entre deux guerre -/ Trying to learn to use words, and every attempt,/ Is a wholly new start, and a different kind of failure/ Because one has only learnt to get the better of words/ For thing one no longer has to say, or the way in which/ on is no longer disposed to say it. And so each venture/ Is a new beginning, a raid on the inarticulate/With shabby equipment always deteriorating/ In the general mess of imprecision of feeling./ Undisciplined squads of emotion. And what there is to conquer/ By strength and submission, has already been discovered/ Once or twice, or several times, by men whom one cannot hope/ To emulate - but there is no competition-/ There is only the fight to recover what has been lost/ And found and lost again and again : and now under conditions/ That seems unpropitious. But perhaps neither gain or loss/ For us, there is only the trying. The rest is not our business." p.182

hoc pour y mettre l'ordre nécessaire, à la fois pour mieux "voir" soi-même les choses que pour pouvoir mieux les communiquer et se faire comprendre précisément. La médiation du langage articulé apparaît comme salutaire, si on s'imagine ce que pourrait donner une communication immédiate et directe, comme par fusion, des psychés en leur état "sauvage". Il faut se souvenir ici des propos de Kant dans son petit texte "Qu'est-ce que les Lumières?" qui exprime cette condition de possibilité de la communication, thème sous le signe duquel, selon l'un des principaux commentateurs de Kant, A.Philonenko, toute la philosophie de cet auteur est mise, effectuée. De la même façon, le "connais-toi toi-même" ("γνώθι σεαυτον"), injonction de la Pythie à Socrate, ne doit pas être compris comme un retour en soi instituant un rapport d'intimité avec soi supprimant tout écart, dans une présence et coïncidence absolues à soi, mais bien plutôt, comme le pensait Platon et tel que l'a commenté H.Arendt, comme un dédoublement interne qui donne l'espace du jeu autorisant "un dialogue avec soi-même".

On conclura ici en invoquant l'éloge de la lenteur proposé par le M.Kundera et reprendre à notre compte la "loi" de "mathématique existentielle" qu'il formule ainsi : "Il y a lien secret entre la lenteur et la mémoire, entre la vitesse et l'oubli" : "le degré de la lenteur est directement proportionnel à l'intensité de la mémoire; le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli"¹²⁸.

La linéarité de l'écriture est-elle dépassable? Quelques objections à l'utopie "hypermédiatique" de P.Lévy

En résumé, il est clair qu'on a affaire à une distinction très nette entre deux modes de symbolisation de la pensée. Pour l'un, on est essentiellement du côté du *continu*, d'une expression fluide venant coïncider avec les caractères de mouvance et de durée du réel, pour reprendre le vocabulaire de Bergson. On fait appel principalement aux ressources du γραφειν (graphein) au sens de l'écriture comme peinture (le mot grec, γραφειν, ayant les deux sens d'"écrire" et de "peindre"), aux pictogrammes, donc, à proprement parler. Pour l'autre, on est situé du côté du *discret*, d'une articulation complexe, dimension plus fondamentale encore de l'écriture répondant à l'exigence d'analyse et d'argumentation qui sont comme l'analogon, dans la pensée, de l'articulation dans l'écriture, celle-ci semblant plus artificielle, obligeant à exprimer les choses plus lentement et plus indirectement, visant aussi, peut-on dire, plus à représenter des *significations* que des *formes*.

Apportons ici une dernière précision, puisque P.Lévy a cru bon d'invoquer la théorie de l'imaginaire de C.Castoriadis à l'appui de son projet d'idéographie dynamique. Pour l'essentiel de la philosophie héritée, la littérature et les beaux-arts sont les domaines

¹²⁸Milan Kundera, La lenteur, Gallimard, 1995, p.44/5

par excellence de l'épanouissement de la fonction "imaginaire". Par contre, l'imagination, aussi bien en ce qui concerne la connaissance que l'éthique, apparaît comme un obstacle fâcheux qu'il faut, toujours avec difficulté, surmonter, comme un piège auquel on ne peut échapper qu'en déployant des trésors d'ingéniosité. C'est avant tout l'origine des obstacles épistémologiques et de biens d'erreurs dans l'agir.

Avec l'"imaginaire", tel que le conçoit C.Castoriadis, on est dans une toute autre perspective. L'imagination n'est pas pour lui la simple fonction psychique, la "folle du logis", qui brouille l'homme avec le monde, les autres et lui-même, et ne peut trouver reconnaissance, être transfigurée que par les esprits artistes auxquels elle inspire des oeuvres d'art, à l'ensemble desquels on donne le nom d'imaginaire pour telle ou telle époque. L'imaginaire, pour cet auteur, est la source originelle et sans fond de l'incessant flux représentationnel, affectif et désirant qui fait la psyché humaine. En ce sens, l'imaginaire comme mode d'expression propre aux poètes et faisant essentiellement appel à leur fantaisie, à toute leur profusion d'images, n'est pas exclusivement assigné à un genre. Il est tout aussi propre à exprimer les "significations imaginaires sociales", dont le "magma" est constitutif de toute société¹²⁹. On ne trouvera dans cette forte conception pas le moindre argument a priori contre les "langues naturelles" ou en faveur d'un mode d'expression corrélatif d'une "pensée-image", telle que la prône P.Lévy.

Si les "langues naturelles" sont, comme le pensent des auteurs aussi différents que C.Castoriadis ou J.Derrida, des entités indénombrables, inépuisables, essentiellement ouvertes, sans limites assignables, donc ayant a priori le pouvoir de créer à l'infini de nouvelles significations, alors on ne voit pas de raisons de se priver de cette "institution", de cet "instrument", pas seulement pour la communication ordinaire, mais aussi bien pour la recherche fondamentale en sciences, et pour le pensée la plus haute et la plus élevée.

On concédera sans difficulté, par ailleurs, que ce n'est nullement une raison non plus pour rejeter, refuser, tourner le dos à des possibilités nouvelles d'expression liées aux développements étonnants et prodigieux des nouveaux artefacts technologiques dans le domaine du génie informatique.

Dès lors, c'est plutôt l'idée d'une complémentarité entre une tradition millénaire profondément intériorisée et que le temps a su, sans qu'on en ait conscience, nous faire user avec virtuosité, et des innovations qui tâtonnent encore largement pour frayer des voies praticables, possibles et satisfaisantes, peut-être même extrêmement prometteuse, qui doit retenir notre attention et mobiliser notre volonté de recherche et de réflexion.

¹²⁹On se réfère ici à la théorie de C.Castoriadis. L'institution imaginaire de la société, ref 114, et Domaines de l'homme. Paris : Editions du Seuil. 1986. Les deux expressions entre guillemets appartiennent à son vocabulaire particulier.

III-L'avenir du métier de bibliothécaire. Ebranlement et recherche d'une nouvelle identité.

Après ce long détour, peut-être peut-on s'enquérir, mieux armé, de l'avenir des bibliothèques et du métier de bibliothécaire dans le nouveau contexte à la fois technique, social et philosophique que nous avons tenté de présenter dans ses grands traits.

Les deux fonctions qui aujourd'hui se dessinent pour un nouveau métier.

Il semble que l'essentiel des tâches traditionnelles des bibliothèques seront délaissées au fur et à mesure que le support imprimé perdra en importance et que la culture de base en informatique se démocratisera par la formation scolaire. Il est périlleux de s'avancer sur ce que sera l'avenir du livre dans notre société et notre culture, mais il est clair qu'il viendra pour une part, impossible à évaluer pour le moment -mais la logique de la techno-science amène à ce que tout ce qui peut être techniquement fait le soit, et qu'on trouve toujours un usage, ne serait-ce qu'après coup, aux inventions de nos ingénieurs ingénieurs comme l'illustre par exemple en France, précisément dans le domaine informatique, l'histoire du Minitel, conçu et installé dans les foyers avant même qu'on ait imaginé ses usages possibles qui n'ont été découverts, pensés, développés qu'a posteriori, après coup - à être court-circuité par une production et une consommation culturelles passant directement par la lecture de CD-ROM, l'usage des CD interactifs, par la circulation sur les réseaux et l'accès à un nombre indéfini de banques de données, enfin par les possibilités que vont ouvrir et développer toutes les techniques du virtuel.

On peut suivre ici l'excellente synthèse de R.Chartier qui fait le point sur la révolution qui fait passer du codex à la lecture sur supports électroniques et surtout qui la relie aux bouleversements qui vont nécessairement accompagner les usages de l'écrit et les pratiques culturelles. L'ouverture aux nouvelles pratiques qui font émerger de nouveaux objets culturels tout à fait originaux ne doit pour autant faire oublier les responsabilités que les bibliothèques devront continuer à assumer à l'égard de l'héritage de l'ère du codex.¹³⁰

On peut rappeler, ici, que si on considère le très long terme, le support livre est voué à disparaître pour des raisons matérielles, non pas au sens économique mais ontologique. Toutes les oeuvres et les documents que l'on entendra conserver devront être transférés sur d'autres supports pour échapper à la réduction à la poussière. Cette affirmation n'a aucun contenu polémique. Elle est indépendante d'une réflexion de sociologie prospective des usages se demandant dans quelle mesure, pour des raisons psychologiques, sociologiques mais aussi pratiques, on pourrait encore envisager longue vie pour les livres et les revues.

¹³⁰ Jean-Max Noyer. Pour une nouvelle économie du savoir, ref 66

Les bibliothécaires d'autrefois, ceux dont on garde encore l'image de nos lectures romanesques et de nos expériences d'usager, sont voués le plus vraisemblablement à disparaître. Le métier de bibliothécaire, on y reviendra, va être totalement bouleversé et cette phase est déjà bel et bien à l'oeuvre et préoccupe sérieusement la profession si l'on en croit la lecture de la littérature spécialisée, bien que les bibliothécaires devant des transformations sans précédent ont parfois une tendance fâcheuse à faire la politique de l'autruche pour ne pas avoir à affronter d'angoissantes perspectives largement indéterminées encore qui plus est.

Deux fonctions essentielles semblent se dessiner pour les bibliothécaires de l'avenir, du moins pour ce qui concerne les grands établissements.

Critique de la tendance actuelle d'évolution. Réserves sur le recours aux "techniques" du marketing et du management

En premier lieu, il restera toujours, comme pour toute institution, que ce soit une administration publique ou une entreprise privée, une fonction de gestion des ressources humaines, matérielles et financières à effectuer. Cela relève de la logique sociale des organisations dans toute société contemporaine développée. Il n'y a pas lieu de s'attarder ici sur quelque chose qui a toujours existé, sauf à noter que ce n'est pas là une pure tâche technique, une fonction neutre, mais qu'elle peut-être conçue de façons diverses. L'esprit du temps, à l'heure du libéralisme sauvage et de l'idolâtrie des entreprises privées, nous impose de regarder cela à travers les lunettes des idéologies du "management" et du "marketing", tant bien que mal adaptées aux exigences propres d'un service public. Pour se convaincre qu'il s'agit bel et bien d'idéologies, prenons l'exemple de l'organisation humaine du travail en remontant aux années 20, époque où Elton Mayo effectua sur le terrain ses fameuses expériences. La sociologie industrielle a depuis donné lieu à une succession fastidieuse de théories, de "l'école des relations humaines" jusqu'au "management" et ses derniers avatars, qui mises en oeuvre dans les entreprises ont toujours également échoué à répondre aux paradoxes que fait naître l'organisation de l'entreprise de type capitaliste lorsqu'il lui faut gérer les relations au sein d'un groupe collaborant à une tâche commune. Pour des raisons tout autres, le marketing comme "technique" de mise au point de "valeurs d'usage", que le marché de type capitaliste exige de renouveler sans cesse, et de transformation en "valeurs d'échange", peut, incontestablement, être crédité d'un certain nombre de succès mais dont la signification n'est donnée que par le contexte plus général d'une société qui trouve son sens dans la seule maximisation de la consommation par les ménages. On peut reconnaître ainsi une certaine efficacité au marketing par rapport à cette finalité, dans le cadre cependant d'un système dont il n'est qu'un rouage.

Le management et le marketing, qui sont introduits en Europe à partir des Etats-Unis et apparaissent dans le vocabulaire de la langue française, respectivement en 1921 et 1944, ne peuvent que difficilement donc, nous semble-t-il, dans la limite de ce dont nous avons pu prendre connaissance concernant le monde du travail, se prévaloir d'une bien grande gloire. En effet, 1. Les techniques de management n'ont pas réussi de façon indiscutable à faire s'investir plus les individus dans leur travail et à faire s'accroître la productivité du travail dû au facteur humain. Ceci a été reconnu aussi bien par la sociologie traditionnelle (voir le l'ouvrage de synthèse de J.A.C.Brown, The social psychology of industry, Londres : Penguin books, 1956) que par une sociologie plus critique (Je renvoie là aux analyses de Daniel Mothé, Autogestion et conditions de travail, Paris : Les Editions du Cerf, 1976, et de Claude Durand, Le travail enchaîné, Paris : Editions du Seuil, 1978). 2. Quant au marketing, il ne nous semble pas, et de très loin, être la meilleure "technique", disons plutôt la pratique la plus appropriée pour un public de bibliothèques, ne serait-ce déjà par ce que laisse entendre toute les connotations attachées à cet anglicisme, qui renvoient centralement aux problèmes de la commercialisation, ce qui, on l'avouera, nous éloigne fort des préoccupations des bibliothèques. Ecoutons ici un spécialiste reconnu de la recherche pédagogique sur le livre et la lecture, François Richaudeau. Dans un article récent de la revue Communication et langage, posant la question "Quel avenir pour le livre et la lecture?", il porte ce constat sévère à l'égard des deux grands groupes d'édition française, et qui ne peut que retenir l'attention des bibliothécaires qui en sont nécessairement des partenaires étroits : "Les motivations des patrons au sommet ressortissent à la volonté de puissance et à la recherche du profit maximum; sans inclinaisons particulières de nature culturelle, les servitudes du système boursier privilégiant le facteur profit [...] Dans ce contexte, un outil 'miraculeux' d'aide à la gestion s'est imposé : le *marketing*, qui peut prévoir les désirs immédiats des consommateurs-lecteurs; mais la facilité et la mode l'emportant alors sur la qualité et l'originalité. Et cette philosophie-marketing va imprégner et gouverner les esprits des dirigeants, cadres et commerciaux"¹³¹. La politique des grandes bibliothèques pourrait très bien dériver vers cette logique que ce soit à son corps défendant ou non. C'est pourquoi il nous faut prendre au sérieux ces considérations formulées à propos d'une profession avec laquelle les bibliothèques ont à collaborer étroitement afin d'éviter que la pratique bibliothéconomique ne verse pas, par mimétisme, dans ce travers.

Cependant, il est vrai qu'un "marketing" à l'usage des établissements de service public s'est développé et qu'on ne saurait le balayer d'un revers de la main sans plus de considération. Malgré tout, ce marketing spécifique qui trouve sa source principale

¹³¹ Communication et langages, n°102, 4ème trim. 1994, éd. Retz

d'inspiration dans les grands manuels ou même dans les rapport d'audit de cette discipline et pratique, est partie intégrante de l'activité des entreprises privées et d'établissements de service public depuis plusieurs décennies déjà, et y joue, plus que jamais, un rôle important dans leurs politiques. Déjà, l'on voit des Conservateurs ou ex-Conservateurs proposer leurs services en tant que "consultants" aux bibliothèques. Or, déjà, en regard de la situation économique mondiale actuelle et en regard inséparablement, si l'on veut être honnête, de l'état général de la société, peut-on accorder un quelconque satisfecit à cette activité, devenue centrale, amenant aux décisions et qui prétend au succès par des études préalables de marché, des conceptions de produit propre à satisfaire ou susciter la demande et, enfin, par une phase finale de publicité aux coûts gigantesques, persuader les consommateurs d'acheter le nouveau produit? Comment, dans ces conditions, se tourner vers une pratique à laquelle on a largement donné le temps et les moyens de faire ses preuves, le marketing, alors qu'il constitue un élément constitutif non négligeable d'un fonctionnement du monde de la production des biens et des services qui nous a conduit à une société en voie de grave désintégration? Pour s'en tenir ici, à la phase finale de la pratique de la mercatique, soit le stade de la publicité, à savoir du message à envoyer au public pour le persuader de la qualité et des avantages du produit ou du service conçu, cela relève de la persuasion, tâche à laquelle il faut reconnaître toute son importance, à laquelle il est impératif de consacrer temps et travail, car il s'agit d'un passage obligé pour amener un public éventuel à prendre connaissance de possibilités à la valeur desquelles on est, au moins dans tout ce qui relève du service public, censé croire à juste titre.

Nous nions donc ni l'existence des problèmes et des finalités, ni la nécessité de travailler à les résoudre de manière efficace et satisfaisante. Simplement, à l'aune de l'expérience telle qu'on peut en prendre connaissance ne serait-ce que par la lecture suivie de la presse de bonne qualité, il nous semble légitime d'émettre des doutes sur les méthodes employées jusqu'à présent, le management et le marketing, et sur leurs présupposés. Juste pour s'en tenir à une indication pour une autre approche de ces problèmes, nous attirerons l'attention sur le fait que s'il y a effectivement un travail de persuasion à effectuer en direction du ou des publics, il doit s'inscrire dans la grande tradition rhétorique, largement reprise en considération et développée à partir des travaux de Chaïm Perelman¹³², qui respecte le libre arbitre des personnes, et non dans la sophistique qui persuade en trompant, par la ruse et la tromperie, et dont la formule moderne est la publicité, qui, on l'a vu à diverses occasions ces dernières années, ne recule pas devant les procédés les plus abjects et les plus indécents (exemple de l'affaire Benetton).

¹³²Voir en particulier, Chaïm Perelman, Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique. Bruxelles : Ed. de l'Université de Bruxelles, 1988, (5ème éd.)

Quelle permanence de la fonction de médiation?

En second lieu, il leur faudra exercer leur fonction de médiateurs entre les documents et les usagers sous une forme tout à fait nouvelle, faisant appel à des savoirs et des connaissances tout autres. Le bibliothécaire du futur, et les programmes des écoles qui les forment l'attestent déjà on ne peut plus clairement, devra être un spécialiste de l'usage des nouvelles techniques de recherche du document, d'accès aux biens symboliques à travers les nouvelles technologies. Ni ingénieurs, ni universitaires spécialistes du contenu d'une discipline, ils seront des aides à l'orientation pour le public dans un métier qui prendra un caractère nettement plus technique. Comme médiateurs entre les hommes et les machines, ils garderont aussi leur fonction de communication propre à la dimension de service public. Telle est la position qu'on rencontre le plus souvent, par exemple dans le traditionnel et classique Guide de bibliographie générale de M. Beaudiquez : la tâche de médiateur du bibliothécaire est jugée comme demeurant "indispensable", la recherche informatisée engendrant "un nouveau bibliographe". "Paradoxalement les bases de données n'engendrent pas une nouvelle génération de lecteurs, mais bien une nouvelle génération de bibliothécaires pour qui la télématique se conjugue au présent", telle est la conclusion d'un rapport de la B.P.I. que M. Beaudiquez reprend à son compte¹³³.

Cependant, si nous portons le regard plus loin, ce qu'il faut toujours faire avec prudence pour ne pas tomber dans les vaines prophéties, on peut se demander combien de temps cela durera. Déjà, les chercheurs ainsi que les étudiants seront de plus en plus et de mieux en mieux formés à l'usage des nouvelles technologies, car à n'en pas douter une formation ad hoc sera mise en place de façon systématique dans le système scolaire, ce qui diminuera d'autant le besoin de recours aux bibliothécaires-médiateurs. Ainsi, même si son bilan fut contesté, le gouvernement Fabius a lancé en 1985 le plan "informatique pour tous" permettant d'installer 140 000 micro-ordinateurs dans les lycées afin de permettre que chaque élève puisse se familiariser avec l'informatique et apprendre les rudiments d'une technique qu'il aura de plus en plus de chances de rencontrer dans son futur travail¹³⁴. Ainsi, d'un côté la recherche bibliographique va se trouver de plus en plus systématiquement informatisée et de l'autre côté on va voir venir dans les bibliothèques des usagers de plus en plus au fait des techniques et des possibilités de l'informatique, réduisant ainsi à une peau de chagrin la fonction traditionnelle de "service public".

On a beau dire, pour remettre les choses en place à l'encontre de certaines dérives, que le conservateur de bibliothèque doit être un généraliste qui s'entoure de techniciens

¹³³ Beaudiquez, ref 3, cit. p.26 et 27

¹³⁴ Pour comprendre l'informatique, ref 114, p.81

et s'appuie sur des spécialistes, on ne voit pas pour autant ce qu'il va rester comme tâche substantiellement bibliothécaire à l'avenir.

D'autre part, il est devenu courant d'entendre affirmer qu'un jour tous les services qu'offrent une bibliothèque publique seront accessibles directement chez soi par l'intermédiaire d'un système de Minitel plus perfectionné et efficace. Ainsi, voit-on apparaître "l'utopie" d'une culture entièrement privatisée, au sens où elle se pratiquerait, confortant ainsi la forte tendance de notre société à la privatisation des existences, de plus en plus dans la sphère privée. On a beau ainsi tenter de nous faire accroire que la télévision n'a pas tué le cinéma, les chiffres sont là qui attestent que la fréquentation des salles de cinéma, même en France, seul pays européen épargné par la crise générale de la production cinématographique européenne, est tout à fait incomparable avec ce qu'elle était dans les années cinquante avant que la télévision ne se répande dans les foyers. Ainsi, René Bonnell, dans son ouvrage Le cinéma exploité, retrace l'histoire de l'effondrement de la fréquentation des salles de cinéma dans l'après-guerre. Si l'on s'en tient au cas de la France -mais la tendance lourde est la même pour tous les pays occidentaux- le nombre d'entrées, à part la période de rémission lors des années 50, a diminué de façon dramatique. "Au total, sur la base 100 en 1945, période qui reflète correctement la fréquentation moyenne des quatre années d'après-guerre, le nombre d'entrées annuelles s'établit à 43,4 en 1976... La chute de la fréquentation apparaît plus sévère encore à la lumière des données démographiques. Sur la base 100 en 1945, l'indice de fréquentation par habitant s'établit à 92,2 en 1957 et à 32,8 en 1976" (p.26)¹³⁵.

Réseaux et bibliothèques virtuelles : une "utopie négative"?

L'"utopie" de la bibliothèque et médiathèque entièrement informatisée étant celle d'une bibliothèque entièrement automatisée, qui n'ait plus besoin que d'une instance administrative au sens strict, tout cela ayant bien plutôt l'allure de ce que les anglo-saxons appellent "utopie négative", on peut se demander si les bibliothèques ne sont pas vouées, à terme, à disparaître. Il est bien évident qu'on ne saurait imaginer les effets culturels, sociaux, et même psychologiques et anthropologiques, qu'induirait un tel chamboulement.

Au-delà, P.Bazin fait part de ses inquiétudes à l'égard du scénario-catastrophe des "bibliothèques virtuelles"¹³⁶, ce qui rejoint les analyses de P.Virilio qui font voir que les nouvelles technologies poussent à une "inertie" de la vie sociale qui ferait, en l'occurrence, que plus personne n'aurait à se déplacer dans un établissement public pour pouvoir accéder à tous les documents possibles existant au monde.

¹³⁵Robert Bonnell. Le cinéma exploité. Seuil, 1978

¹³⁶P.Bazin, ref 58, p.III

Au mieux, quoi qu'il en soit de cet avenir qui reste encore des plus flous et incertains, peut-on penser que les médiathèques, les "informatèques", si l'on ose ce néologisme, pourraient encore exister sous une forme publique comme sites centraux auxquels seraient reliées toutes les techniques informatiques intégrées désormais à la "domotique". Bien entendu, il ne faut pas oublier la dimension économique de toute cette affaire, qui peut s'avérer un facteur décisif de freinage ou même de remise en question radicale, comme évoqué ci-dessus.

Comment, en effet, peut-on songer alors que la société est en crise profonde, qu'elle subit la poussée de facteurs désagrégateurs puissants, qu'elle trouve toujours plus de difficulté à se reproduire, que les inégalités sociales se développent sans précédent, que les nouvelles technologies et le savoir-faire qui doit les accompagner pourraient être mis à la portée de tous, que leur accès soit effectivement démocratisé? Est-ce que ce qui se profile n'est pas, eu égard à l'accès à l'information et aux connaissances, comme en d'autres domaines, une société "à deux vitesses"?

Dans les années soixante-dix, l'informatique avait été l'objet d'une investigation utopique par la génération étudiante de 68, qui ne voulant pas laisser cette technique puissante aux possibilités prometteuses aux mains de l'armée, où elle avait vu naissance, et des autres pouvoirs, avait contribué au développement de la révolution microinformatique sous le signe des slogans d' "informatique pour le peuple", avec pour objectifs la mise au point d'une "informatique conviviale" mise au service d'"une démocratie directe en matière d'information"¹³⁷. De la même façon, un discours analogue se développe aujourd'hui autour de l'informatique des réseaux. En apparence, on retrouve le schéma : à la suite d'une nouvelle innovation technique, l'imagination d'un réseau Arpanet pat le Pentagone dans le contexte de la "guerre froide", on évoque aujourd'hui, aussi bien dans la presse courante et spécialisée, dans les médias, que dans certains cercles intellectuels certains chercheurs, l'idée d'une "démocratie électronique". Le réseau Internet censé incarner cette utopie d'une "démocratie réticulaire" apporterait enfin la technique appropriée à la réalisation d'une société de démocratie directe. Selon les principes de base qui ont présidé à sa diffusion dans le tissu de la société civile, le réseau Internet est acéphale, soit : sans centre, ni hiérarchie, et d'accès entièrement gratuit. Mais deux objections importantes surgissent à entendre ce discours aussi bien sur le ton angélique dans les médias, que sur le ton de la recherche universitaire¹³⁸. On nous dit que déjà trente millions de personnes "naviguent" sur ce réseau en toute liberté mais, comme cela apparaît de plus en plus clairement, Internet échappe à l'esprit de ses origines, sans compter les raisons sociologiques qui font qu'Internet ne peut être pour le

¹³⁷Philippe Breton, ref 55, p.230/3

¹³⁸Voir par exemple, "Internet : voyage au coeur du plus grand réseau informatique du monde", Télérama, N°2348, 11 janv. 1995 d'une part, Pierre Lévy, "Vers une nouvelle économie du savoir" in Pour une nouvelle économie du savoir, ref 56, pp.113/134

moment qu'un phénomène d'initiés, même s'il n'est pas ésotérique par principe. En effet, outre les importants problèmes de saturation qui se posent déjà avec seulement trente millions d'utilisateurs, le principe de gratuité se voit remis en question au profit d'une commercialisation progressive, évoluant ainsi vers un marché télématique sur lequel l'accès aux banques de données, aux lieux virtuels de rencontres et de discussion etc., viennent à dépendre d'un abonnement préalable et d'une tarification selon le temps de connexion.

Par ailleurs, on peut s'interroger sur l'idée que la société la plus libre, serait une société complètement décentralisée, acéphale. On retrouve l'utopie phantasmatique, même dans les tentatives les plus sophistiquées pour prévenir tous les effets pervers sous la plume par exemple de P.Lévy qui propose, en élaborant un modèle d'"arbre des connaissances", fonctionnant selon le concept emprunté à la biologie contemporaine (Varela) d' "autopoïèse", une société d'apprentissage et d'échange démocratique des connaissances, d'auto-éducation en quelque sorte, d'une société entièrement autorégulée, où la question du pouvoir serait donc tout à fait éliminée¹³⁹. Or, nous semble-t-il, aucune société ne peut échapper à la nécessité de se gouverner, c'est-à-dire à la nécessité et liberté, indissociablement, de choisir une part de son sort, de contribuer explicitement à son destin.

Enfin, est-ce qu'une société instituée ainsi de façon exclusivement réticulaire, ne tomberait pas en proie à une forme de déréliction, en raison de l'absence d'un centre symbolique, s'incarnant d'une façon ou une autre - peu importe ici - dans lequel elle pourrait se représenter comme telle, comme totalité, en son identité?

Bien entendu, la fin du service public pour les bibliothécaires, de l'orientation des lecteurs dans leur recherche bibliographique, n'est pas imminente. En effet, l'informatisation, au sens de la diffusion de la nouvelle vague technologique, est loin d'être aussi avancée que pourrait le laisser penser l'inflation du discours dans les médias à ce propos. Les plus grandes bibliothèques de France ne sont en mesure d'offrir, au mieux, à un lectorat croissant que quelques lecteurs de CD-Rom et encore plus rarement un ou deux accès sur le réseau Internet¹⁴⁰. Pour l'essentiel, l'informatisation pour les bibliothèques est encore synonyme d'informatisation du catalogue et, au plus, d'un début de mise en oeuvre d'une numérisation d'un corpus de textes. Les nouvelles générations de bibliothécaires qui seront bien formées dans les techniques de navigation, qui seront naviguer à travers tout le dédale des nouvelles possibilité d'accéder à des sources d'informations démultipliées dans leur quantité et par la diversité de leurs supports et, par

¹³⁹ Jean-Max Noyer. Pour une nouvelle économie du savoir, ref 66

¹⁴⁰ Ceci, il faut l'avouer, à l'encontre de la désinformation menée -intentionnelle ou non- par une part de la presse.

suite, de leur mode d'accès, ont encore du pain sur la planche. Mais il y a de toutes façons matière à s'inquiéter.

Suggestions pour une autre figure du futur métier de "médiathécaire".

L'inquiétude est en particulier tout à fait justifiée face au manque de lucidité qui se manifeste à propos de certains problèmes. Ainsi, l'introduction massive des techniques informatiques dans la société - plus, donc, comme nous venons de le voir dans le monde des entreprises que dans les établissements publics tels que les bibliothèques - et leur liaison intime avec les télécommunications qui exigent une grande tâche de normalisation pour pouvoir effectuer des recherches, des échanges, des communications, sur des réseaux qui prétendent accéder à une dimension mondiale, amène à laisser à l'abandon, à oublier, à mettre de côté, de façon fort fâcheuse, la dimension du contenu. Certes, nous l'avons dit, le bibliothécaire est dans la chaîne sociale de la circulation des biens culturels avant tout un médiateur, soit : il touche plus aux questions de forme que de contenu. Mais tout de même, n'est-il pas curieux que les bibliothécaires, en formation ou en activité, en viennent à ne plus considérer le livre et le document, ou tout autre support de bien culturel, sous tous les angles possibles hormis celui du contenu, avec pour seule exception la tâche d'indexation-matière pour le catalogage -encore implique-t-elle, selon les recommandations des manuels eux-mêmes, qu'une prise de connaissance plus que superficielle du contenu de l'ouvrage. Les aberrations de classification des ouvrages, dans les bibliothèques utilisant la Dewey ou la C.D.U., sont nombreuses. Bien souvent, il semble qu'on se contente de prendre connaissance du seul titre pour effectuer une cotation. Il y a là un hiatus entre la forme et le contenu qui est à proprement parler choquant pour un professionnel du livre ou du document écrit, quel qu'en soit le contenu. La directrice de la publication, renommée dans la profession, du Bulletin des Bibliothèques de France (BBF), Martine Poulain s'était alarmée de cette situation qu'elle était allée même jusqu'à qualifier de "suicidaire pour la profession" lors d'une conférence tenue à l'Enssib.

Il se pose là un problème de recrutement, au minimum au niveau des conservateurs. En effet, il est évident, qu'au niveau d'une grande bibliothèque ou, a fortiori, d'une bibliothèque de recherche spécialisée, qu'on ne peut pas séparer la technique, ou si l'on veut l'art, de la recherche bibliographique, d'une bonne connaissance de la discipline dont il est propos. Même dotés d'une bonne culture générale, sur la base de laquelle ils sont recrutés, les conservateurs ne peuvent pas, au moins à partir du second cycle universitaire pour être généreux, connaître mieux la discipline à propos de laquelle le public étudiant est susceptible de lui demander une orientation

bibliographique. Il y a là, en perspective, un décalage dangereux, un mésusage également des spécialités acquises préalablement par les conservateurs, une perte, si ce n'est un gâchis, des compétences propres à chacun des conservateurs, avant qu'ils rejoignent cette profession, qui est tout à fait dommageable. Qui en effet serait le mieux à même d'orienter, par exemple en littérature espagnole, qu'un conservateur ayant fait une maîtrise ou un troisième cycle d'études hispanisantes et formé, en outre, à l'art de la recherche bibliographique? Deux conséquences s'imposent de ces considérations : 1. il y a un non-usage fâcheux et nuisible des compétences existantes laissées en friche, en attendant peut-être que l'on en tienne même plus compte dans le recrutement des bibliothécaires du futur, 2. peut-être faudrait-il envisager un éventail plus large de recrutement des bibliothécaires afin qu'on puisse y trouver des spécialistes de chaque discipline¹⁴¹. La voie prise par les grandes librairies devrait servir ici d'avertissement et de contre-exemple. Le cas est d'autant plus probant que cette évolution négative pour l'utilisateur est liée à l'introduction massive de l'informatique aux bureaux d'accueil et d'information de ces librairies. Les différents départements de ces librairies sont de plus en plus rarement pris en charge par un spécialiste, ou du moins par un "connaisseur", et la tâche d'orientation est reportée sur des hôtesse qui recherchent sur des terminaux de gestion des rayons et des réserves. Juste une petite sonde qui n'a pas valeur de sondage, mais nous semble suffisamment parlante, lorsqu'il s'agit de Paris ou de grandes villes universitaires comme Lyon ou Montpellier. A notre grande surprise, dans deux de ces trois villes, les informateurs à la disposition du public dans les rayons idoines nous ont avoué ne pas connaître de nom la revue Esprit puis, après une brève réflexion, nous ont envoyé au rayon "sciences occultes". Ou encore, à Paris même il faut parfois insister pour persuader l'hôtesse de la parution récente d'un livre ou insister pour faire valoir qu'Antoine Comte, avocat dont on ne peut pas ignorer le nom si on suit quelque peu l'actualité (affaire des Irlandais de Vincennes etc.), qui a publié quelques ouvrages portant sur les questions judiciaires, n'est pas le philosophe Auguste Comte, qu'il est inutile donc de nous envoyer au département de philosophie. Ainsi il arrive qu'il faille passer derrière le comptoir pour taper par soi-même le nom (exemple : Nietzsche) ou le titre du livre recherché (exemple : Réelles présences, au pluriel et non au singulier, de G.Steiner), parce que la personne en charge de l'accueil ne sait tout simplement pas l'orthographe!

Ainsi, sans trop vouloir s'avancer dans les prophéties, on peut penser, qu'à moyen terme, de nouvelles figures du travailleur en grandes médiathèques vont s'affirmer, celles de gestionnaire d'un service public particulier, celle de spécialiste en navigation

¹⁴¹Voir aussi, dans notre introduction, pp.8/9

informatique dans le domaine culturel, enfin celle d'ingénieur et de technicien, assurant les tâches de conception des logiciels ou de maintenance du matériel et de la programmation des systèmes d'exploitation retenus. Mais, tout en assurant une fonction de médiation dans la sphère de la culture, la tendance semble être aujourd'hui à ce que leurs tâches deviennent toujours plus techniques et bureaucratiques d'une part, et comprennent toujours moins de dimension proprement culturelle d'autre part. Certes, dans les bibliothèques de moindre importance, les fonctions d'orientation et d'animation culturelle, de pédagogie également, ne sauraient être éliminées. Mais nous nous en tenons ici aux bibliothèques "classées", soient celles s'adressant pour l'essentiel à un public d'enseignement supérieur et de chercheurs. Ceci dit, à long terme, cette différence entre petites bibliothèques et grandes bibliothèques, précisément en raison de la diffusion des techniques télématiques, pourrait disparaître, comme le fait valoir P.Bazin¹⁴². On ne voit pas de toute façon dans ce cas de figure, par exemple, dans la mesure où il y aura à continuer une politique d'acquisition de livres français -sauf pour la Bibliothèque nationale- et de livres étrangers, le lecteur ne serait pas roi, et au nom de quoi, de quelle compétence, de quel savoir, un bibliothécaire devrait lui-même procéder aux choix d'acquisition ou s'opposer à une demande d'acquisition d'un lecteur. Mais nous sommes ici renvoyés à un problème plus ample de politique. En effet, même si la formule du "lecteur-roi" - qui ne prédomine pas toujours dans les pratiques bibliothécaires même si on s'en réclame le plus souvent - semble apparemment la plus satisfaisante, s'en contenter serait oublier la question plus fondamentale, en amont, de l'éducation qui seule permettrait à chacun des petits "rois" d'être non pas seulement indépendant dans ses choix, mais, beaucoup plus, de choisir librement, c'est-à-dire en connaissance de cause et de façon réfléchie et critique. N'oublions pas que l'idéal de l'utilisateur-roi peut prêter à une importante duplicité, pour ne pas dire plus : nos économistes ne nous disent-ils pas souvent que l'économie capitaliste de marché est le système économique mis au service du "consommateur-roi"?

Ceci dit, comme toujours dans une réflexion prospective, il convient de rester prudent, les événements ayant souvent l'occasion de nous démentir. Nous sommes conscients du risque que nous prenons de nous tromper, et d'effectuer des prévisions qui pourraient être démenties par les aléas de l'histoire, les retournements inattendus des dispositions et des volontés. Et, pour tout dire, cette évolution que nous nous efforçons d'entrevoir aussi lucidement que faire se peut, a également une valeur de "prédiction destructrice", selon l'expression du sociologue Robert K.Merton, c'est-à-dire que le fait même de sa communication peut avoir un effet en retour sur la réalité qui fasse

¹⁴²P.Bazin, ref 68, p.III

qu'une évolution qu'on redoute ne se réalise pas¹⁴³. En effet, c'est, nous l'avons indiqué d'entrée une double compétence pour un nouveau métier, qui nous semble être la voie la plus satisfaisante, à la fois possible et souhaitable, dès qu'on prend conscience que l'enjeu est ici l'avenir de la culture, en un sens large, dans nos sociétés, de ses formes et de ses contenus inséparablement, de l'importance, de la place et du statut qu'elle aura dans la société à venir et dans nos existences personnelles, enfin du rapport nouveau ou même original que nous instaurerons avec elle.

CONCLUSION

De la culture écrite à la culture informatique : substitution ou intégration?

On distingue traditionnellement en ethnologie ou en anthropologie culturelle entre culture de tradition orale et culture de tradition écrite. Telle est une des formulations de ce que J.Goody appelle "le Grand Partage" et qu'on a exprimé par tant d'autres dichotomies de structures tenues pour plus ou moins homothétiques, homéomorphiques. Quoi qu'il en soit de la meilleure façon de distinguer entre deux "mondes" qui ne sont ni les mêmes ni pour autant tout autres - et dont J.Goody précisément essaye de penser les différences dans le cadre d'une conception atténuée du "Grand Partage" -, il semble bien que ce vieux dualisme doive laisser inexorablement la place à une typologie trinitaire, à une trilogie ajoutant désormais à la civilisation orale et la civilisation écrite, la civilisation informatique (expression que nous préférons à celle de "civilisation de l'information", ce dernier terme donnant lieu à des ambiguïtés fâcheuses. Toujours est-il que cette dernière s'est mise en oeuvre pour l'essentiel depuis la Seconde Guerre mondiale et semble franchir sous nos yeux un nouveau pas, qu'on pourrait nommer le moment télématique de la société de culture informatique.

Mais un tel schéma d'évolution historique est-il vraiment satisfaisant? N'est-il pas d'une uniléarité quelque peu réductrice? En effet, la culture orale a-t-elle été supprimée dès lors qu'émergeait et s'imposait la civilisation de l'écrit? Les hommes ont-ils cessé de parler et de communiquer oralement pour autant? Les hommes parlent-ils même moins depuis que l'écriture s'est imposée comme la "technique intellectuelle" centrale de notre société? A soutenir une telle thèse que ferions-nous de ces quelques inventions majeures du vingtième siècle : le téléphone, la radio et la télévision? En réalité, la civilisation de l'écrit a intégré et non pas supprimé la culture orale. Cela ne signifie certes pas que les deux types de culture coexistent et qu'à la notion de *remplacement* d'un modèle par l'autre, il faille penser les civilisations sous le mode de *l'accumulation*. En fait, dans le

¹⁴³Robert King Merton, Eléments de théorie et de méthode sociologique. Plon, 1968. ch.IV, p.140-164

passage de l'oralité à l'écriture, la première se trouve intégrée dans la seconde, mais au prix d'une profonde transformation de sa forme et de son contenu, de son sens et de sa portée. Ce processus est assez semblable à ce que Hegel entend par *Aufhebung*, concept qui possède la double connotation de dépassement et suppression, de conservation par dépassement. Mais si le schème de pensée de Hegel contient une grande part de vérité, rend compte peut-être bien de l'essentiel de certains mouvements historiques, il ne cesse d'être marqué par son caractère téléologique. Il se pourrait tout à fait, ainsi, qu'il ne s'applique pas de façon aussi satisfaisante à la nouvelle transition en vue. Certes, sans aucun doute possible, la culture informatique va profondément transformer la civilisation de l'écrit, mais il est difficile d'imaginer qu'elle puisse s'y substituer ou l'éliminer. Une telle élimination est impensable déjà parce que l'écrit reste le substrat d'une bonne part des "données" telles qu'elles apparaissent et apparaîtront sur les écrans une fois traitées automatiquement. En outre, l'univers de l'écrit est encore celui dans lequel nous avons été formé, et cette socialisation repose sur l'intériorisation et la sédimentation de plusieurs millénaires d'histoire de l'écriture et d'éducation, de formation à base d'écriture. Il semble donc que l'on doive bien plutôt assister à un bouleversement de la culture de l'écrit qu'à sa relégation. Par contre, se pose la question de l'importance relative que l'écriture continuera à tenir dans l'univers multimédiatique et virtuel. Quelles places respectives occuperont l'écrit, l'image, le son, la télécommunication orale, enfin l'évolution dans des "espaces virtuels", nous ne saurions encore le dire. Quoi qu'il advienne, il n'est pas dit que l'on passera de la culture essentiellement écrite à la culture informatique et télématique de la même manière que l'on est passé de la culture centrée sur la parole à celle dont le noyau est l'écriture. Il n'est pas encore acquis que la culture informatique dépasse, tout en la conservant, de la même façon, la civilisation de l'écrit. Méfions nous du réflexe téléologique en pensant l'histoire. On pourrait à la rigueur, même si tel n'est pas le scénario le plus probable aujourd'hui, imaginer que ce soit la culture de l'écrit qui impose, dans certains domaines au moins, son esprit aux nouvelles techniques intellectuelles et communicationnelles, leur donne sens et forme, et que, en fin de compte, le prolongement de cette civilisation de l'écrit, certes notablement infléchie, transformée, se poursuive, plus qu'on n'a tendance à le penser aujourd'hui, dans, à travers la culture informatique et télématique. Ainsi l'écrit s'avérerait suffisamment fort et puissant, par une sorte de nécessité peut-être, pour résister aux prétentions exorbitantes de l'informatique.

Au demeurant, quoi qu'il en soit du support de socialisation, de communication et de création, qui viendra à s'imposer dans les prochaines décennies, et au-delà encore, la question fondamentale, du point de vue de la civilisation démocratique et de ses

institutions, comme en l'occurrence les médiathèques orientées par l'esprit de service public, reste la même qu'à l'âge d'or de l'écriture : il s'agit toujours de favoriser le plus possible liberté et créativité. Ainsi, face à la naïveté républicaine d'un V.Hugo, qui exprime avec emphase son enthousiasme pour l'enseignement obligatoire qui, en donnant accès à tous aux livres, va élever quasi mécaniquement l'humanité à des sommets de lumière¹⁴⁴, M.Proust, grand lecteur s'il en fût, s'en prend au "rôle prépondérant" que Ruskin¹⁴⁵ "semble assigner" à la lecture : "Nous sentons très bien que notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs". Il va même jusqu'à évoquer la possibilité d'une "loi qui signifie peut-être que ne pouvons recevoir la vérité de personne, et que nous devons la créer nous-mêmes". "C'est [donc] donner un trop grand rôle à ce qui n'est qu'une initiation d'en faire d'une discipline. La lecture est au seuil de la vie spirituelle; elle peut nous y introduire : elle ne la constitue pas". Et ce rôle "devient dangereux au contraire quand, au lieu de nous éveiller à la vie personnelle de l'esprit, la lecture tend à se substituer à elle..."¹⁴⁶.

Ainsi, quel que soient les techniques caractérisant la civilisation, nous devons toujours l'essentiel à nous-mêmes dans la vie et création culturelles authentiques, à notre faculté de penser, d'imaginer, d'inventer, de s'exprimer de manière libre et réfléchie. Quant aux phantasmes de certains hérauts de "l'intelligence artificielle" qui se proposent de déléguer tout cela à des machines extérieures aux hommes, on objectera premièrement qu'il est extrêmement improbable que cela soit réalisable, deuxièmement que, cela le serait-il, ce serait effectuer la plus grande aliénation de l'homme qu'on puisse imaginer.

¹⁴⁴Victor Hugo. William Shakespeare. Livre III; L'art et la science. p.291/2. Il faudrait ici citer in extenso la section I de ce chapitre. In Oeuvres complètes : critique. Robert Laffont., 1985

¹⁴⁵Marcel Proust a subi l'influence des théories de Ruskin et a traduit, en particulier, son livre consacré à la lecture, Sésame et les lys.

¹⁴⁶Marcel Proust. Sur la lecture. Actes Sud, 1988, pp.30 à 37 en particulier.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- Apollinaire, Guillaume. Calligrammes. Paris: Gallimard, 1994 (Poésie/Gallimard)
préface de Michel Butor.
- Arendt, Hannah. Between past and future. New York : Penguin books, 1977
 - Crises of the Republic. San diego : Harcourt Brace Jovanovich, Publishers, 1972
 - The human condition. Chicago : The University of Chicago Press, 1958
 - Vies politiques. Paris : Gallimard. 1974. (Tel)
- Baptiste-Marrey. Esquisse d'un discours sur le livre. Le temps qu'il fait, 1986. Texte prononcé au Centre d'Action Culturelle d'Annecy le 8 juillet 1986 en présence de Jean Gattégno, Directeur du Livre et de la Lecture.
- Beaudiquez, Marcelle. Guide de bibliographie générale. Nouvelle édition. München : K.G.Saur. 1989
- Beauvoir, Simone de. Faut-il brûler Sade? Paris : Gallimard. 1972. (Idées/gallimard)
- Benjamin, Walter. Oeuvres : Poésie et révolution. Paris : Denoël. 1971. vol.2. "L'art à l'ère de sa reproductibilité technique", pp.170-220
- Bergson, Henri. Matière et mémoire. Paris : PUF, 1993. (Quadrige)
 - Mémoire et vie : Textes choisis. Gilles Deleuze, éd. Paris : PUF, 1975. (Collection SUP)
- Bertho-Lavenir, Catherine,ss.dr.Le livre monde Paris Flammarion/Bibliothèque Nationale, 1992
- Blasselle, Bruno. La Bibliothèque Nationale. Deuxième édition. Paris : PUF, 1989. (Que sais-je?)
- Borges, Jorge Luis. L'auteur et autres textes; El hacedor. Edition bilingue. Paris : Gallimard. 1982. trad. de l'esp. par Roger Caillois. (L'imaginaire)
 - Fictions. Edition rev. et aug. Paris : Gallimard. 1957
 - Le livre de sable. Paris : Gallimard. 1978. (folio)
- Breton, Philippe. Dufour, Ghislaine. Heilman, Eric. Pour comprendre l'informatique. Paris : Hachette, 1992
- Breton, Philippe. Une histoire de l'informatique. Paris : Editions du Seuil, 1990. (Points-Sciences)
- Butor, Michel. Répertoire II. Paris : Les éditions de Minuit, 1987
 - Traitement de textes. Gourdon : Dominique Bedou, 1985

- Castoriadis, Cornelius. Le contenu du socialisme. UGE, 10/18.1979
 - Domaines de l'homme. Paris : Editions du Seuil. 1986
 - L'institution imaginaire de la société. Paris : Editions du Seuil. 1975
- Certeaux (de), Michel. L'invention du quotidien : 1.arts de faire. nouv. éd. Paris : Gallimard, 1990 (folio essais)
- Chastel, André. Architecture et patrimoine. Imprimerie nationale, 1994
- Chastel, André; Babelon, Jean-Pierre La notion de patrimoine. Liana Levi, 1995
- Daujat, Jean. L'âge du papier. Paris : Tequi, 1984
- Derrida, Jacques. De la grammatologie. Paris : Editions de Minuit, 1967
- Eco, Umberto. De biblioteca. L'échoppe. 1986
- Finkielkraut, Alain. La défaite de la pensée. Gallimard : Paris. 1987
- Goody, Jack. La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage. Paris : Les éditions de Minuit. 1979
- Guillaume, Marc. La politique du patrimoine . Paris : éditions galilée, 1980
- Illich, Ivan. Le travail fantôme. Paris : Editions du Seuil. 1981. "les valeurs vernaculaires"
- Jean, Georges. L'écriture mémoire des hommes. Paris : Gallimard, 1987. (Découvertes Gallimard/archéologie)
- Johannot, Yvonne. Tourner la page : livre, rites et symboles. 2ème édition. Grenoble : Jérôme Millon. 1994
- Kant, Emmanuel. Critique de la raison pure. 4ème édition. Paris : PUF. 1993. (Quadrige). trad. de Tremesaygues et Pécaud
 - Opuscules sur l'histoire. Nouvelle édition de Philippe Raynaud. GF-Flammarion, 1990.
- Lefort, Claude. La question de l'oeuvre : Machiavel. 1ère éd. Paris : Gallimard, 1972.
- Leroi-Gourhan, André. Le geste et la parole : 2. La mémoire et les signes. Paris : Albin Michel, 1965
- Lévy, Pierre. L'idéographie dynamique : vers une imagination artificielle?. Paris : Editions La Découverte, 1991
- Lipovetsky, Gilles. L'empire de l'éphémère. Paris : Gallimard. 1991. (folio essais)
- Luria, Alexandre. L'homme dont la mémoire volait en éclats. Paris : Le Seuil, 1995
- Mathelot, Pierre. L'informatique. 8ème éd. Paris : PUF, 1991. (Que sais-je?)
- Monet, Dominique. Le multimédia. Paris : Flammarion, 1995. (Dominos)
- Noyer, Jean-Max, éd. Pour une nouvelle économie du savoir. Presses Universitaires de Rennes. 1994. Solaris, no. 1
- Ortega y Gasset, José. Obras completas, 4ème édition, Revista de Occidente, Madrid, 1958, "La mision del bibliotecario", Tome V, pp.209-234. Ce discours inaugural du

2ème Congrès international des bibliothèques et de bibliographie, Madrid, a d'abord été prononcé en français, comme l'auteur nous l'apprend en s'excusant au début de son texte, de son manque d'assurance en notre langue. (Edition française?)

-Perec, Georges. Penser/Classer. Paris : Hachette, 1985

-Platon. Cratyle. GF-Flammarion, 1967. trad. E.Chambry. Comprend aussi Pratagoras, Euthydème, Gorgias, Ménexène, Ménon.

-Phèdre, suivi de Jacques Derrida, "La pharmacie de Platon" GF-Flammarion, 1989. trad. inédite de Luc Brisson

-Proust, Marcel. Sur la lecture. Arles : Actes Sud, 1988

-Quignard, Pascal. Petits traités, Maeght Editeur, 1990. Tome II

-Rosenfield, Israel. L'invention de la mémoire. Paris : Flammarion, 1994. (Champs Flammarion)

-Rousseau, Jean-Jacques. Essai sur l'origine du langage Lettre sur la musique française et Examen de deux principes avancés par M.Rameau GF-Flammarion, 1993

-Steiner, Georges. Réelles présences : les arts du sens. Paris : Gallimard, 1991 (folio essais)

-Valéry, Paul. Variétés 1 et 2. Paris : Gallimard, 1978. (Idées/Gallimard)

-Vallès, Jules. Oeuvres : I 1857-1870, Paris : Gallimard. 1975. (Bibliothèque de La Pléiade). "Michel-Ange, Covielle et Rigolo", pp.920/3 et notes pp.1644/5, article extrait de Le nain jaune, 24 février 1867

-Védrine, Hélène. Les grandes conceptions de l'imaginaire : de Platon à Sartre et Lacan. Paris : Le livre de poche, 1990. (Biblio essais)

-Vernant, Jean-Pierre, Vidal-Naquet, Pierre. Nouvelle édition. La Grèce ancienne : 2. L'espace et le temps. Paris : Editions du Seuil.1991. (Points Essais)

-Virilio, Pierre. L'art du moteur. Paris : éditions galilée. 1993

-Esthétique de la disparition. Paris : Le livre de poche, 1989 (biblio essais).

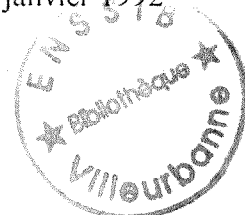
-Zima, Pierre V. La déconstruction : une critique. Paris : Presses Universitaires de France. 1994. (Philosophies)

Articles

-Bazin, Patrick. "Regard sur la dimension multimédia", Actualité Rhone-Alpes du livre, févr.1995, no. 100, interview

-Benjamin, Walter. "Je déballe ma bibliothèque : discours sur la bibliomanie", Esprit, janv.1982

- Carreno, Orlando. "Le texte, l'image et le son en interactivité dans les hypermédias". Communication et langages, 1993, 3ème trm., no. 95
- Castoriadis, Cornelius. "En mal de culture", Esprit, octobre 1994, no. 205
- Favier, Jean. "Entretien", Express, 22 juin 1995
- Gursdorf, Georges. "Connaissance interdisciplinaire", art. de L'Encyclopédie Universalis. 1ère éd., 1973
- Heseltine, Richard. "A critical appraisal of the role of global networks in the transformation of higher education", Alexandria, 1994, vol.6, no. 3
- Johannot, Yvonne. "De l'auteur à son livre", Communication et langages, 2ème trm. 1984, no. 60, pp.78-87
 - "L'espace du livre", Communication et langages, 2ème trm. 1987, no. 72, pp.41-49
- Keroguen de, Yan. "L'effet patrimoine", Esprit, déc.1981
- Lancaster, F.Wilfrid. "Whither libraries? or, wither libraries" in College & research libraries, sept. 1978, vol. 39, number 5.
- Lindon, Jérôme. "A propos du prix des livres", Le Monde, Vendredi 22 avril 1995
- Lipovetsky, Gilles. Interview à Télérama, no. 2344 - 14 décembre 1994, pp.25/6
- Mayer, Arno. "Les pièges du souvenir", Esprit, juillet 1993, no. 193
- Pallier, Jean-Marie "Droit de cité pour le passé : l'archéologie urbaine face au devenir des villes", Esprit, déc.1981.
- Richaudeau, François. "Quel avenir pour le livre et la lecture?", Communication et langages, 1994, 4ème trim., no. 102
- Riffard, Pierre. "Graphique et philosophie", Communication et langages, 1991, 2ème trim., no. 88
- Smethurst, Michael. "Information navigator or librarian?", Alexandria : The journal of national and international library and information issues, 1994, vol.6, number 1
- Sorg, Christian. "Internet : voyage au coeur du plus grand réseau informatique du monde", Télérama, 11 janv. 1995, no.2348
- Stirling, John F. "Les progrès technologiques dans la transmission de l'information", Bulletin des Bibliothèques de France, 1983, tome 28, no. 6
- Todorov, Tzvetan. "La mémoire et ses abus", Esprit, juillet 1993, no. 193
- Varloot, Denis "Du puits au robinet", Bulletin des Bibliothèques de France, 1983, tome 28, no. 6
- Viala, Alain. "Qu'est-ce qu'un classique?", Bulletin des Bibliothèques de France, 1992, tome 37, no. 1
- Virilio, Pierre. "Un entretien avec Paul Virilio", Le Monde, Mardi 28 janvier 1992



- "Vitesse et information : alerte dans le cyberspace!", Le Monde diplomatique, août 1995, 28

Revue : numéros spéciaux

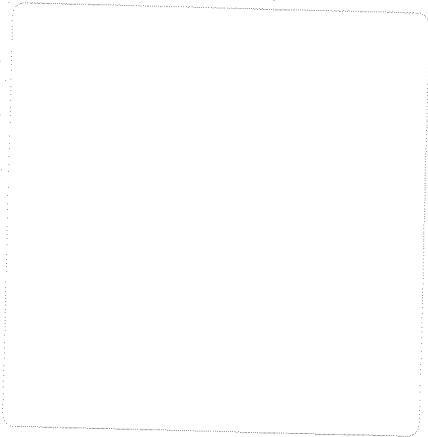
- Le Débat. Gallimard, novembre-décembre 1990, no.62

- La Recherche. mai 1994, no. 265. Comprend un dossier "La révolution du virtuel", pp.494-525

- Traverses, "L'archive", Revue du centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, 1986, no. 36

- Traverses, "Théâtres de la mémoire", Revue du Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, avril 1987, no. 40

- Traverses. "Machines virtuelles", Revue du Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, septembre 1988, no. 44.45



BIBLIOTHEQUE DE L'ENSSIB



8049681